

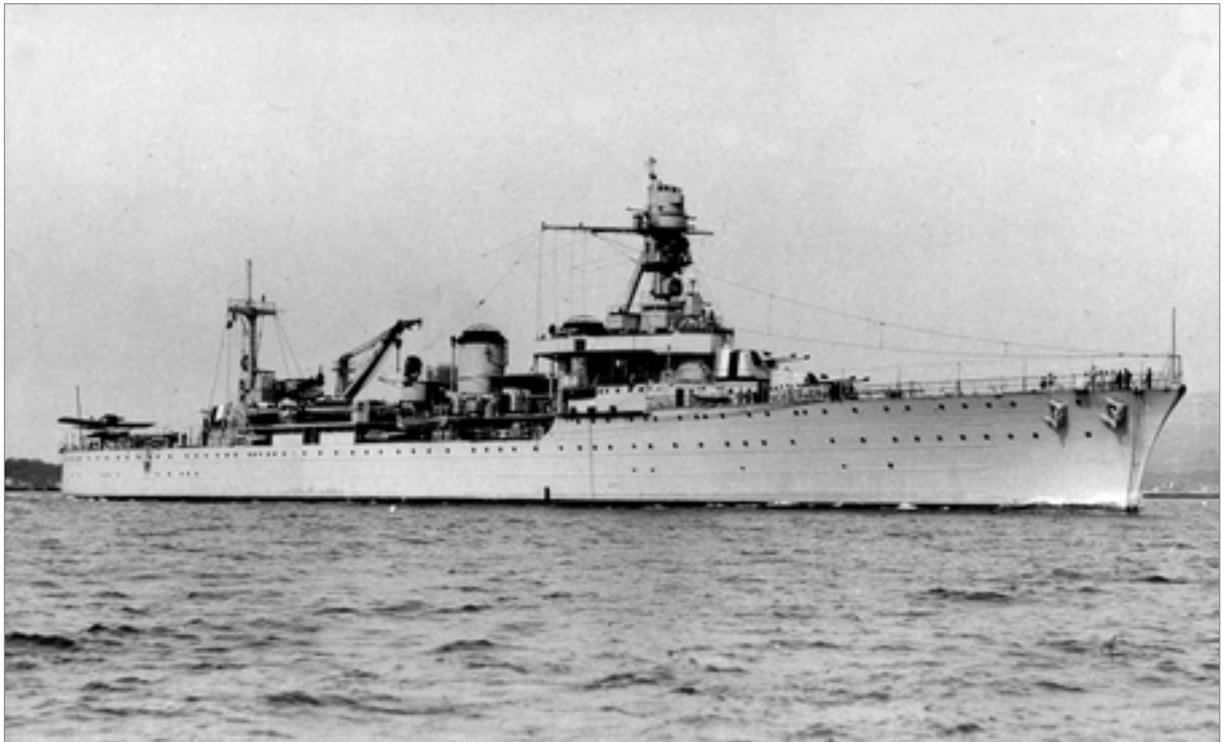


Mes Mémoires

Robert F.

Le livre de mon Histoire – PluMe d'EscaMpette

Mes Mémoires



Robert F.

Rédaction : Boris Foucaud, PluMe d'EscaMpette - 2011

Je dédie ces mémoires à mes enfants, et à toutes les générations futures

I : Une situation de Guerre

Du plus loin qu'il m'en souviennne, ma famille portait depuis toujours le nom de F.. Toutefois, un 28 mars 1888, lorsque mon père naquit, mon grand-père, qui avait fêté l'événement par trop généreusement, se présenta à l'officier d'Etat-Civil de Béruges, sa ville natale non loin de Poitiers, avec l'esprit embrumé. Voulant enregistrer la naissance de l'enfant, il donna de confus renseignements au sympathique fonctionnaire qui n'avait lui-même qu'une idée approximative de l'orthographe... Face à l'embrouillement de mon grand-père, on changea notre nom en « F. ». Depuis ce temps, la graphie de notre nom perdura.

La femme de mon grand-père avait des origines alsaciennes, et se nommait Madame E.. Son mari étant décédé fort jeune, elle éleva sa fille toute seule et vécut toujours avec elle, y compris après son mariage, conformément aux mœurs de cette période. De plus, ma grand-mère souffrait gravement d'une jambe après un accident survenu en 1869, ce qui ne facilitait pas les choses : elle se déplaçait donc à l'aide de béquilles.

La vie de cette branche de la famille fut par ailleurs marquée par le déracinement : on vivait depuis longtemps à Mützig, en Alsace (zone historiquement d'obédience fort indécise), travaillant dans une manufacture d'armement. Toutefois, lors de la guerre de Prusse, cette usine encore française en 1870 migra à Chatellerault dans la Vienne pour échapper à l'annexion prussienne. C'est ici que ma mère vit le jour en 1893.

Mon père et ma mère, après s'être mariés en 1913, s'installèrent non loin de là, à Béruges, comme bourreliers. Ils fabriquaient ainsi des harnais pour les chevaux et divers articles de cuir, qu'ils vendaient ensuite aux particuliers. Toutefois, les affaires se révélèrent plus difficiles que prévu, puisque les bœufs étaient employés habituellement dans la Vienne comme animaux de trait, au détriment des chevaux. Dès lors, le couple quitta Béruges pour Blaye en Gironde afin de commencer une vie annoncée comme plus prometteuse. Toutefois, mes parents durent se rendre à l'évidence : la situation là-bas ne leur apporterait pas non plus les succès espérés. Ils décidèrent alors de rejoindre Nantes, puisque la grande ville leur offrirait beaucoup plus de débouchés.

C'est là, à Nantes, que je vis le jour le 7 novembre 1914, alors que la guerre contre l'Allemagne était déjà commencée depuis trois mois.

Mes parents habitaient momentanément chez mon oncle, Alexandre F.. Il tenait un café-restaurant, rue Petite Biesse, au bout du pont de la Madeleine. Ma mère y travaillait comme serveuse et bonne à tout faire, aidant ma tante au mieux, tandis que mon père avait repris ses activités de bourrelier dans une échoppe place Viarme.

Bien vite, avant que mes parents ne puissent trouver le temps de se stabiliser, mon père, comme bien des jeunes hommes de l'époque, se retrouva mobilisé dans l'armée. Il fut envoyé au 68 Régiment d'Infanterie, et, de là, au front de bataille.

Lorsque je naquis à l'hôpital de Nantes, mon père était donc absent. Il était naturellement prévu que le cousin André, cuisinier, affecté aux fusiliers-marins, soit mon parrain, et sa fiancée ma marraine. Mais il fut porté disparu le jour de ma naissance, lors de l'attaque de Dixmude dans les marais de l'Yser. Par force, les parents d'André assistèrent donc à mon baptême, et furent mes parrain et marraine. Nous étions en 1916. Ils m'aideraient à certains moments de ma vie.

Je vivais donc chez l'oncle Alexandre avec ma mère. Les temps étaient bien difficiles. Aussi, lorsque je contractai une double congestion pulmonaire à l'âge de deux mois, la gent médicale impuissante m'annonça condamné. Si jamais par bonheur je parvenais tout de même à survivre à la maladie, j'en resterais de toute manière fort diminué. Devant l'incapacité des médecins, ma mère, ne sachant plus que faire, se tourna vers la sage-femme qui m'avait mis au monde. Cette dernière décida de tenter le tout pour le tout, en désespoir de cause, usant de

remèdes de bonne femme qui avaient, disait-on, faits leur preuve. Elle prescrit faute de mieux des bains de moutarde et des enveloppements de ouate. Une fois que le coton serait saturé de ma propre sueur, on pourrait dès lors me considérer comme sauvé, car les toxines seraient évacuées. Ce fut le cas, et malgré le sombre pronostic des médecins, je n'eus heureusement aucune séquelle. La médecine de cette période était souvent plus péremptoire qu'efficace...

C'est donc la raison pour laquelle après cette longue maladie, on m'envoya à la campagne, au hameau Saint-Laurent près de Béruges, à 15 kilomètres de Poitiers, au pays de mes grands-parents. Ma grand-mère E. m'avait bien naturellement suivi.

Cela explique que je fus élevé par mes deux grands-mères avec beaucoup de soins et d'amour. Je rencontrai bien un jour mon père qui revenait, le visage fatigué et affligé d'une grande barbe, à l'occasion de sa première permission accordée depuis plus de deux ans, en 1916, mais mes souvenirs en sont très vagues. Ce sont surtout de mes deux grand-mères dont je me rappellerai toujours, puisqu'elles seules s'occupaient de moi au quotidien. Ma mère nous avait tout de même rejoints à la fin de 1915, travaillant dans les fermes alentours avec ma grand-mère E. comme couturière.

En 1917, le hameau de Saint-Laurent se composait de six foyers, des fermes principalement. On y élevait les bovins et y cultivait les céréales. A la période des moissons, on fauchait manuellement le blé, l'avoine ou l'orge, à la faucille ou à la faux. On bottelait les javelles, ces poignées de foin, avec des liens fabriqués de paille de seigle, céréale beaucoup plus longue que les autres. On battait les épis au fléau pour séparer les graines tendres de leurs balles. On préparait à cette fin une aire en terre battue où l'on entreposait les gerbes pour les battre. Une fois cette opération effectuée, on retirait la paille afin de venter les restes avec un moulin, afin de récupérer les grains. Plus tard, je tournerai moi-même la manivelle du moulin avec une fierté non feinte!

Durant cette activité agricole, des soldats, les *territoriaux*, assistaient à la scène. Ils étaient partie intégrante des plus anciennes classes rappelées, et étaient censés surveiller le territoire intérieur de France. Je me souviens d'ailleurs que sous la demande de mon grand-père, ils avaient abattu son âne malade et trop vieux pour travailler. Sans élégance, la pauvre bête nagea dans son sang avant de trépasser.

Fait ayant marqué mes souvenirs d'enfant, la voisine possédait un perroquet vert qui était bien bavard. Souvent, il venait se poser sur le grand orme qui trônait, imposant, devant la maison. Lorsque je n'étais pas sage, refusant d'obéir ou ayant sali mes culottes, l'animal répétait tous mes cris, et, comme j'étais honteux devant la moquerie du volatile, cela me faisait taire.

Un jour, la Mère G., fermière voisine peu commode, fit irruption chez nous. Elle eut une prise de bec consternante avec la grand-mère E.. Les mots allant plus vite que les pensées, elle la traita de *sale Boche*. Ma grand-mère, d'origine alsacienne, qui ne put supporter cette injuste et raciste allégation, lui aurait volontiers infligé de forts coups de béquille, si l'assistance ne l'avait retenue dans son élan. Depuis cela, la Mère G. fut affable et un peu honteuse.

Pendant ce temps, en France, tout le monde continuait de souffrir de la guerre. Le massacre au front continuait, chacun vivait dans la crainte de la disparition de ses proches. La pénurie alimentaire accentuait encore la pauvreté ambiante, et il fallait bien faire de nombreux kilomètres pour espérer trouver de quoi se ravitailler.

Mon grand-père faisait donc son pain lui-même. Je le vois encore les bras plongés dans la grande *maie* où il pétrissait sa pâte. On allumait le four avec des fagots afin d'effectuer la cuisson des grosses boules grises recouvertes d'une farine épaisse. A la bonne saison, on en profitait pour confectionner de grandes tartes aux prunes qu'on faisait cuire avec les pains. Cela nous régalaient avec plaisir, malgré la disette. La ferme suffisait ainsi peu ou prou à notre subsistance. Le boucher passait de toute façon rarement nous voir, et ses articles étaient chers. Mon grand-père élevait donc des volailles et des porcs, qui nous nourrissaient au quo-

tidien. Parmi ses cochons, l'un d'eux, *Hyppolyte* – ainsi qu'on le surnomma – venait chaque jour quémander son morceau de pain à la porte de la maison. Il était tellement bien apprivoisé qu'il comprenait somme de choses que nous lui disions. Mon grand-père, qui s'était fait spécialité de tuer tous les porcs du village, ne voulut jamais se séparer de celui-ci...

Un peu plus loin se situait une fontaine, de l'autre côté du chemin. Les femmes du village venaient y laver leur linge. Toujours, le bruit mat, humide et gai des battoirs résonnait dans la maison. J'aimais me rendre près de cette eau vivante, afin d'entendre son clapotis. Au mur de la fontaine, ma grand-mère Victorine venait me rejoindre ; rien au monde ne m'eût fait bouger de cet endroit. Elle m'offrait alors son inoubliable œuf dur à la vinaigrette. Ainsi que la Louve romaine de Romulus et Rémus, *Pâquerette* la chèvre aux grandes cornes m'avait élevé avec son lait, et était devenue ma grande amie. Elle venait manger avec nous le long des chemins. Parfois, elle posait ses pattes antérieures sur l'épaule de ma grand-mère pour attraper les hautes branches tendres et succulentes de la haie. Cette bonne chèvre produisait d'excellents fromages, les *chabis* : on les mangeait frais, ou encore séchés entre deux feuilles de vigne.

Ce fut le 6 septembre 1917, que ma sœur Jane naquit. Cet événement marqua du même coup mon entrée à l'école : j'avais trois ans. Je me souviens fort bien de mon école de campagne à classe unique, avec sa cour de récréation, son préau, ses roses trémières qui égayaient l'entrée. J'y rencontrai mes cousins J., André et Marguerite, enfants d'une sœur à mon père, tante Adélina, qui devinrent de bons camarades.

Cela dit, notre situation était bien pauvre, et ma vie bien remplie d'enfant ne me cachait pas que nous vivions chichement. Mon grand-père, jouant de malchance, avait été blessé gravement par la chute d'un arbre qu'il abattait dans la forêt de Vouillé, où il pratiquait le métier de bûcheron. La chute incontrôlée du tronc lourd lui occasionna une fracture ouverte du tibia et du péroné, et il dut attendre de longues heures les secours, les os encastrés dans la terre sale. Ce fut miracle qu'on ne lui amputât pas la jambe. Comme il eut un long arrêt pour cause de maladie, la pauvreté de la maisonnée alla s'aggravant; il fallait pourtant nourrir les deux grand-mères, ma mère, les quatre enfants et moi. Aucune assurance sociale ne pouvait nous porter aide à l'époque, et de toute manière c'était temps de guerre. C'est pourquoi on finit par vendre la mort dans l'âme la maison de Saint-Laurent pourtant bâtie par mon grand-père. Je dus quitter ce petit paradis, premier théâtre de mon enfance.

Mon grand-père avait la peau dure, et il finit bien par guérir, mais il resta infirme toute sa vie, sans pension d'invalidité, guerre oblige. Sa figure imposante m'est encore familière, lui souffrant de son infecte plaie ouverte et de son ostéomyélite, tandis que ma grand-mère le pensait. Toujours j'ai pu admirer son courage au travail de la terre, malgré la douleur qui le taraudait. A 70 ans, à genoux, il ramassait encore les pommes de terre sans se plaindre. Avant et durant la guerre, il faisait aussi le métier d'épicier ambulante – à l'époque, il fallait savoir diversifier ses activités pour subsister –, tandis qu'il exploitait sa petite ferme où ses seules sources de revenus se composaient humblement de deux vaches, d'un âne, d'une chèvre, d'un porc et de quelques volailles. Mais face à son ignorance intellectuelle – on quittait l'école fort jeune au début du siècle, comme à la fin du précédent – la gestion de la ferme était des plus catastrophiques. Il comptait encore en chiffres romains. Les grossistes de Poitiers, qui évidemment le roulaient allègrement, s'en frottaient les mains. Ils contribuèrent donc du même coup à la ruine de la famille.

Mais la fin de la guerre arriva. Un célèbre matin du 11 novembre 1918, le facteur passa, et annonça la signature de l'Armistice.

Comme la joie fut grande dans notre famille ! Ma grand-mère Marie confectionna un drapeau bleu-blanc-rouge avec des chiffons, et l'arbora fièrement à la fenêtre de sa chambre. Pour elle, ce fut le symbole de la délivrance. Il est vrai qu'elle avait déjà connu deux guerres, contre les *Prussiens* comme elle le disait, ce qui l'avait marquée profondément.

Mon père revint enfin, vivant. Mais la joie passée, il fallut commencer une vie considérablement différente : nous quittâmes Saint-Laurent, et revînmes à Nantes.

Nous y retrouvâmes encore oncle Alexandre, qui exploitait des appartements meublés au 65 du Quai de la Fosse. Durant quelques mois, nous nous y installâmes, le temps de trouver un autre logement. Mon père tenta bien de reprendre son travail de bourrelier et de tapisier chez son ancien patron, place Viarme, mais la guerre avait fait son œuvre, et les gaz asphyxiants ainsi que les déplorables conditions d'hygiène dans les tranchées l'avaient rendu asthmatique. Il ne pouvait poursuivre dans ce métier de bourrelier, puisque la poussière de cardage des crins l'étouffait dramatiquement.

Il finit par trouver une place de magasinier aux établissements Bessoneau, qui fournissaient les bateaux des pêcheurs en cordages, ficelles, câbles, aussières et voiles. Nous trouvâmes alors un tout petit appartement au 15 de la rue Geoffroy Drouet, dans le quartier Saint Clément de Nantes. Ce n'était pas Byzance, puisque seules deux pièces accueillaient cinq personnes, mes parents, ma grand-mère E., ma sœur et moi. Je dormais avec grand-mère, mon petit lit et une armoire achevant de remplir la chambre, alors que dans l'autre pièce trônaient sommairement deux grands lits. La cuisine servait de salle à manger et de cabinet de toilettes. Evidemment, il n'y avait là aucune source d'eau courante ; la borne de distribution se trouvait dans la rue, deux étages plus bas. Un évier collectif pour les trois ménages du pallier était placé devant d'insalubres cabinets d'aisance, attenants à notre porte d'entrée. Ces toilettes étaient encastrées dans notre maigre cuisine séparée de ces lieux funestes par de minces cloisons de plâtre. Lorsqu'une personne occupait humblement les cabinets, non seulement nous avions droit à tout un tas d'étranges sonorités, mais en plus, nous profitions généreusement dans la cuisine de chaque effluve. Nous vivions en 1919 dans un inconfort qui caractérisait ces temps proches du XIXème siècle dans les mentalités et les progrès techniques. Aussi ces taudis affreux et infects abritaient-ils également nombre de personnes démunies, ivres quotidiennement, se battant et jouant couramment du couteau. La police, chaque semaine, venait visiter l'immeuble. Moi si jeune, je tremblais de peur à la rencontre de ces individus, qui étonnamment nous laissaient tranquilles.

II : Le temps de l'école

Nous sommes restés dans ce réduit jusqu'en 1922. Mon père continuait de travailler tant bien que mal au dépôt Bessoneau de Nantes comme magasinier. Il finit par obtenir gratuitement un logement de fonction au 41 Quai de la Fosse, ce qui se révéla fort avantageux. Le logement, quoique vétuste lui aussi, n'avait rien de comparable avec le taudis de la rue Drouet. Il se situait sous les toits, mansardé, et était composé de deux chambres et d'une cuisine. Un balcon donnait sur les quais, et la vue sur la Loire était fort agréable. Malgré les WC collectifs et peu brillants, nous avions l'eau courante, et même le gaz et l'électricité, ce qui à l'époque était considéré comme un confort enviable.

Ce déménagement eut lieu en cours d'année scolaire, et mes parents souhaitèrent que je termine la classe à l'école Saint-André, située en bas de la rue Drouet. Malgré mes neuf ans, je parcourais à pied quatre fois par jour le trajet long de trois ou quatre kilomètres, puisque comme on s'en doute, les transports en commun étaient limités et chers. Quant aux voitures, elles n'existaient pas.

Mon école était laïque, malgré son nom. Madame B., femme du directeur, nous faisait la classe. C'est ici que j'appris à lire et à compter. Toutefois, il ne me reste actuellement que peu de souvenirs de cette période lointaine dans ma mémoire. L'année suivante, en 1921, ce fut Madame Mathieu qui prit le relais. Notre classe était un récent préfabriqué en bois.

Puis vint monsieur B. Moi qui étais habitué aux institutrices, je fus surpris par le changement ; à l'époque, les *méthodes pédagogiques* étaient plus directes et musclées que maintenant, et le nouveau maître ne dédaignait pas faire pleuvoir taloches et autres fessées. Lors de son cours, si quelques élèves se montraient par trop dissipés, il les faisait venir jusqu'à son bureau, et les obligeait à assister aux leçons debout. Il ne s'interrompait pas. Il ne s'interrompait jamais... Cependant, une fois le cours achevé et la classe vidée, il appelait nos larrons, leur prenait la tête entre ses jambes, et il leur administrait une bonne fessée des deux mains ; il dépensait sans compter. Combien les fesses des fautifs devaient se souvenir longtemps après de la leçon ! Heureusement pour moi, je n'ai jamais eu droit à cette correction. Ceci dit sans forfanterie, j'étais d'un naturel plutôt timide, et donc sage en classe.

Ce fut lorsque je me suis cassé le bras, en 1923, en jouant à saute-mouton comme tous les enfants de mon âge, que mes parents décidèrent de me placer dans une école plus proche de chez nous. Dès lors, je finis mes études primaires à l'école de la rue Evariste Luminais. Mon instituteur fut monsieur P. Cette année-là, je finis dans les premiers de la classe ! L'année suivante, dans la classe de monsieur T., je finis second. J'attendis avec impatience la remise des prix ; peu d'élèves en étaient honorés. Hélas pour moi, je n'obtins rien, comble de l'injustice. J'en fus excessivement triste, mais ma timidité m'empêcha de dire quoi que ce soit. Cela gâcha quelque peu mon départ en vacances. Ce ne fut qu'en septembre que monsieur T., s'étant aperçu de son erreur, me remit mon prix. C'était un peu tard ! Toutefois, je sautai une classe et me retrouvai directement dans le cours préparant le Certificat d'Etudes. Nous étions en 1925.

Monsieur B., notre maître, était surnommé *Bout-de-bois*, car l'imposante règle qu'il utilisait ne servait pas uniquement à montrer des lieux sur les cartes géographiques... Lorsque nous faisions les imbéciles, il nous frappait bras et jambes avec l'ustensile dont il détournait la fonction. Cependant, il faut reconnaître les qualités réelles de monsieur B., d'autant que dans ma classe où les enfants avaient onze ans, il y avait de drôles de durs.

Hélas, ce fut à cette époque que mon père, dont la santé était déjà vacillante après la guerre, tomba gravement malade. Il s'alita le lendemain de Noël, et décéda le 14 janvier. Il avait probablement contracté un terrible coup de froid lors du mariage de sa sœur Germaine à Cissé, car le temps y avait été exécrable. Or, puisqu'en 1926, ni assurance-maladie, ni assurance-vie n'existaient, le décès de mon père nous plongea dans une misère noire. Ma mère

tenta bien d'obtenir une pension de l'Etat, puisque mon père avait été dramatiquement fragilisé par la guerre, mais rien n'y fit. Ma mère ne possédait aucun des documents exigés.

Il fallut alors se débrouiller seuls.

Un membre bienfaiteur de la paroisse Saint-Nicolas (périmètre géographique dans laquelle notre habitation s'inscrivait) vint heureusement à notre secours. Il trouva du travail à ma mère, dans le grand magasin de la rue Crébillon. De plus, le patron de mon père tint à ce que nous restions gratuitement dans son logement aussi longtemps que nous le désirions. Grâce à cela, nous réussîmes à survivre à ce coup dur sans nous trouver à la rue.

Toutefois, mon travail scolaire s'en ressentit naturellement. Mes résultats baissèrent, puisque l'autorité paternelle ne me poussait plus à faire des efforts ; mon père parti, je me laissai aller. Finalement, je fus tout de même reçu au Certificat d'Etudes. J'avais 11 ans et demi.

J'étais trop jeune pour entrer dans la vie active, et je fis donc une année de cours supérieur avec monsieur Malherbe. Cette classe préparait alors à l'entrée aux cours secondaires. Nous y travaillions l'algèbre, la trigonométrie, la physique-chimie, la mécanique, et même l'aquarelle et la musique. Mais comme je savais pertinemment qu'il s'agissait là de ma dernière année scolaire, puisqu'il me faudrait bien gagner de l'argent, j'avoue que je me laissais vivre quelque peu. Néanmoins, ce que j'apprenais me servit plus tard. C'est ainsi que le décès de mon père a transformé les projets que ma famille formait à mon égard.

III : Les Années de la misère

Je sortis donc de l'école en 1927, sans avoir aucune idée de ce que je désirais faire vraiment. Cela était bien naturel, j'étais si jeune. Comme les premières automobiles commençaient à sortir des chaînes de production¹, nous les admirions bien évidemment, et peut-être caressai-je l'espoir de devenir mécanicien automobile. Cependant, je n'étais pas fixé.

Dès le mois de juillet, ma mère réussit à me faire employer dans un bureau de navigation maritime, *Les Chargeurs réunis* – Nantes étant une ville à forte activité portuaire – qui se situait à l'entresol de notre maison. Mes missions consistaient certes à copier des documents, à faire des courses en ville, mais surtout à ravitailler le chef comptable en vin blanc... Celui-ci était le dernier des ivrognes. Un jour, il me fit boire, et je rentrai chez nous dans un état pitoyable, tant et si bien que ma mère se fâcha. Elle me retira de ce bureau où, de toute manière, les tâches qu'on me demandait d'accomplir étaient rébarbatives et ne me plaisaient pas. Simplement, la question se reposa : quel métier allai-je bien pouvoir faire ? Cela fut fort problématique.

Nous eûmes recours à monsieur M., directeur de l'agence Bessoneau de Nantes. Il demanda à son garagiste s'il voulait bien me prendre comme apprenti. Le garagiste accepta, tout en nous prévenant que le travail qu'il me donnerait consisterait surtout en des tâches ingrates, entre le nettoyage et les vidanges, et qu'il n'y aurait que peu de mécanique à accomplir. Ne fut-il pas préférable que j'apprenne un bon métier d'ajusteur avant de me lancer après seulement dans une vraie carrière dans l'automobile ?

C'est à la suite de cette réflexion que monsieur M. prit rendez-vous à la Chambre d'Apprentissage de la ville. Nous nous y rendîmes ensemble. Hélas, l'année était trop avancée pour que je puisse escompter entrer aux Chantiers de Construction Navale de la Loire qui avaient pour avantage de former leurs propres apprentis dans de véritables écoles : les concours d'admission étaient clos.

On m'offrit donc un contrat d'apprentissage de trois ans comme apprenti fraiseur aux Ateliers de Constructions Mécaniques de l'Ouest, boulevard Victor Hugo. J'y entrais à l'aveuglette, ignorant totalement de quoi il retournait. Je n'avais de toute façon pas d'autre choix que de tenter ma chance dans ce domaine.

Ce fut le 7 octobre 1927 que je commençai ma vie d'ouvrier à l'usine. J'étais tout fier d'avoir une belle salopette bleue, comme les grands. Ces trois années de contrat ne se déroulèrent pas trop mal, la première exceptée, où les apprentis étaient souvent considérés comme les esclaves des compagnons. Nous étions menés à la baguette, et n'avions que le droit de nous taire et d'obéir, pour 20 centimes de l'heure, une misère. Néanmoins, la seconde année, on m'alloua une fraiseuse pour moi tout seul, et je pus enfin commencer à faire des travaux de commande. Je gagnais 40 centimes de l'heure. L'année suivante, j'étais en poste sur une machine-outil plus perfectionnée, et je travaillais au sein d'une équipe d'ouvriers confirmés. Un chef d'équipe d'ailleurs me conseillait, et m'aidait à effectuer correctement mon travail. Je gagnais deux fois plus que l'année précédente. Nous travaillions environ dix heures par jour, pour des quinzaines de 96 à 113 heures. Et en 1930, j'obtins enfin mon CAP de fraiseur.

Pendant tout ce temps de formation, je continuais à suivre des cours de musique auprès de monsieur R., professeur au Conservatoire de Nantes. Connaissant ma situation familiale, il avait eu la grande gentillesse de me donner des leçons gratuites. Il pensait en effet que j'avais de bonnes dispositions en musique, et qu'il eût été dommage de les gâcher. Ensuite, un ami de mon père, monsieur P., qui habitait rue Saint-Clément, m'apprit gracieusement à jouer de la clarinette. Ce qui me permit de rentrer, par l'intermédiaire d'un camarade, à la philharmonie *La Laettitia*, en tant que seconde clarinette. J'y suis resté plusieurs années, car j'aimais

¹ La Ford T sort des usines de Détroit en 1926 aux USA.

beaucoup jouer de la musique. Cette société était religieuse, et assistait à toutes les Fêtes-Dieu de la région nantaises, ainsi qu'à nombre de kermesses.

Entre-temps, le directeur de l'agence Bessoneau de Nantes revint sur la promesse faite sur le lit de mort de mon père, selon laquelle nous pourrions loger dans l'appartement gratuitement aussi longtemps que nous le désirions. C'était sous l'initiative de sa femme, dame patronnesse de la paroisse Saint-Louis, qu'il avait eu cet élan de générosité, mais au décès de celle-ci, le serment ne fut plus qu'un lointain souvenir. On nous intima gentiment l'ordre de quitter l'appartement afin de nous remplacer par des salariés de Bessoneau mieux munis d'un point de vue financier. Quel homme monsieur M. était-il pour trahir pareille parole ?

C'est pourquoi nous nous mêmes en quête d'un nouvel appartement. Nous aurions désormais un loyer à payer, ce qui n'arrangerait pas notre niveau de vie. Grâce au directeur de *La Châtelaine*, monsieur Charles, directeur du magasin où travaillait ma mère, nous nous trouvâmes un logement au cinquième étage du 18 rue Crébillon, juste au-dessus du magasin.

Si cet appartement était situé bien haut, il était vraiment d'une autre classe que celui où nous vivions auparavant. Il était composé d'une cuisine, de trois chambres, d'un vestibule, et le tout en fort bon état. Il proposait l'eau courante ainsi que le gaz de ville. Bien évidemment, tout cela avait un prix. En 1928, ma mère percevait un salaire mensuel de 300 francs, et on lui en retint 50 francs pour le loyer. Il est certain qu'avec si peu d'argent, nous devions faire très attention à nos dépenses pour finir le mois. La viande était rare lors de nos repas. Nous menions cette vie misérable sans qu'aucun secours ne nous soit alloué par la ville, malgré nos requêtes. Nous étions trop « riches » pour être aidés, trop pauvres pour vivre autrement que pitoyablement. Heureusement, la paroisse Saint-Nicolas nous offrait de temps à autre du bon pain, ou de la viande. Mais la situation financière ne laissait d'être critique.

Diverses personnes n'étaient pas indifférentes à notre train de vie. Monsieur et Madame B., qui étaient amis de mes parents et qui tenaient un restaurant, *Le Cordon bleu*, à Chantenay, offraient parfois du travail à ma grand-mère E. Madame B. essayait de nous rendre service par tous les moyens.

Parmi ses pensionnaires se trouvait un employé des Chemins de fer qui vivait seul depuis la fin de la guerre. Sa femme, qui habitait Limoges, l'avait trompé durant son absence au front, tandis que le pauvre se battait dans l'Armée d'Orient à Salonique. Elle avait même mis au monde deux enfants qui étaient décédés depuis. A son retour au pays, il l'avait logiquement quittée dignement, sans scandale et, ayant été embauché par les Chemins de fer, était venu s'installer à Nantes. Il était natif de la Vienne, comme mon père. C'est alors que Madame B. décida de présenter, dès 1929, cet homme seul à ma mère, jeune veuve de 36 ans, sans ressources et chargée de famille.

C'est ainsi qu'inopinément, ma mère me demanda ce que je penserais de son mariage. Je fus fort surpris de cette nouvelle : serait-il possible d'accepter, dans la vie quotidienne, cette personne étrangère qui vivrait sous notre toit ? Mais après réflexion, j'ai bien compris que notre situation misérable devait prendre fin, et qu'il était injuste que ma mère se débâte ainsi pour assurer notre subsistance. Et puis peut-être se sentait-elle bien seule. J'ai donc finalement répondu que je ne verrais aucun inconvénient à ce mariage, à la condition que si cet homme me gênait d'une manière ou d'une autre, je devrais quitter la maison pour faire ma vie de mon côté.

La date du mariage fut fixée en avril 1930.

Ayant donc obtenu mon CAP, je fus employé comme ouvrier qualifié, gagnant 3 francs de l'heure. J'étais rémunéré au *bonus*, c'est-à-dire à la quantité de pièces fabriquées. Il fallait dans la mesure du possible, pour que le travail soit rentable, usiner deux pièces au lieu d'une dans le même laps de temps. C'est dire combien les cadences étaient exigeantes : nous n'avions pas le droit de rêvasser, tout en faisant preuve de concentration et d'habileté. Ce sys-

tème de rémunération au mérite récompensait les plus travailleurs d'entre nous, et défavorisait évidemment les plus lents ; mais grâce à lui, je gagnais 70% de salaire horaire en plus.

Un peu plus tard, le mariage eut lieu. Le nouveau mari de maman, Athanase P., ne fit l'objet d'aucune gêne parmi nous ; c'était même un homme bien, qui nous considéra immédiatement comme ses propres enfants, presque davantage que son fils Roger qui avait rejoint le toit familial après le mariage.

Il faut que je parle de Roger... ce garçon était né en 1912, avant la guerre donc, et avait été confié à son père par le tribunal, eu égard à la conduite déplorable de sa mère. Ce jeune homme avait beaucoup souffert de son enfance étrange, et en avait gardé des séquelles comportementales. Il était habitué à faire toutes les fantaisies qui lui passaient par la tête, ce qui mettait à rude épreuve ma mère, qui était rigide quant à ses principes d'éducation. Elle dut avoir toutes les peines du monde à accepter ses incartades. C'est pourquoi le courant ne passa jamais réellement entre eux deux. Plus tard, un jour viendrait où Roger quitterait la maison du jour au lendemain, sans rien dire, juste *comme cela*. Même si nous le revîmes bien longtemps après (une fois ou deux seulement), nous perdîmes définitivement sa trace.

Donc, après ce remariage, nous quittâmes l'appartement de la rue Crébillon, pour habiter à Chantenay², 15 rue du Bois Hardy, afin de nous rapprocher du lieu de travail de mon beau-père. La petite maison était constituée, au rez-de-chaussée, d'une grande pièce qui servait de cuisine et de salle à manger. Nous y dormions dans un grand lit, Roger et moi. Dans une petite pièce attenante, ma sœur Jane avait aménagé sa chambre. A l'étage, mes parents dormaient dans une première chambre, tandis que ma grand-mère E. avait droit à la seconde. Un petit jardin entourait la maison, avec ses cases à lapins, son poulailler, son cellier et ses toilettes. S'avançant vers la rue –que la maison surplombait de dix marches –une petite terrasse servait de point de vue. La maison était fort bien pour nous, mais son éloignement du centre-ville de Nantes était un grand inconvénient. Ma mère avait dû quitter son travail à *La Châtelaine* et ma sœur devait se rendre en ville par le tramway. Il me restait la bicyclette pour dévorer, qu'il pleuve ou qu'il vente, les 24 kilomètres du trajet de la maison à l'usine, quatre fois par jour. Le midi ne me laissait qu'un quart d'heure pour manger avant de repartir. Évidemment, j'étais rompu après les 10 heures de travail et les 100 kilomètres quotidiens, ce qui me valait une silhouette plutôt maigre.

Mais ce fut en 1931 que le chômage fit son apparition. Une grande crise lamina le pays. Mon patron me prévint que mon emploi allait cesser, et que j'allais me retrouver sans travail. Il est inutile de préciser qu'à cette époque, on ne pouvait prétendre toucher d'allocation chômage... Une fois mis à la porte, l'on y restait pour de bon.

Je travaillais à l'usine avec un camarade fraiseur, Henri M., dont la situation n'était pas non plus très brillante. Orphelin de père et de mère, il était élevé par son oncle, un homme qui ne le rendait pas heureux. Après mûre réflexion, comme il fallait bien que nous nous en sortions, nous décidâmes de nous engager dans la Marine Nationale. Mon camarade voulait couper les ponts avec son oncle à tout prix. Quant à moi, je me refusais à vivre aux crochets de ma famille : j'y mettais un point d'honneur.

Je dois préciser que notre choix pour la Marine était loin d'être innocent. A l'usine, nous travaillions en effet exclusivement pour elle, et nous étions en contact permanent avec les bateaux. Nous rêvions donc de voyages lointains, de chants, des mœurs exotiques et indigènes, et même de la gloire du fameux pompon rouge du costume de marin... Bref, nous ressentions l'appel du large.

Nous nous rendîmes donc au bureau de recrutement de la place Gambetta afin de nous renseigner. Nous étions bien jeunes, et on ne nous offrait pour cette raison que deux propositions : devenir apprentis mécaniciens ou bien mousses. Du fait de notre formation dans les domaines de la mécanique, c'est tout logiquement que nous choisîmes l'École des Apprentis mé-

² Ce lieu-dit est maintenant un quartier de l'ouest nantais.

caniciens de Lorient. Après la visite médicale d'usage et la constitution du dossier, nous fûmes reconnus aptes. Mais comme j'étais mineur, le plus difficile était encore d'obtenir le nécessaire agrément de ma mère. Malgré ma peur légitime, j'ai bien fini par lui demander, à la fin d'un repas. La nouvelle fut une belle surprise pour tout le monde, et ma mère, en colère, refusa tout net. Ma grand-mère se mit à pleurer, car elle me voyait déjà perdu sur les bateaux, à boulinguer dans des mers hostiles et lointaines, menant une vie dure et risquée. Mais j'ai beaucoup insisté, et exposé les raisons de mon choix avec persuasion : à mon âge, trop jeune pour être pris en considération par quiconque, sans travail, qu'allais-je devenir ? Ma mère finit par céder, et apposa sa signature au dossier : je pouvais désormais m'engager pour sept ans : deux ans d'école, et cinq années de navigation.

Le dossier fut envoyé aux autorités militaires, et il n'y eut qu'à attendre la réponse.

Une chose importante m'arriva entre-temps. Au moment où je devais partir, le 1^{er} septembre 1931, le fils d'un de nos voisins et amis se noya accidentellement dans la Loire à Roche-Maurice, tandis qu'il travaillait sur une grue du port pour l'entreprise Joseph-Paris. Le soir même, sa sœur, Marcelle N., amie de Jane et qui travaillait également à *La Châtelaine*, vint à la maison afin que cette dernière lui confectionnât des habits de deuil qu'elle ne possédait pas. Ce fut la première fois que je vis Marcelle. Cependant, qui eut pu imaginer qu'elle deviendrait ma femme ?...

IV : L'instruction militaire

L'usine ferma définitivement ses portes en septembre 1931, mais désormais je m'en moquais : j'attendais avec impatience le passage des gendarmes qui devaient m'apporter ma feuille de route pour rejoindre Lorient. Cependant, ils tardaient à venir.

Toutefois, après un mois, ils se présentèrent enfin, à ma grande joie : je devais me présenter à Lorient le 7 octobre. Mon ami Henri avait également reçu les mêmes prérogatives. J'étais partagé entre mon enthousiasme pour ce départ exaltant vers l'inconnu, et ma tristesse de quitter ma famille : c'était la première fois que j'étais livré à moi-même, dans une totale indépendance, avec toutes ces nouvelles responsabilités qui m'incombaient. Mais comme j'avais profondément souhaité ce départ, je ne devais pas laisser transparaître mes regrets. J'avais ma fierté.

Ainsi, le grand jour arriva. Nous prîmes le train avec Henri, en compagnie d'une quantité de jeunes hommes qui partaient avec nous pour la même destination. Nous ressemblions à des conscrits qui rejoignaient leurs corps de troupe ! L'ambiance était à la joie, les chants s'élevaient parmi les jeunes gens exaltés, d'autant que beaucoup avaient fêté leur départ sans modération. Ce fut dans l'après-midi que nous arrivâmes à Lorient. Une centaine de garçons munis de leurs valises descendit du train, et immédiatement, une escouade de fusiliers-marins armés nous encadra.

Nous fûmes rassemblés avec autorité, sans pouvoir fêter une dernière fois l'événement ! En effet, le ton employé par le commandement était au hurlement, et nous déchantâmes immédiatement. Douche froide ! Les ordres ne supportaient aucune réplique. On nous mit en rang, le barda collé d'autorité sur le dos. On eut dit des prisonniers qu'on menait vers la geôle. Nous nous dirigeâmes vers l'école, encadrés de nos cerbères, pour un parcours de 3 kilomètres, malgré le poids de nos bagages. Comme on se doute, je commençais sérieusement à me poser des questions, et mon enthousiasme préliminaire se muait en incertitude inquiète. Ce sentiment s'accrut encore lorsque nous pénétrâmes sous le porche de l'entrée de l'école, située au fond du dépôt des équipages. Là, tous les anciens nous attendaient à distance, habillés de pied en cap en bleus de chauffe. Dans quel baignoire pénétrais-je ? L'habit des anciens n'avait certes rien à voir avec la mythologie flatteuse que je m'étais inventé de la Marine ! Ici, les vareuses rutilantes au col bleu et les bérêts à pompon rouge que j'espérais dans mon for intérieur étaient totalement absentes. Les gradés aboyaient, froids et fiers, détenant l'autorité divine du généralissime, tandis que la caserne qui nous servait d'école, composée de trois bâtiments, avait un aspect glacial et repoussant ; elle ressemblait ni plus ni moins à un camp, à une prison.

On imagine combien j'avais le cœur gros, et combien je me sentais floué, voire humilié. Mes camarades étaient dans les mêmes dispositions d'esprit. Toutefois, j'espérais que ces sentiments n'étaient dus qu'au dépaysement de l'arrivée dans un lieu inconnu, et que tout rentrerait dans l'ordre ensuite. Mais je me trompais : les règlements en cours dans l'école me réserveraient encore bien des surprises.

Pour l'heure, on nous fit monter à la 4^{ème} compagnie. Les deux premières années d'instruction stipulées par notre contrat d'engagement étaient partagées en quatre semestres, qui chacun déterminait un degré dans nos études. J'appris que nous étions six cents élèves en tout.

L'heure de la dépersonnalisation sonna : après nous être rendus au réfectoire, on nous appela, et on nous répartit selon nos spécialités d'ajusteurs, de tourneurs, de chaudronniers, de fondeurs, de forgerons, de fraiseurs, etc. Et on nous imposa un matricule pour nous désigner. Ici disparut Robert F., pour devenir le numéro 1307.

Ce numéro indiquait aussi que j'appartenais désormais à la table 130. Nous étions huit à table, où on nous remis une glorieuse *boîte à plats*. Celle-ci, pour toute la tablée, était composée de deux gamelles (une double et une simple), ainsi que d'un bidon de deux litres. En

sus, chacun avait individuellement droit à une assiette, à des couverts, et à un verre d'un quart de litre. Tous ces objets étaient moulés dans un fer étamé de quatre sou à l'aspect minable, portant un numéro de matricule marqué au poinçon.

Comme c'était l'heure de la soupe, on désigna deux d'entre nous pour aller chercher la nourriture. L'un devait se rendre en cuisine, emportant les deux gamelles, et l'autre à la cambuse, c'est-à-dire à l'endroit où on entreposait les vivres, muni du bidon et du plateau qui servait de couvercle. Cuisine et cambuse se trouvaient à dix bonnes minutes du réfectoire, ce qui explique que lorsqu'en hiver il gelait à pierre fendre, nos aliments nous arrivaient sous forme de glaçons immangeables dans nos assiettes. De retour à notre table, le jeune homme qui était de corvée de gamelle tentait de servir ses camarades équitablement, tandis que l'autre revenant de la cambuse distribuait pain, vin et dessert. Cette corvée de distribution durait toute une semaine, et consistait aussi en le nettoyage de la table et des ustensiles après le repas. Les jeunes *esclaves* devaient de plus s'enquérir de la bonne disposition de la table et des bancs, qui était celle observée sur les bateaux. Le principe retenu devait se plier à une seule règle : occuper le moins de place possible dans un espace donné, puisque lors de la navigation sur les bâtiments, nous devions manger et dormir dans les *mêmes* pièces.

Ce premier jour fut très difficile. Habillés en costume de ville comme nous l'étions, nous ruinâmes nos vêtements en effectuant ces travaux de nettoyage du réfectoire. Nous lavâmes les lieux méticuleusement, comme après chaque repas par la suite, balayâmes et passâmes le *faubert*, cet engin de fil carré pesant au moins deux kilos et mesurant non loin de deux mètres, afin de nettoyer le sol. Bien évidemment, nul d'entre nous ne savait se servir de cet engin étrange ; nos pieds et nos bas de pantalons furent bien vite trempés à tordre. Nos costumes du dimanche étaient fichus.

On ne nous remit notre habillement militaire réglementaire, bien plus adapté à ces grandioses tâches, qu'onze jours plus tard, après avoir passé les visites médicales d'usage, radios et vaccins compris. Nos beaux atours avaient largement eu le temps de souffrir. Entre-temps, nous étions montés dans les chambrées, où on nous avait indiqué notre *caisson* qui portait notre numéro généralement reporté sur tout ce qui nous concernait, jusqu'à notre hamac. A ce propos, notre instructeur nous montra la méthode pour l'élever, ce fameux hamac... Il fallait enfiler le matelas, monter les deux *araignées*, et fixer le raban aux crochets. Rien de moins simple pour des débutants tels que nous. Mais nous finîmes par y arriver, par force, même si lors des premières nuits, bien des nôtres durent se coucher par terre, découragés !

Le premier soir de notre arrivée, après le repas, on nous laissa enfin un instant de répit. Voulant souffler un peu, je sortis naïvement de ma poche un paquet de cigarettes non entamé. Avant même d'en prendre conscience, quelques anciens me l'arrachèrent des mains, et, sans autre forme de procès, s'enfuirent avec leur précieux butin. J'en fus absolument sidéré ! ET moi alors ? Mais où diable étais-je tombé là ?

Sur le conseil d'un ancien, je me rendis à mon *club*, cette traditionnelle institution... Ces clubs rassemblaient dans l'école des garçons provenant des mêmes régions de France. C'est ainsi qu'au club nantais, je fus enfin bien reçu par les anciens et par le président qui se prénommait François. Puisque la coutume aurait voulu que j'offre à tous les anciens des cigarettes, je leur racontais ma mésaventure, mais personne ne put rien faire pour réparer l'outrage. Le règlement intérieur des clubs était par ailleurs très strict, les traditions aidant. Le président du club était redevable du comportement de ses membres devant le commandement, et en cas de manquement à la règle, on vous infligeait selon le jugement du Comité une distribution de *pilons*, c'est-à-dire de coups de poings dans les biceps. Ou encore, on vous ordonnait d'offrir votre quart de vin aux anciens. Il va de soi que si on refusait de se soumettre à ces observances traditionnelles, on devenait exclu de la communauté, rejeté, et la vie devenait un enfer. Surtout, il ne fallait pas s'asseoir au banc de clubs autres que celui qui représentait votre région d'origine, car vous étiez rejeté *manu militari*, meurtri sous les coups.

Comme on le voit, dans l'école, les règles étaient fort sévères. Les mouchards ne donnaient pas cher de leur peau et l'intimidation était la seule source de respect. Si *l'homme est un loup pour l'homme*, ici la force faisait loi. Les gradés, connaissant tout de ces pratiques, fermaient fièrement les yeux : tous ne sortaient-ils pas du même moule, ayant subi ce système ? Ils mettaient au contraire un point d'honneur à transmettre cette dégradante tradition, et sévissaient sans distinction. Naturellement, les règlements de compte entre clubs étaient légion, l'alcool aidant, surtout le dimanche soir, après les sorties en ville. Les différends se réglaient alors au couteau. Lorsque plus tard je serais instructeur à cette même école, jamais je n'y verrais la même ambiance maffieuse. Mes illusions furent donc rudement éprouvées, mes rêves de jeune blanc-bec sortant du cocon familial ne correspondaient en rien à la réalité, et plus d'une fois, j'ai pleuré de désespoir en secret.

Un mois après notre admission, dès que le règlement le permit enfin, ma mère me rendit visite. Elle fut sidérée devant mon déplorable état, aussi bien corporel que vestimentaire. Elle me supplia de rentrer chez nous, et malgré mon envie instantane, je ne pus céder, même si j'en avais la possibilité : j'avais mis mon point d'honneur à être indépendant, et je ne pouvais trahir ma parole. Mes amis de Chantenay n'auraient pas pardonné mon retour, et je me voyais mal supporter leurs quolibets.

Cependant, on finit par s'habituer à tout, dit-on. Nous commençâmes notre apprentissage à l'atelier, sous la houlette des instructeurs mécaniciens, et l'ambiance y fut bien meilleure, très différente de celle que les *sacquots*, les fusiliers-marins chargés de la discipline en caserne, nous faisaient subir. Au bout d'un mois, je permutai ma place avec un camarade qui était tourneur, puisque je rêvais depuis longtemps d'apprendre ce métier, tandis qu'il désirait devenir ajusteur. Après l'autorisation écrite de nos parents respectifs reçue par voie épistolaire, ce fut fait. Cependant, le tour qu'on m'offrait utilisait un outil qu'on nommait *crochet*, *plane* ou encore *grain d'orge*, qui n'avait rien à voir avec les tours à chariotier qu'utilisaient les anciens. Ce système de machine-outil me démotiva, car son utilisation était ennuyeuse et difficile ; je n'obtenais jamais la pièce escomptée, et, au bout du premier semestre, je finis dans les derniers.

Pourtant, je m'habituais à ce qu'on nous demandait à la caserne proprement dite. La formation militaire était au début la première exigence. Il fallait nous rendre obéissants et malléables à souhait, puisqu'un bon soldat n'a pas à réfléchir pour être efficace... Notre quotidien était composé d'exercices au fusil, de manœuvres, de matelotage, d'école de nage, et de sport. Quant au contenu technique, il était orienté sur la façon dont un bateau fonctionne d'une manière générale. Nous passions en revue les principaux types de bâtiments utilisés à l'époque, du cuirassé au croiseur, du torpilleur au contre-torpilleur, de l'avisos à la canonnière, en passant par le sous-marin jusqu'à l'aéronavale. Les cours se proposaient de nous mettre à niveau en mathématique, en français, en dessin industriel et en technologie. Un accent était mis sur la description et la conduite des appareils de propulsion. Le premier semestre fut consacré à l'étude des appareils évaporatoires, puisque les chaudières étaient en 1931 les principales sources d'énergie qu'on pouvait trouver sur les bateaux.

Une fois le premier semestre achevé, nous assistâmes à l'arrivée des nouveaux bleus qui à leur tour allaient vivre l'enfer que nous avons enduré lors de notre incorporation. Nous déménageâmes pour rejoindre la 3^{ème} compagnie qui désormais serait la mienne : un degré était enfin franchi.

La discipline de fer qui était la nôtre perdura bien évidemment, sans changement. Le branle-bas sonnait, tonitruant, dès six heures du matin, et nous devions immédiatement ramasser les hamacs, les ranger dans le bastingage par numéro. Le *jus* n'était constitué que d'un quart de café et de pain sec, même si ceux qui recevaient des colis de leur famille profitaient de la confiture et du beurre, améliorant leur ordinaire. Mais comme ce n'était pas mon cas, comme bien de mes compagnons, je me contentais de les regarder avec envie. Ma famille était

pauvre, c'était comme ça. Nous devions ensuite nous laver, nettoyer les carrées³ et les latrines. Puis à sept heures, l'appel sonnait et nous nous retrouvions à l'atelier. Selon les interrogations que nous infligeaient les instructeurs, nous sortions plus ou moins tard, autour de midi. Mais si la compagnie était de corvée de service intérieur, qui consistait en ce que j'ai raconté plus haut, elle devait accomplir en sus beaucoup de tâches nécessaires à la vie de l'ensemble. Il fallait que les tables et les plats soient impeccables. Ceux qui ne possédaient pas de savon briqueaient les ustensiles au sable. Pour nous forcer à bien travailler, nos instructeurs passaient avant notre nettoyage de la chaux sur les bancs et les tables, et il fallait qu'il n'en reste aucune trace après la corvée. Cela décuplait nos difficultés et rendait la tâche mille fois plus âpre.

L'autre partie de notre temps était consacrée au *sacquotage*, c'est-à-dire à toutes les tâches strictement militaires. Nous devions manier les armes sur le terrain de Caudan que nous rejoignions à pied, à quatre kilomètres de la caserne, au pas lourdement et rapidement cadencé. On commençait par exécuter une heure de gymnastique *suédoise* –cette méthode étant vraisemblablement révolutionnaire –et, en petites foulées, nous rallions la piscine chauffée, où on nous apprenait à nager. Nous revenions ensuite aux armes, avant de retourner –toujours à pied –à la caserne. La fatigue et la faim nous tenaillaient, le petit déjeuner était encore bien loin. De six heures à vingt-deux heures –extinction des feux –nous n'avions donc pas une minute pour nous. De plus, afin de nous éviter de nous reposer, on nous ordonnait parfois d'assurer des factions de garde d'une heure dans les chambrées ou encore dans toute l'école. Il est inutile de préciser qu'il fallait une santé de fer pour résister à ce régime. Combien de mes camarades furent réformés, ou même en moururent ! Henri, mon vieux camarade nantais, contracta une pleurésie, et fut lui aussi obligé de quitter l'école.

Mais moi, je tins bon. La première année se passa, et j'entamai la seconde en comptant les jours qui me séparaient de la sortie. Au classement général de la section des tourneurs, établi en fin de deuxième semestre, lors de mon admission en seconde compagnie, je me suis vu bombardé *Chef de section*, puisque j'étais arrivé en deuxième position derrière mon ami Morvan. Il est inutile de préciser que j'étais fier de cette place, qui me donnait droit au port d'un galon rouge à l'épaule gauche. Je prenais du même coup de nouvelles responsabilités. Je devais par exemple faire l'appel le matin et le soir, ainsi que rendre compte aux instructeurs. De plus, je devais veiller à la propreté des ateliers, et exécuter divers menus travaux qui déchargeaient les instructeurs d'autant. Ces nouvelles tâches n'étaient pas toujours faciles à accomplir, puisque ne l'oublions pas, un raisonnement maffieux animait certains apprentis. Comme on dit, je me trouvais juste entre l'enclume et le marteau. Mais faisant montre de diplomatie et de patience, j'obtins tout de même de bons résultats.

La vie continua sur le même rythme qu'auparavant. Lorsque le dimanche arrivait, parfois le cafard me prenait, puisque les autres pouvaient profiter de leur temps libre pour sortir en ville, tandis que moi, sans un centime en poche, je devais rester encaserné. Ces moments restèrent parmi les plus pénibles que j'eus à endurer en étant dans la Marine.

Toutefois, j'avais une heureuse distraction à laquelle je tenais beaucoup : dès mon entrée à l'école, je m'étais engagé dans la fanfare. Chaque jour, malgré l'emploi du temps très chargé, nous répétions. Cela me permettait de faire une pause bienvenue. Nous jouions aussi le samedi, lors des inspections en tenue et du défilé en armes. Le répertoire était surtout composé de marches militaires, comme il se doit. En compensation de ce surcroît de travail, nous avions une permission supplémentaire le dimanche, où nous pouvions rentrer à la caserne à 20 heures plutôt qu'à 18 heures pour les autres. De même, lors des permissions plus longues, nous partions un jour en avance. La musique était pour moi un véritable ballon d'oxygène, parmi les rudes conditions de vie qu'on nous faisait endurer. Je bénissais là mes professeurs de musique antérieurs et leur gentillesse.

³ Les chambres en argot militaire.

Mais enfin, les jours passèrent, et l'issue de ces deux premières années approcha. A cent jours de la *quille*, nous dûmes fêter le *Père Cent*, qui était l'une des traditions de l'école. Les anciens devenaient les maîtres. On fabriquait un mannequin, qui représentait le Père Cent. Il ressemblait peu ou prou à ces épouvantails que les fermiers arborent dans leurs champs pour mettre en fuite les oiseaux nuisibles avides de semences. On couchait le mannequin sur une table à la Compagnie, où il était installé comme un mort. Il symbolisait la fin des études qui approchait, et la délivrance du départ. Il était gardé vingt-quatre heures durant par des apprentis qui n'avaient jamais été punis par des séjours en prison. Pour cette raison, on les nommait les *puceaux*. Je n'étais pas des leurs, puisque j'avais eu droit moi-même à une punition de quatre jours. Toutefois, les *puceaux* étaient mal considérés, car la prison était censée forger son homme. La mentalité de l'endroit était un tant soit peu spéciale et fidèle à ses principes. Les *durs* étaient vénérés et respectés, même si la plupart n'étaient en fait que de pauvres garçons déshérités qui s'engageaient mal dans la vie. A l'armée, puisque comme chacun le sait l'obéissance et la discipline sont les principes fondamentaux de toute cohésion, la prison se donnait pour mission de redresser les insoumis, ce qui avait pour effet secondaire de renforcer la réputation et l'énergie délétère des petites frappes...

Bref, les *bleus* devaient par la suite défilé un par un auprès du Père Cent, et y déposer une obole, une pièce de monnaie ou des cigarettes. Gare à ceux qui se désistaient, car Dieu sait si on le leur faisait payer par la suite ! Puis un défilé traditionnel avait lieu. Toute la compagnie se rassemblait par sections, chaque section représentant une spécialité d'apprentissage. Le *gabarit* de la section, c'est-à-dire celui qui comptait le plus grand nombre de jours passés en prison, était porté en triomphe sur une table du réfectoire. Il était debout et portait un lourd objet de bois qui représentait l'outil symbolisant sa section.

Quant au Père Cent, il fermait la marche, allongé sur une table. La fanfare de l'école interprétait un *De Profundis*. Nous arpentions ainsi les cours de l'école jusqu'au mur qui jouxtait la mer. Nous jetions alors le Père Cent dans l'océan, à la manière dont on inhumait les corps des décédés en pleine mer sur les bateaux au temps de la marine à voile. Puis nous étions gratifiés d'un repas spécial, *la double*, appelé ainsi parce que nous avions droit à deux quarts de vin.

Cent jours plus tard, le terme de l'année arriva enfin. Nous passâmes nos examens de fin d'étude. Je m'en sortis plutôt bien, deuxième sur les trente apprentis de ma spécialité, avec une moyenne de 17,8/20. Au classement général, je finis 15^{ème} sur 180 élèves, avec une moyenne de 14,5. Je reçus un brevet, et devins Première Classe. Malgré les difficultés subies lors de ces deux longues années, je dois préciser maintenant que je n'ai pas regretté mon séjour à l'école par la suite. Car malgré la rudesse de mon apprentissage, il est indéniable que l'instruction générale était d'une qualité bien meilleure que celle que j'eus pu trouver ailleurs, aux Chantiers navals de Nantes par exemple.

Vint donc l'heure du choix.

On nous proposait des embarquements un peu partout en France, et les mieux notés étaient prioritaires sur les autres dans leurs *desiderata*. C'est ainsi que j'optai pour les bateaux neufs de Lorient, puisque cette ville avait l'avantage de ne pas être trop éloignée de Nantes, et que cela faciliterait bien des choses lors des permissions, tant du point de vue du coût de transport que de la durée du temps libre consacré aux sorties ou aux visites à ma famille. Le Capitaine de ma Compagnie me convoqua alors, et me demanda la raison de ce choix. Je lui expliquai que je préférais *techniquement* naviguer sur des bateaux modernes et neufs que sur des vieux rafiots, et que le choix pour Lorient me semblait dans ce cas justifié. Cependant, il me conseilla de réfléchir à une autre option. En effet, l'ordonnance du Capitaine, un camarade bien noté, s'embarquait pour Brest à bord du croiseur *Algérie*, qui était un bâtiment tout ce qu'il y avait de plus moderne. On me pria donc, pour mon bien, de reconsidérer la question, et

après réflexion, je choisis Brest et le croiseur *Algérie*, qui proposait aussi, entre autres avantages, beaucoup de vacances pour son équipage...

Ce fut le 7 octobre 1933 que j'embarquai à bord de l'*Algérie*. J'étais extrêmement heureux, car enfin mon rêve de départ se réalisait, deux ans après ! Ce navire était un croiseur lourd, cuirassé, de 12.000 tonnes. C'était en fait le prototype le plus petit de nos futurs cuirassés, comme le *Richelieu*, le *Strasbourg* ou encore le *Dunkerque*. Toutefois, ses dimensions étaient déjà imposantes. Sa construction s'achevait, dans l'arsenal de Brest, et tout l'équipage était d'ores et déjà désigné.

Mais mon enthousiasme préliminaire fut de courte durée... A bord régnait une discipline de fer. Par exemple, lorsque nous devions vider dans un container sur le quai le contenu d'une poubelle d'immondices provenant de la salle des machines (cambouis, chiffons gras...), nous devions d'abord, *avant de monter sur le pont*, passer un bleu de chauffe propre, avec galons et *col bleu*. Cela signifiait qu'il fallait réaliser le tour de force d'arriver du fond de cale, noir de cambouis des pieds à la tête, aussi propres que présentables sur le pont, en s'essuyant avec de simples morceaux de chiffons sans eau ni savon. Il n'y avait en effet pas d'eau courante, car les lavabos n'étaient disponibles qu'aux heures de débauche. La discipline déjà sévère dans son contenu était de plus appliquée par des fusiliers, les *gendarmes du bords*, dont la dureté et l'intransigeance écoœuraient jusqu'aux plus patients d'entre nous. Aussi avions-nous à subir inspection sur inspection, de nos sacs aux tenues, jusqu'à la propreté des gamelles. Ces petits gardes-chiourmes étaient aussi hargneux que des roquets.

En outre, le travail dans la salle des machines était plus que décevant. En qualité de matelots, nous n'avions le droit que d'astiquer, et d'astiquer encore, sans pouvoir toucher aucun appareil. Nous étions cantonniers-marins plutôt que techniciens. Dès lors, à quoi diable avait bien pu servir toute notre instruction, si âpre et si longue, si ce n'était que pour manipuler flacons de *Naol* et bouchons d'étoupe pour récurer manomètres, machines et parquets? En fait, on m'avait promis que grâce à ma bonne note d'atelier, je serai affecté au poste de tourneur à l'atelier du bord, mais seulement, à mon arrivée, les machines-outils n'étaient pas encore installées, et il fallait bien que je serve à quelque chose. Ironie du sort, je ne suis pas resté assez longtemps sur ce navire pour pouvoir occuper ce poste.

Lorsqu'en décembre 1933 je revenais de permission, dès ma montée à bord, un camarade me prévint que le patron mécanicien m'attendait en urgence. Je me demandais bien ce qu'on avait encore à me dire, et, inquiet, j'obtempérais. Le Premier-Maître m'avertit en fait qu'on recherchait dix matelots mécaniciens pour embarquer pour l'Extrême Orient, et que je correspondais aux critères des demandes. Ce mot d'*Extrême Orient* sonna étrangement à mes oreilles, et après quelques secondes de réflexion, j'acceptai ce poste sans hésitation. J'étais trop heureux de quitter ce bateau sévère aux tâches ingrates afin de parcourir ce monde qui m'attendait à bras ouverts, but de tout marin qui se respecte !

Aussitôt, je rejoignis le Dépôt des Equipages avec mon sac sur le dos ; je passai la visite médicale d'usage, et j'obtins une permission de trente jours d'avant campagne. Ma mission était de rejoindre la canonnière *Le Francis Garnier* à Hankou, dans la flottille du Yang Tsé Kiang, en Chine du Nord. Et alors ? Le rêve n'avait-il pas le droit de devenir réalité ?

V : La Mer de Chine

Lors de mon arrivée à Nantes, la surprise et la joie de ma famille quant à mon retour précoce fut grande. Une certaine jeune fille nommée *Marcelle* en fut enchantée, car quelques jours auparavant, je lui avais déclaré que je l'aimais. Néanmoins, sa joie s'assombrit dès qu'elle connut la raison de ma présence à Chantenay : je devais m'absenter deux longues années, durant lesquelles nous ne pourrions nous voir...

Les jours passèrent cependant agréablement dans un bain de famille et d'affection auquel je n'avais pas souvent droit !

Hélas, je dus bientôt m'aliter, souffrant d'un mauvais abcès aux amygdales déclenché par une forte angine. Malédiction ! Alors que j'étais malade, nous reçûmes un télégramme me rappelant à Brest, afin de rejoindre Marseille où je pourrais m'embarquer pour Hankou via Shanghai. Mais dans l'état dans lequel je me trouvais, fiévreux, chancelant et souffrant d'une douleur cinglante, il m'était absolument impossible de me rendre à Brest dans cet état.

Les gendarmes de Chantenay furent prévenus de mon incapacité. Une ambulance vint bientôt me conduire à l'hôpital militaire Broussais, à Nantes. J'y reçus les soins exigés par mon état, et guéris en quelques jours. Cependant, je restais fatigué, et je ressentais le besoin de profiter de quelques jours de convalescence. Mais après m'être copieusement disputé avec un crétin d'infirmier militaire à ce sujet, on m'envoya séance tenante à Brest, au Dépôt des Equipages.

Malgré mon état encore fragile, le Capitaine crut que je faisais du cinéma et que je voulais tirer au flanc pour retarder mon départ. Entre-temps, les camarades avec lesquels j'avais été désigné étaient partis pour la Chine. Ainsi, on me plaça dans la relève de l'équipage du *Primauguet*, un croiseur de 7.000 tonnes faisant partie de l'escadre d'Extrême Orient. Ce bâtiment était en fait le navire amiral des Forces Navales de cette partie du globe, et était basé à Shanghai. Dans l'attente de mon départ, je suis resté un bon mois au Dépôt, à ronger mon frein entre deux corvées de nettoyage, de garde et de maniement d'armes. Moi, tirer au flanc ?...

Puis le signal du départ fut enfin donné : je rejoignis une trentaine d'hommes pour rallier Marseille dans un vieux wagon inconfortable accroché à un train de marchandises. Nous étions loin du TGV... Le voyage depuis Brest dura trois longs jours, en plein hiver, sans chauffage. Nous arrivâmes à Marseille le 4 février (nous étions alors en 1934). Avant d'embarquer le 6 sur le paquebot *Félix Roussel* qui devait nous conduire à Saïgon où le *Primauguet* était basé, nous fêtâmes l'événement sans retenue. A cette époque, la France était en pleine effervescence. Les grèves étaient quasi générales, les masses ouvrières revendiquaient de grands changements quant aux conditions de travail. Du point de vue social, le XXème siècle commençait peut-être là véritablement. Le Front Populaire était en train de se constituer, tandis que les salariés qui travaillaient dur et sans compter dans les usines, au mépris de leur santé, réclamaient maintenant la semaine de quarante heures, les congés payés, et une situation générale enfin décente.

Pendant ce temps, par force étrangers à la poursuite de ces mouvements sociaux, nous étions partis pour vingt-trois jours de mer sur le paquebot. Près de deux cents marins y étaient entassés en 4^{ème} classe, à fond de cale donc, parmi les marchandises où nous fûmes trois semaines amassés comme des bestiaux. Nous dormions sur des lits superposés à trois étages, et mangions une cuisine semblable à de la nourriture destinée à l'élevage des porcs. J'étais très déçu encore une fois du décalage qu'offrait la réalité par rapport à mes rêves. Lors des escales, on ouvrait les cales pour les délester des marchandises à livrer et pour les remplacer par d'autres, au milieu d'effluves pestilentiels, de ces odeurs animales de nourriture et de sueur.

Malgré ces conditions de croisière inhumaines, j'étais ravi de traverser les océans pour la première fois. Quelle ivresse de se retrouver enfin entre ciel et mer, juste à contempler le

calme et impétueux bruissement de l'eau fendue par l'étrave juste dominé par le bourdonnement sourd des moteurs ! Je passais mon temps à admirer cet océan qui m'avait depuis longtemps appelé, et qui serait maintenant mon lieu de vie. Je comprenais maintenant le sens de tous ces récits qui narraient l'appel du large, la passion de tous ces hommes qui se laissaient envoûter par le contact des eaux et qui plus jamais ne pouvaient vivre sans.

Un matin, nous franchîmes le détroit de Messine. Les volutes de fumée de l'Etna, cette masse dôme et plombée, lourde et tellurique, s'écaillaient dans le ciel transparent, vision surréelle.

Puis quatre jours après notre départ, nous fûmes en vue de Port-Saïd, en Egypte. Nous allions emprunter le fameux Canal de Suez pour rejoindre la Mer Rouge. Durant l'escale, parmi la foule colorée des marchands d'articles divers et les employés du Canal, de nombreux Arabes embarquèrent, vêtus de gandouras⁴. Les femmes portaient la tchebab⁵, masquant les charmes de leur visage. Ces gens qui semblaient très pauvres émigraient, ou même se rendaient en pèlerinage vers la Mecque, couchant à même le pont. On leur servait la même bous-tifaille infecte et immangeable qu'à nous. La traversée du Canal prit une douzaine d'heures, tandis que le navire était dirigé par un pilote et des employés locaux. A bord s'organisa un trafic de cigarettes, de photos pornographiques, et de produits prétendument aphrodisiaques. Les non initiés comme moi se faisaient rouler allègrement, comme il se doit, conquis par l'ambiance qui nous submergeait d'exotisme. J'achetai une superbe boîte de cigarettes qui semblaient bonnes et abordables, du tabac turc. Mais en l'ouvrant, je me rendis compte que sous la première couche de cigarettes, l'astucieux vendeur avait garni le fond de la boîte de cartons. L'illusion était parfaite. Il me fut impossible de retrouver l'escroc rusé qui m'avait dupé, puisque évidemment, une fois l'argent encaissé, il s'était évaporé. Je fus très courroucé de cet incident, mon amour propre ayant été mis à mal trop facilement par ce voleur qui connaissait bien les façons d'opérer.



Malgré tout, j'étais émerveillé par tout ce que je pouvais découvrir. Les chameaux longeaient avec nonchalance le canal en de longues caravanes. Les pêcheurs se frayaient avec courage un chemin dans leurs sambouks, au travers de l'incessante navette des paquebots et des cargos. Sur les berges du canal, des emplacements étaient prévus pour que les navires, qui ne pouvaient passer de front, puissent se croiser. Je trouvais l'œuvre de Ferdinand de Lesseps véritablement phénoménale, cette merveille du monde achevée en 1869. Après un arrêt à Ismailia, ce grand lac qui alimente le Canal en eau, nous atteignîmes Suez où tout le personnel d'accompagnement débarqua.

Puis Nous reprîmes la haute mer vers Djibouti. La chaleur était très vive, et sous ces contrées tropicales que nous ne connaissions pas, l'atmosphère lourde et épaisse nous surprit. C'est parce que la Mer Rouge est véritablement *chaude* qu'elle porte ce nom. Ainsi, pour me rafraîchir, je m'offris une bonne douche. L'eau en était salée, puisque comme on peut se douter, l'eau douce était un bien précieux qu'il fallait économiser avec parcimonie. J'eus ensuite

⁴ Tunique longue et sans manches portée traditionnellement sous le burnous, dans les pays arabes.

⁵ Voile islamique.

la naïve faiblesse de me coucher royalement sur le gaillard avant pour bronzer, ainsi que nous le faisons sur nos lointaines plages de Loire Atlantique. Mais je ne savais pas combien le soleil tropical pouvait être traître, et, après avoir cuit littéralement, je contractai le lendemain une méchante fièvre qui m'indisposa. Il me fut impossible de marcher durant trois jours, tellement j'étais pris de vertiges. Désormais, j'apprendrai à me méfier de la puissance de ce soleil si particulier.

Nous fîmes escale à Djibouti cinq jours plus tard, afin de débarquer quelques passagers et du fret. Comme nous avions mouillé au large, nous ne pûmes visiter la ville, sauf avec une paire de jumelles. Une bande de jeunes indigènes nous rejoignit dans de petites embarcations. Ils nous demandaient de jeter des pièces de monnaie par-dessus bord, et ils plongeaient pour les retrouver au fond et s'en saisir. C'étaient de fameux nageurs qui connaissaient l'apnée à la perfection ! Ils s'immergeaient sans aucune peur des requins, qui pourtant pullulaient dans ces eaux. J'appris alors que contrairement à ce que les récits de fiction que j'avais lus jusque là prétendaient, les requins n'attaquent l'homme que s'ils sont attirés par le sang d'une blessure. Les requins ne s'attaquaient en fait avec voracité qu'aux ordures que nous jetions par-dessus bord, et à cette fin, ils suivaient les navires. C'était le cas aussi des marsouins et des dauphins, qui eux étaient bien plus fidèles : ils semblaient collés aux étraves, et, à quelque allure que nous soyons, nous serraient le pas imperturbablement, sans aucun effort.

Nous ralliâmes Colombo, capitale du Sri Lanka qui en 1934 s'appelait encore Ceylan. Nous fûmes autorisés à débarquer pour nous promener lors de cette escale de deux jours. Toutefois, je n'avais pas le moindre sou vaillant. Pour me refaire une santé financière, j'acceptais de remplacer un camarade plus riche désigné de garde à la coupée, avec pour mission de pointer les sortants, contre rétribution bien entendu. Je n'avais pas le choix, et je dus ainsi renoncer à visiter cette belle ville.

Puis nous repartîmes pour Singapour. Jusqu'à présent, la croisière avait été calme. Mais ici, nous traversâmes un fort coup de tabac. C'était ma première expérience de mer démontée, et je pouvais maintenant voir comment pouvait bien se comporter un bateau dans ces conditions. Malgré sa taille imposante, le *Félix Roussel* remuait énormément, autant en roulis qu'en tangage. Il était bien difficile de résister au mal de mer. Personne ne mangea ce jour-là. Les plats restaient sur les tables, aussi bien en 4^{ème} qu'en 1^{ère} classe. Mes camarades, téméraires, allèrent ainsi chercher de la nourriture qui restait bêtement en cuisine à se dessécher, et pour une fois depuis bien longtemps, nous pûmes manger décentement et copieusement.

Après cet épisode, nous fûmes enfin en vue de Singapour.

Je fus stupéfait de la beauté du site. La flore était d'une étrange et inédite beauté, en-



cerclant la grande rade. Nous percevions les effluves de la jungle à une certaine distance de la terre, et ils annonçaient le dépaysement enchanteur auquel nous serions confrontés. Je pus cette fois visiter la ville. La terre ferme possède un charme inattendu, après trois semaines en mer !

Singapour était déjà en 1934 un grand port, ressemblant par ailleurs à tous ces ports d'Extrême Orient, dans son cosmopolitisme et son bourdonnement incessant. Tous les bateaux du monde croisaient dans ces mers, avec à l'époque une

préférences pour les navires battant pavillon britannique. D'ailleurs, la puissance du Royaume-Uni était omniprésente, ici. On vivait à l'heure anglaise, on y pratiquait le *way of live*, et on parlait la langue de Shakespeare avec un étonnant mélange de Malais. A cette

époque, j'ignorais tout du colonialisme britannique, et je fus donc bien surpris de ce mélange de races et de cultures.

Le 29 février, notre paquebot piqua vers le delta du Mékong, et nous pûmes apercevoir le Cap Saint Jacques, avec ses villas ocres et fleuries rappelant la Baie des Anges niçoise. Dans le cap, la baie très fermée étaient parsemée de nombreuses jonques de pêcheurs. Les gros cargos surchargés étaient mouillés dans l'attente d'une marée favorable pour lever l'ancre. Le pilote vint à bord, qui devait nous conduire sur le Mékong jusqu'à Saigon, distante encore d'une bonne centaine de kilomètres à l'intérieur des terres. Le fleuve, large et méandreux, serpentait entre les palétuviers, les frangipaniers, les cocotiers et les bananiers. Des nombreux villages de pailloles, des enfants agitaient les bras dans notre direction, en signe de bienvenue. Je ne reviendrai pas sur mon émerveillement : pour moi, jeune européen, tout ici était magique, inédit et surprenant. Enfin, sur une hauteur, les flèches de la cathédrale de Sai-

gon pointèrent leur forme élancée vers le ciel. Nous arrivions à destination.

Nous accostâmes au quai des *Messageries maritimes*, où les anciens que nous étions venus relever nous attendaient. Une mauvaise nouvelle fut immédiatement divulguée : face à l'état de crise avancée de la France, les décrets *Laval* venaient de stipuler que notre



prime de campagne, qui doublait notre solde de base, serait diminuée de 90%. La joie de l'arrivée en fut bien assombrie, mais que pouvions nous y faire ? A 19 ans, de toute manière, je n'avais pas encore le sens de l'argent, et je préfèrai maintenant m'immerger dans cette Cochinchine⁶ dont nous rêvions depuis si longtemps, en oubliant toutes les choses basement matérielles.

L'âcre odeur que nous avons sentie lorsque nous étions arrivés se faisait encore plus présente, plus outrée. Si en mer nous avions déjà chaud, ici, le vent du large n'existait plus, et nous étions sous une véritable chape de plomb. Sous la chaleur humide, les fleurs et les plantes splendides proliféraient sans mesure tout autour de nous, magnifiques et envoûtantes. Nous rejoignîmes immédiatement, notre barda sur le dos, la caserne *Francis Garnier* de la Marine Nationale. Nous y resterions quelques jours, le temps que les anciens soient relevés en plusieurs fois. Le soir venu, nous couchâmes à la caserne, dans des hamacs. A ma grande surprise, dans la pénombre, je vis se promener sur les murs et les plafonds une somme de lézards grouillants qui détalait très vite. J'en fus ma foi horrifié. Je demandai à mes compagnon pourquoi on pouvait laisser ainsi cette vermine se promener impunément dans nos chambrées. Un ancien nous rassura, nous disant que ces lézards, les *margouillas*, étaient en fait des animaux aussi utiles que nécessaires, car malgré leur aspect repoussant et leur belle taille, ils se nourrissaient exclusivement de moustiques. A Saigon et dans les environs, ces sauriens proliféraient donc dans chaque maison. Il faut bien comprendre que dans l'estuaire du Mékong, les moustiques étaient légion, et qu'ils étaient un véritable fléau pour les populations qui subis-

⁶ L'actuel Viêt-Nam.

saient un taux de mortalité effrayant pour cause de paludisme. Les campagnes de démoustication par DDT n'existaient pas encore, et la Marine nationale ignorait tout des moustiquaires. Nous étions littéralement rongés par cette vermine, malgré les lézards insectivores. Cependant, étrangement, quelques jours plus tard, nous ne sentions plus les piqûres, notre corps finissait peut-être par s'y adapter en développant des anticorps spécifiques.

Mais cette nuit qui s'annonçait calme se mit à vivre. Un concert impressionnant de cris et de coassements se mit à animer le silence, et la symphonie des crapauds-buffles se mêla aux tam-tams qui scandaient un rythme insolite et enjoué dans toute la jungle environnante. Je fus enchanté de ce concert improvisé qui bercerait ma nuit, et beaucoup d'autres.

Le lendemain de cette étrange nuit tropicale, nous passâmes diverses visites médicales, et nous pûmes commencer à nous orienter en ville, afin de nous donner une petite idée de ce que pouvait être la vie dans ces contrées.

Partout, des tireurs de pousse-pousse, les *kéos*, étaient stationnés avec leurs petites voitures à bras aux roues de bicyclettes. Ils nous interpellaient pour nous demander où nous voulions qu'ils nous conduisent. Il était impossible de marcher longtemps dans cette atmosphère lourde, et ce moyen de locomotion était bien le plus commode. Les *kéos* étaient capables de courir des heures durant, trouvant dans leurs corps maigres des ressources insoupçonnées. J'étais fort choqué de constater que des humains pouvaient remplacer ainsi le travail d'une bête de somme, et jamais je ne m'y fis. Mais le système colonial était ainsi fait, et les puissants profitaient sans vergogne des pauvres. Qu'y pouvais-je ? Lorsqu'on réglait les *kéos*, ils marchandaient toujours, quoi qu'on leur donne. Au début, je ne savais pas trop comment m'y prendre avec eux, jamais les 20 senses dus ne les satisfaisaient et il en allait de même si on leur donnait une piastre... Mais il fallait bien les comprendre.

Ce fut le 6 mars 1934 que j'embarquai à bord du *Primauguet*. Ses caractéristiques techniques étaient les suivantes : son équipage était de 700 hommes, il pouvait évoluer en pointe à 31 nœuds nautiques, soit environ 57 km/h, et son armement se composait de quatre tourelles doubles de 190, de quatre canons de 75, de 12 tubes lance-torpilles, et d'un armement léger dont des mitraillettes anti-aériennes. A son bord était affecté un hydravion de type F.B.A pouvant être lancé par une catapulte située sur la plage arrière. Le *Primauguet*, puisqu'il était bateau amiral des forces françaises en Extrême-Orient, voyait donc l'Amiral-Chef de la flotte, monsieur Descottes-Genon, habiter à son bord. C'était un homme âgé et usé par toute sa carrière effectuée en Indochine et aux alentours. Il voulait par dessus tout mourir et être enterré en terre chinoise, c'est pourquoi il était affecté à bord de ce navire. Il finit par mourir le 19 avril, lors de notre séjour en baie de Cam Ranh, dans le Annam, et fut enterré à Shanghai. Nous y célébrâmes ses obsèques sous une température de 5°, tandis que nous quittions Saïgon où la chaleur frôlait quotidiennement les 40°. Notre équipage supporta mal cet écart de température, et nombreuses furent les bronchites à ce moment. Nous regagnâmes dès lors Saïgon le 7 mai, où le Contre-Amiral Richard, qui commandait la Marine indochinoise, remplaça l'Amiral Descottes-Génon.

Nous restâmes ainsi à Saïgon jusqu'au 18 mai. Cette ville était magnifique, quadrillée de grands boulevards commerçants, dont la fameuse rue Catina qui proposait de nombreuses et belles salles de spectacles. L'une des caractéristiques de l'endroit me choqua au début de mon séjour : des crachats rouge sang s'éparpillaient çà et là, dégoûtants, sur le trottoir. On m'expliqua que les gens ici chiquaient le bétel⁷, qu'ils recrachaient un peu n'importe où.

Les colons de Saïgon ne nous voyaient guère d'un bon œil. La plupart des civils tenaient des cafés, des boîtes de nuit, des dancings, et trafiquaient l'opium et d'autres drogues. Il entretenaient aussi de nombreuses prostituées. Les rues du quartier Saint-Denis de Paris

⁷ Poivrier grimpant de l'Inde, qui produit une teinture rougeâtre. L'on mélange de la chaux vive, du tabac, une feuille de bétel et l'amande séchée d'une noix d'arec –qui contient un puissant alcaloïde, ce qui donne un masti-catoire tonique et astringent.

étaient propres à côtés de celles-ci. Quant aux femmes blanches, elles ne daignaient s'occuper de nous, car elles préféraient les riches consulaires ou coloniaux. Il existait une seule maison close dont les femmes étaient françaises, mais les tarifs pratiqués n'étaient pas à notre portée. Nous nous rabattions alors sur les femmes annamites, cambodgiennes ou tonkinoises qui étaient très gentilles avec nous contre rétribution. Elles étaient d'un abord facile, et considéraient que faire l'amour était un acte aussi habituel que manger, un acte dénué de toute connotation morale. Cela était dans leur mœurs, ce qui nous arrangeait bien. Le climat et le décorum étaient d'ailleurs propices à ce genre de distraction pour nous qui avions vingt ans, et qui n'avions pas d'autre mauvaise idée en tête que de profiter de la vie.

Il fallait toutefois se méfier de la syphilis et de la blennorrhagie, qui mutilèrent gravement et irrévocablement certains d'entre nous. A l'époque, les médicaments contre ces maladies vénériennes étaient peu efficaces, et il fallait donc faire attention, même si la prophylaxie n'était pas notre fort. Nous considérions seulement ces dangers comme les risques du métier de marin...

Nous mangions dans les restaurants annamites ou chinois, de ces plats exotiques et étranges dont nous n'avions jamais entendu parler, qui mêlaient le sucré et le salé. Une fois que nous y fûmes habitués, nous nous en régaliions. Les prix pratiqués étaient bas, ce qui arrangeait notre petit budget. Je recevais en effet 20 piastres par mois, soit 200 francs français. Nous comptions donc notre argent parcimonieusement lorsqu'il fallait nous nourrir : chaque repas nous coûtait une piastre. Nous ne buvions pas de vin, qui était bien trop onéreux, et nous le remplaçons par de la bière. Les produits français étaient proscrits car réservés aux élites, et nous nous contentions donc des denrées locales comme le riz, le poisson ou le canard, ce dernier coûtant un franc lorsqu'il était vendu entier et cuit. Nous pouvions nous offrir le restaurant deux fois par mois, ce qui nous changeait de l'ordinaire servi à bord qui était de qualité fort médiocre. Si d'aventure nous manquions de subsides, nous pouvions nous ravitailler pour 0.50 F d'un grand bol de soupe chinoise chaude vendue par des colporteurs postés aux carrefours ou sur les trottoirs. Au début, il fallut s'habituer aux épices et aux piments couramment employés dans ce type de cuisine, mais ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Les distractions que proposait Saigon n'étaient cependant pas tellement variées, au bout de quelques temps. Nous nous rendions souvent au *Parc à buffles*, un important dancing qui était en même temps un joyeux *bordel*. Nous dansions et buvions avec les filles, et couchions avec elles si nous le désirions. L'emplacement de la salle réservée à l'amour était disposé en deux parties ; pour 5 francs, un grand bat-flanc isolé de la piste de danse était mis à disposition des clients. Dans cet endroit, tout le monde baisait sans la moindre pudeur, au vu et au sus de tous. Je trouvais cela assez écœurant pour couper mes moyens. Pour 10 francs, des box de bambou servaient de chambre, et avaient l'avantage de protéger l'amour des regards et d'offrir un peu d'intimité.

Parfois, nous allions également à Cholon, ville peu distante de Saigon, son quartier chinois, également remplie de bars et de maisons de joie. A cette époque, on racontait la fameuse histoire des *canards de Cholon*, qui étaient censés servir aux hommes à assouvir leurs pulsions amoureuses. Cependant, cette histoire semblait inventée de toutes pièces par des ignorants.

Nous pouvions aussi nous rendre à Dakao, dans la banlieue de Saigon. Les pratiques sexuelles étaient alors différentes, très étranges pour un Européen, mais courantes là-bas. Nous sonnions aux portes des belles villas, et monnayions les filles pour la nuit ou pour seulement quelques instants auprès de leurs mères. Parfois, on vous offrait un garçon, car l'homosexualité était également denrée commune. De toute évidence, la morale européenne était là-bas d'un exotisme anecdotique, tandis que l'argent manquait dramatiquement.

Lorsque nous recherchions d'autres types de distractions plus conventionnelles, nous allions au superbe jardin botanique. La flore y était féerique. Des serpents de toutes tailles et

de tous genres y pullulaient, de l'énorme boa au frêle *serpent-minute*, ainsi appelé parce que son venin sans antidote vous tue son homme en une minute.

Après chaque repas du midi, une nuée de marchands ambulants envahissait le pont de notre navire. Ils vendaient de la pacotille, mais surtout venaient emporter notre linge sale afin de nous le laver contre modeste rétribution. Le surlendemain, ils nous rendaient notre linge tout propre et bien repassé. Ce service nous était précieux, car nos tenues étaient blanches – ce qui était totalement aberrant. Des tailleurs nous confectionnaient également nos tenues de travail ou de sortie. En effet, nos vêtements réglementaires étaient faits d'une mauvaise toile écrue et rugueuse, fort mal taillée, et nous faisaient honte face aux marins étrangers qui étaient tirés à quatre épingles. Dès lors, nos officiers nous encourageaient à nous fournir aux tailleurs locaux, d'autant que cela ne coûtait pas un centime à l'Etat. Dans chaque port, la nuée de marchands, sachant tout cela, était naturellement présente.

Quelle était ma vie à bord de ce navire de guerre, le *Primauguet* ? Sitôt que nous embarquâmes, on nous fit passer un par un au bureau qui gérait les machines. On nous y attribua un numéro de bord qui correspondait à notre spécialité, à notre poste de couchage, à notre caisson, à notre poste de travail au mouillage ou en mer, à notre poste de combat, à notre poste de veille, à notre compagnie de débarquement ou même de parade, et de notre bordée, tribord ou bâbord. On peut le constater, ce numéro était fondamental, et si nous en changions, toutes nos tâches et toutes nos habitudes étaient redistribuées.

Je fus quant à moi affecté au poste de tourneur à l'atelier machines du bord, à un travail journalier. En mer, j'assurais un poste en machine. J'étais exempté de quart, par la nature même de ma tâche, lorsque nous étions au mouillage, ce qui était une chance non négligeable : les machines restaient toujours sous pression, quoi qu'il arrive, même le bateau ancré au large dans la rade. Il fallait assurer la fourniture de l'électricité nécessaire à tous les appareils du bord, et c'était un groupe de turbo-dynamos alimenté en vapeur par la chaufferie qui s'en chargeait. Or tous les auxiliaires nécessaires à ce fonctionnement étaient conduits par des mécaniciens et des chauffeurs. Le quart de permanence, assuré par bordées (bâbord les jours pairs, tribord les jours impairs), travaillait selon des horaires lourds, toutes les quatre heures – d'où ce nom de *quart* – nuits et jours. Le sommeil était considérablement court dans ce cas, trop court. Si on sortait avec sa bordée le soir et qu'on rentrait à minuit voire au petit matin suivant les pays où nous nous trouvions, il fallait le lendemain prendre le quart de nuit : il ne fallait pas s'engager dans la marine pour dormir !

Au tout début, j'étais un peu perdu dans tous ces dédales de coursives et de ponts multiples. Il faut savoir qu'un bâtiment de guerre est compartimenté de sorte qu'il ne sombre pas rapidement en cas de naufrage, s'il est par malheur touché par une mauvaise salve ennemie. Il est ainsi divisé en *tranches* verticales de l'avant à l'arrière, et en plusieurs ponts dans le sens horizontal. C'est donc dans ces cellules isolées entre elles par des portes étanches que sont logés personnels, appareils divers, chaufferies et machines. Au poste de combat, chaque porte, chaque hublot restent fermés par des trappes d'acier blindé. Au cas où une torpille ou un obus frapperait le bateau dans un compartiment quelconque, ce dernier serait ainsi hermétiquement clos, sacrifiant du même coup l'équipage occupé à cet endroit. Mais ce sacrifice ne serait pas inutile, car il permettrait de sauver le reste de l'équipage en évitant que le navire ne sombre. Aussi tous les vaisseaux de guerre et beaucoup de bateaux commerciaux sont-ils conçus de cette manière. Cependant, cette architecture était complexe, et j'avais du mal à m'y orienter au début. Le lendemain de mon embarquement, je rejoignis mon équipe, composée d'un Second Maître qui nous commandait, d'un Quartier-Maître Chef, son adjoint, de trois matelots tourneurs et d'un ouvrier polyvalent, à l'atelier machines. Notre matériel était constitué de trois tours de différentes puissances et de différentes tailles, d'une perceuse et de deux ou trois étaux, ainsi que d'une forge, d'une enclume et d'un poste de soudure sur le pont. Mon travail

de tourneur consistait à confectionner des pièces de rechange pour les machines ou les chaufferies, les embarcations ou le service frigorifique, pour les torpilleurs ou les canonnières.

Mais entre mon chef et moi, le courant avait bien du mal à passer ; ma tête ne lui revenait guère. Comble de malchance, je ratai une ou deux pièces, peut-être par manque d'attention, peut-être aussi à cause de modèles de tours qui ne m'étaient pas familiers. Nous eûmes une sévère prise de bec, et trois mois plus tard, je fus muté à la *machine milieu*, ce qui n'était pas un cadeau. J'étais complètement découragé, et mon caractère s'en ressentit. Comme j'étais écœuré, je me mis à fréquenter des camarades plus ou moins douteux quant à leur comportement. Je me suis laissé pousser la barbe, ce qui était interdit. Logiquement, lorsque je me présentai à la chambre d'avancement, le 1^{er} avril 1934, à cette cérémonie qui avait lieu tous les six mois, mes notes (données sur proposition de nos chefs directs) qui jusque là étaient de 17 pour la conduite et de 17 pour le travail, étaient tombées à 13-14. Cette baisse surprenante surprit le Commandant du *Primauguet*, qui demanda au *fourrier*, le sous-officier responsable du matériel de l'unité, pourquoi j'avais été puni, puisque j'aurais même dû me trouver à l'atelier pour exercer mon métier de tourneur, plutôt que d'effectuer des tâches ingrates là où j'étais. L'ingénieur responsable de l'atelier lui répondit que je n'étais pas puni le moins du monde, mais que j'étais simplement un nul, un bon à rien. Cela me dégoûta encore plus. Pendant un temps, je me pris à me laisser aller. Je ne faisais pratiquement plus rien, et je me mis à fréquenter avec encore plus d'assiduité les fripouilles de l'équipage. Si j'avais continué sur ce mode à me comporter ainsi, j'aurais été directement mis en prison sans passer par la case départ !

Heureusement, mon Second-Maître, mon chef direct donc, provenait tout comme moi de Nantes. Il s'était fort bien aperçu de ma conduite déplorable et de la mauvaise volonté évidente dont je faisais preuve pour mon travail. Il finit par me prendre à part, et m'exhorta à changer radicalement ma façon d'être, si je ne voulais pas avoir affaire à lui. Il irait jusqu'à la manière forte s'il le fallait, et il me menaça violemment. Il n'aurait pas hésité à me corriger. Cette intervention me fut salutaire, et je décidai de me remettre dans le droit chemin. Je me remis au travail, et il m'apprit ce qu'était un appareil mécanique. Systématiquement, on me fit démonter différentes pièces, on me fit faire de l'ajustage, de la chaudronnerie, bref, tout ce qui doit être utile à la compréhension et à la réparation des machines d'un bateau. C'est pourquoi le 1^{er} octobre 1934, à la chambre d'avancement, on me proposa au grade de Quartier-Maître. Mes notes étaient remontées à 16-16, ce qui étonna d'autant le Commandant. L'ingénieur responsable de la machine trouva un prétexte, lui répondant que j'avais dû passer par un moment de fatigue. Le Commandant décida alors de m'envoyer pour 15 jours en repos à Da Lat une fois que le navire serait en réparation à Saïgon, ce qui serait un véritable chance pour moi.



Entre-temps, nous avons beaucoup navigué. Du 19 au 26 mai 1934, nous partîmes en manœuvres à Cam Ranh, au nord de Saïgon, afin d'y pratiquer des exercices d'entraînement. Cette baie était une rade naturelle, ceinturée de jungle impénétrable, sans aucun équipement. Notre mission était d'y préparer des manœuvres de débarquement, afin d'assurer l'ordre et de faire respecter la loi française, ce qui n'était bien évidemment pas au goût des indigènes qui refusaient notre présence sur leur territoire. Mais le colonialisme de l'époque avait toujours le dernier mot.

Nous regagnâmes Hong Kong où nous restâmes du 29 mai au 1^{er} juin. Là, de nombreux bâtiments de guerre étaient amarrés, britanniques en majorité, mais aussi améri-

cains, portugais et japonais. Hong Kong, à l'époque, était déjà une grande ville ayant poussé comme un champignon sur une île. Elle était sous domination anglaise, naturellement, et était façonnée sur le modèle britannique, la reine Victoria y ayant marqué son empreinte. La cité grouillait d'une foule cosmopolite, constituée de Chinois, d'Anglais, d'Indiens, et d'autres encore. Hong Kong était déjà une grande plate-forme internationale. Un commerce incessant s'y déroulait, en tant que porte ouverte sur la Chine et sur tout le continent asiatique. On pouvait la considérer comme l'avant-port de Canton, cette ville de 1,6 millions d'âmes déjà à l'époque édifée sur le delta du Sui Jiang. Ces deux métropoles étaient ainsi la plaque tournante du commerce de toute la région chinoise du Kouang Tong⁸.

Je ne pus visiter Hong Kong qu'un soir de sortie, très superficiellement donc. Partout, beaucoup de magasins proposaient tous les articles imaginables. On pouvait se procurer des appareils photographiques de marques allemandes ou japonaises à des prix très concurrentiels. Pour 5 francs, nous pouvions acquérir une *boîte à cafards*, un appareil photographique très simple de forme cubique à objectif fixe, sans réglage. Les dancings et boîtes de nuit étaient légion, et la prostitution était omniprésente. De nombreux tatoueurs avaient pignon sur rue, et il faut admettre qu'ils étaient fort talentueux. Ils pouvaient vous dessiner sur le corps de véritables chefs-d'œuvre. De nombreux camarades avaient succombé à la tentation, même si le règlement intérieur y était fermement opposé : en effet, le tatouage était pratiqué à l'aide d'aiguilles qui injectaient des encres colorées sous la peau qui servaient sans discontinuer, sans être désinfectées, d'un homme à l'autre ; le tatoueur transmettait ainsi toutes sortes de germes, de la syphilis à l'hépatite. Dès lors, à la moindre visite médicale, les tatouages étaient découverts, et les sanctions pleuvaient. C'est pourquoi la peur de la punition me retint de l'envie que j'avais de me faire tatouer.

Dans les petites rues étroites qui montaient le long du *Peak*, la montagne qui dominait l'île, je fus stupéfait devant les œuvres des sculpteurs sur ivoire. Leur talent était surprenant : ils façonnaient des défenses d'éléphants toutes ciselées, des statuettes, des boules encastrées les unes dans les autres sculptées dans la masse. Hélas, je n'avais pas assez d'argent pour acquérir la moindre ivoirine.

Mais ce fut alors que nous dûmes partir précipitamment pour Yokohama au Japon, où nous séjournâmes du 4 au 12 juin. Ce voyage était imprévu dans le plan de navigation, et fut occasionné par la mort de l'Amiral japonais Togo, qui avait vaincu les Soviétiques à Port Arthur, en Corée, en 1905. Ce fut par cette victoire de Tsoushima que l'amiral devint célèbre. Nous quittâmes donc Hong Kong avec célérité pour assister aux obsèques du grand homme.



Nous ne perdîmes pas de temps pour rejoindre Yokohama, car nous arrivâmes en avance. Nous aperçûmes au petit matin le mont Fujiyama et l'escadre japonaise qui quittait le port, ce qui ne plut guère, puisque ces manœuvres étaient censées être secrètes : les Japonais tenaient à rester discrets afin que les étrangers ne puissent pas voir l'évolution et la modernité de leur marine. Ils disposaient d'ailleurs, dans les ports où ils stationnaient avec des navires étrangers, de vieux rafiots de vingt ou trente ans, afin de leurrer l'ennemi potentiel. Or, ce matin-là, ils paraient en ordre de défilé après avoir rendu les honneurs à leur Amiral avant que les navires d'autres nationalités ne viennent à leur tour pour l'hommage. Dès que nous fûmes détectés, ils firent un rideau de fumée, et disparurent au plus vite. Comme j'étais sur le pont, je pus admirer la puissance de leur flotte, avec leurs porte-avions, leurs croiseurs et leurs torpilleurs ultra modernes. Ils se différenciaient des nôtres par leurs superstruc-

⁸ Actuellement la province du Guangdong.

tures différentes. Nous nous habillâmes en tenues blanches de cérémonies, et assistâmes à ces obsèques grandioses à Tokyo.

Tout le monde apprécia ce séjour au Japon, car ce pays était excessivement moderne comparé à tous les autres, y compris à la France. Nous découvrions à chaque sortie des choses que nous ne pouvions connaître, et qui nous surprenaient toujours. Les femmes étaient habillées, en majorité, avec une élégance européenne qui aurait rendu envieuses bien des filles de chez nous. Cela était très différent de ce que nous avons pu voir en Indochine, où les femmes étaient plus simplement vêtues de pantalons blancs ou noirs et d'une veste.

Les moyens de transport collectif, autobus, tramways et trains, étaient d'un confort exceptionnel comparé aux nôtres. Les trains reliant Yokohama et Tokyo roulaient déjà, en 1934, à 200 km/h, nous n'avions jamais vu cela ! Nous étions munis d'une carte nous donnant droit à la gratuité des transports, et nous pouvions dès lors en profiter. Les taxis étaient fort nombreux : il s'agissait de grosses voitures américaines, déjà équipées de la radio ! A cette époque, les Japonais s'inspiraient de la technologie des autres pays et l'amélioraient, c'est pourquoi il n'y avait pas encore de voitures japonaises *stricto sensu*. De même, leurs avions étaient fournis par différentes nations ; nous eûmes même droit à la visite d'un héros de la guerre 14-18, une sorte d'as qui pilotait les avions de chasse, un certain Doré, qui venait au Japon livrer des appareils français.

Les spectacles japonais nous émerveillèrent. Ici encore, le Japon avait une longueur d'avance sur nous : les cinémas proposaient même des films en plusieurs langues, ce qui était inédit. Les maisons de joie ne manquaient pas. Certaines étaient à l'ancienne mode. Les femmes habillées et coiffées selon la tradition avaient des cheveux en chignons très hauts et très complexes, qui tenaient à l'aide de laque et de longues épingles. Elles ne refaisaient leur coiffure qu'une fois par semaine, tellement la confectionner leur demandait du temps. Elles couchaient sur des nattes, et se servaient pour oreiller de petits bancs de bois inconfortables épousant la forme de leur cou. Cependant, d'autres boîtes plus modernes ressemblaient aux maisons de passe à la Française, excepté le luxe et la propreté qui étaient d'une grande exigence. Nous étions fort surpris de ce que dans chaque café, dans chaque restaurant, une hôtesse nous accompagnait toujours, très gentille, très raffinée, qui ne savait que faire pour combler le moindre de nos désirs. Si nous désirions boire, elles prenaient la commande et nous servaient. Nous pouvions même converser avec elles, selon nos capacités en Anglais ou en Japonais. Comme les cafés proposaient des pistes de danse, nous pouvions nous en donner à cœur joie avec elles. Il arrivait souvent que nous nous liions d'amitié pour elles, et nous pouvions sortir avec, et même parfois les accompagner jusque dans leur domicile. Le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'étaient pas sauvages !



Sur les tables des cafés et des restaurants, des cigarettes blondes et des boîtes d'allumettes étaient gracieusement à notre disposition, portant le logo, le nom et l'adresse de la maison en idéogrammes incompréhensibles pour nous. Nous en remplissions nos poches, et lorsque nous prenions le taxi, les montrions au chauffeur pour qu'il nous y emmène. Cela nous était très pratique pour nous orienter dans de si grandes métropoles.

Lors de nos sorties, nous nous amusions beaucoup, car à l'époque le Yen ne valait pas lourd face au Franc. Avec 10 Yens, soient 2 Francs, nous faisons déjà une belle fête. Les produits étaient bon marché, y compris les montres, les photographes, les appareils photos, les postes de radio ; le seul inconvénient résidait en le fait

qu'une fois ces appareils en panne, ils n'étaient pas réparables, et il fallait donc les jeter. Ce principe d'objets standardisés et jetables était très en avance sur son temps ; maintenant encore, l'industrie de pointe résonne ainsi pour la plus grande part. Même les bicyclettes étaient peu onéreuses. Des parcs à vélos existaient ici et là, au coin des rues et des places. Il suffisait d'emprunter une bicyclette, et de la remettre après usage au parc le plus proche, et cela pour une bouchée de pain. Comme on le voit, ce pays avait des longueurs d'avance sur les autres.

Les Japonais étaient des gens très respectueux des lois, ils étaient disciplinés. Il était hors de question de jeter le moindre papier ou débris sur le sol, car un agent de police ne manquait pas de vous rappeler à l'ordre. Au moment de notre départ, le quai était couvert de femmes japonaises qui pleuraient la partance de leurs amis marins. Certains avaient aussi le cœur gros, et ne parvenaient pas à cacher leur émotion. Ce départ était fort poignant, bien plus que ceux auxquels on assistait en France. Les femmes nous aimaient car nous les considérions et les respections, comme il est d'usage en Europe. Ce n'était pas fréquent pour elles, car leurs hommes qui sont les maîtres coutumiers les considéraient souvent comme quantités négligeables ; par exemple, il était de tradition qu'une femme qui ne donnait à son mari que des filles, était abandonnée au profit d'une autre épouse plus coopérative. Si le ménage donnait naissance à un fils et deux filles, le fils avait droit à tous les égards, tandis que les deux filles étaient laissées à elles-mêmes dès qu'elles atteignaient l'âge de travailler. Cela expliquait en partie le nombre impressionnant de filles que nous rencontrions dans les bars et les boîtes de nuit, qui tenaient le rôle d'hôtesse : elles cherchaient bel et bien à se caser.

Le 12 juin, nous fîmes route sur Kobé, où nous séjournâmes jusqu'au 26 juin. C'était une grande ville plus traditionnelle que Yokohama, et un port important situé au fond de la baie d'Osaka. Des excursions étaient organisées pour Nara, ville célèbre pour ses pagodes et ses biches nombreuses et apprivoisées. Beaucoup de touristes visitaient ce parc. Nous vîmes aussi Kyoto, ses temples, ses pagodes et ses statues de Bouddha. On m'apprit que c'était la vieille capitale du Japon, et que c'est en inversant les lettres « KYOTO » qu'on nomma « TOKYO ».

Le 26 juin, nous nous dirigeâmes vers Miyajima où nous nous établîmes pour trois jours. Cette ville était édifiée dans les mers intérieures, et nous naviguions avec émerveillement entre les îles, passant par des détroits peu larges où nous pouvions admirer la terre tout près du navire. Au printemps tardif, toutes ces îles étaient couvertes de fleurs, de pêchers roses, de cerisiers blancs et délicats. Ces visions étaient parmi les plus enchanteuses. Miyajima était à l'époque une petite ville profondément encastrée dans les mers intérieures, ceinte de murailles qu'on pouvait pénétrer par de nombreuses portes sacrées. Les gens y étaient affables, et nous fîmes visiter le bateau à presque toute la ville. Les gens nous considéraient bien, ce qui était agréable.

Ce fut la même chose lorsque le 30 juin nous allâmes à Beppu jusqu'au 2 juillet. Nous visitâmes en excursion le mont Aso, l'une des plus hautes montagnes du Japon qui domine la mer. En fait, cette montagne était un volcan. Les tremblements de terre étaient d'ailleurs ici monnaie courante, et les maisons étaient construites pour pallier cet inconvénient. Elles étaient bâties avec des ossatures de bois et des panneaux en papier, pour éviter qu'elles ne s'écroulent sur les habitants en cas de secousse sismique. Les édifices à étages étaient peu fréquents, sauf évidemment dans les grandes villes où les buildings étaient érigés en prenant compte des risques naturels.

Ce fut lorsque nous dûmes nous rendre à Shanghai que je pris conscience du fait que le Japon me manquerait. Nous voulions tous y revenir au plus vite ! Cependant, Shanghai était notre principal port d'attache, et il fallait bien que nous y allions. Nous y resterions d'ailleurs jusqu'au 6 août.

Quelle ville impressionnante ! C'était alors l'un des plus grands ports du monde, situé en bordure du Whampo, rivière qui se jette en mer de Chine presque à l'embouchure du

« Fleuve Jaune », le Yang Sé Kiang. Le trafic portuaire y était intense, et nous mouillâmes sur le quai réservé aux navires français. Shanghai était à l'époque composée de concessions, la ville se partageant en zones française, anglaise, américaine, japonaise, portugaise, italienne, internationale et évidemment chinoise. Chaque concession était alors indépendante, et vivait sous sa propre administration. Les rues portaient d'ailleurs des noms qui correspondaient à la nation concessionnaire.

Le port vivait intensément, et grouillait littéralement. Les mouvements y étaient incessants. Des milliers de sampans flottaient sur le fleuve, où vivaient des familles misérables et nombreuses dans ce bidonville flottant. Certains miséreux venaient le long de notre bord dans l'espoir d'attraper les déchets que nous jetions de la souillarde, afin de se partager les reliefs. Parfois aussi, ils transportaient nos marins qui descendaient à terre ou qui revenaient à bord, lorsqu'ils rataient l'embarcation mise au service des permissionnaires. Les filles de ces familles se prostituaient, mais il faut préciser qu'elles étaient sales et qu'elles vivaient dans une pauvreté crasse, dans leurs sampans indigents où vivaient plusieurs générations d'une même famille. Dans ces eaux troubles vivaient nombre de canards miteux, ainsi que d'autres animaux peu appétissants. Tout ce microcosme vivait dans une écœurante promiscuité. Le même récipient en bois servait tour à tour de plat à cuisiner, de cuvette de lavage et de pot de chambre. Après usage, on balançait le contenu du baquet par-dessus bord, et on lavait le pot à l'eau croupie du fleuve. Cette eau épouvantable était d'ailleurs la seule que ces pauvres gens pouvaient consommer. Des cadavres humains et des charognes y flottaient partout, dérivant lentement au gré des courants. Un service spécial était chargé de récupérer ces innombrables corps et les emmenait dans un four crématoire non loin de notre poste d'amarrage, pour les y brûler. A dire vrai, laisser les corps des défunts au gré du fleuve était monnaie courante en Chine, à cette époque.

Des péniches et des jonques de taille importante circulaient sans arrêt entre de nombreux cargos en déchargement. Nous assistions à ces scènes avec écœurement : des milliers de *coolies*, les dockers locaux, s'occupaient de tout, à la main, équipés d'une simple perche de bambou. Ils étaient à moitié nus, squelettiques, dans la plus totale misère. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, ils chantaient en travaillant. Ils ressemblaient à des fourmis, qui sans cesse allaient du navire au quai et du quai au navire. Ils n'étaient pratiquement pas payés, cela va sans dire, mais c'était là leur seule chance de survie – si l'on peut dire.

Plus à l'intérieur, la ville, avec toutes ses concessions, était plus agréable, à l'exception de la concession chinoise qui était d'ailleurs interdite aux Blancs. Elle était fort dangereuse et mal famée, car du fait de sa grande pauvreté, on n'y comptait plus les voleurs et autres détraqués. Nous la voyions lorsque nous la traversions en voiture, pour rejoindre une autre concession. Quant à nous, nous sortions souvent en concession française, qui était véritablement une ville dans la ville. Elle ressemblait bien à une ville de chez nous, puisque magasins, cafés et rues portaient des noms français. Mais il était choquant de constater la manière dont les civils nous appréhendaient. Si nous avions besoin de leur demander un renseignement, ils nous ignoraient purement et simplement, en feignant d'être anglophones. Je n'en ai jamais connu la raison, mais on nous prenait quand même pour du menu fretin.

Je pus aller un peu partout, d'autant que les taxis et les pousse-pousse ne rechignaient pas à prendre des chemins détournés, afin d'arrondir leur fin de mois. Souvent, nous nous retrouvions dans des endroits inconnus. Nous demandions, en marins aguerris, où nous pouvions trouver des dancings et des femmes. On nous emmenait alors dans des lieux éloignés où la nuit nous aurions pu nous faire égorger, sans que personne ne s'en rende compte...

C'était dans la concession internationale, dans le quartier *Broadway*, que les boîtes de nuit et les maisons de joie étaient les plus nombreuses. Dans ces endroits exclusivement, nous avions des chances de rencontrer des femmes blanches, souvent totalement dépravées, droguées et alcooliques. Il était bien triste de voir des femmes arriver à ce stade de dégradation.

L'ambiance était toutefois tendue. Shanghai était une ville de puissance mondiale, au seuil de l'Extrême Orient. A cette époque, la Chine vivait encore sous un régime féodal, où les seigneurs, les *mandarins*, possédaient tout, des hommes aux terres, des femmes aux biens, des pouvoirs de vie ou de mort. Les sectes étaient légion, ces sociétés secrètes étaient craintes et respectées. Un despotisme sans borne régnait, insoutenable pour nous Européens, qui y voyions quelque rapport avec une république bananière ou maffieuse. Certains mandarins avaient d'ailleurs leur propre armée, qu'ils vendaient fort cher à d'autres seigneurs pour accomplir leurs basses besognes de démonstration de puissance. Ce serait en réaction contre ce régime féodal que Mao arriverait bientôt au pouvoir, améliorant momentanément les choses avant de faire subir à la nation chinoise un autre type de cauchemar.

Nous fêtâmes toutefois le 14 juillet 1934 dignement. Nous défilâmes en armes le matin avec les troupes françaises de Shanghai, dans notre concession, devant l'Amiral Richard, Commandant des FNEO⁹. Il faisait dans les 60°C au soleil, nous ruisselions littéralement. Le soir venu, sur notre navire, on avait hissé le grand pavois et arboré des guirlandes électriques tout du long de la coque et dans les mâts. L'ensemble ne manquait pas d'allure.

Dès le 6 août, nous appareillâmes pour manœuvrer aux îles Chusan en compagnie de deux avisos coloniaux, le *Savorgnan de Brazza* et le *Dumont d'Urville*. Nous nous entraînâmes aux tirs réels et aux lancers de torpilles, jusqu'au 11 août. Le 10 au matin, nous dûmes nous interrompre, puisqu'un typhon se dirigeait sur les lieux où nous nous trouvions. Le Commandant du *Primauguet* (qui était aussi, nous l'avons dit, chef d'Etat-major des FNEA) prit alors la décision de faire rentrer les avisos au port de Shanghai, tandis que nous prendrions le large pour éviter le typhon. Hélas, à cet époque, le satellite était loin d'exister, et les rapports météo étaient trop imprécis : nous nous fîmes prendre au cœur de la tempête.

Jamais je ne vis un ouragan de cette force. La nuit fut bien longue. Je pensais sincèrement que le navire ne tiendrait pas, et qu'il finirait par chalouper. Les *membrures*, c'est-à-dire les grosses charpentes du bateau, grinçaient et craquaient de toute part. Les coups de roulis tu-toyaient les 35° de gîte, la limite maximum autorisée. Nous étions tous terrorisés. Tout l'avant du bâtiment finit par être crevé, la plage avant ruinée n'avait plus aucun appareillage, tout était brisé, arraché par le boutoir violent des lames. Les vitres de la passerelle de commandement avaient cédé sous l'impact des eaux et du vent. Quelques camarades furent gravement blessés, enlevés et projetés sur les rambardes par des paquets de mer. S'ils n'avaient pas été attachés, ils auraient péri noyés.

Lorsque le calme revint enfin, nous fîmes route sur Tsingtao¹⁰, ville du nord de la Chine. Nous y restâmes amarrés du 13 au 29 août 1934. Cette ville touristique était bordée d'une longue plage, et ressemblait un peu à la Baule. Avant la guerre de 14, les Allemands occupaient cette région, et leurs batteries de canons étaient encore là pour le rappeler. Ces contrées chinoises sont magnifiques ; nous visitâmes en excursion les montagnes de Loushan qui ressemblent un peu aux Alpes françaises. Ce séjour nous fut profitable, car nous pûmes nous remettre un peu du typhon et effectuer quelques réparations.

Puis à Nagasaki, au Japon, nous passâmes un séjour au bassin en cale sèche du 31 août au 16 octobre afin de réparer les avaries occasionnées par la tempête. Nous fîmes refaire le carénage périodique, qui consiste à gratter la coque, la repeindre, vérifier les vannes d'entrée d'eau, poncer les hélices, etc. Ce travail *très salissant* fut confié aux ouvriers des chantiers navals de la *Mitsubishi*. Cet ouvrage ingrat était confié en majorité à des femmes, ce qui nous choqua beaucoup. Durant tout ce laps de temps, nous vécûmes à terre, puisque les eaux sales de 700 individus ne peuvent évidemment pas être évacuées lorsque le bateau est à flot ; de plus aucun appareil nécessaire à la vie du bord ne peut plus fonctionner.

⁹ Forces Navales d'Extrême Orient.

¹⁰ Actuellement Qingtao.

Nagasaki était une ville industrielle, prédominée par la construction navale. On y procédait au lancement d'un navire par semaine. Jour et nuit, des ouvriers s'affairaient. Dans cette ville, on avait érigé une imposante statue à la mémoire d'Emile Bertin, l'ingénieur français qui lança ici la construction navale. Les Japonais le respectaient grandement. Il était d'ailleurs courant de voir dans les rues des icônes représentant Napoléon, une figure historique qui avait beaucoup impressionné les Japonais ici. Notre séjour fut agréable. Comme il était plus long que d'ordinaire, nous nous y étions faits des amies, d'une toujours aussi légendaire gentillesse. Nous avions pris nos marques, avions notre restaurant, notre dancing, nous étions fort bien habitués. Au moment de notre départ, les scènes de pleurs et de tristesse furent nombreuses, et nous promîmes à nos amies que nous reviendrions un jour. Puis nous rejoignîmes Yokohama en naviguant douze jours durant. Nous y retrouvâmes d'autres petites amies qui nous attendaient sur le quai...

Un soir, à Yokohama, j'étais en compagnie de mon ami Robin, qui était originaire de Coëx en Vendée. Nous étions attablés dans notre bar habituel, en compagnie de charmantes personnes qui étaient hôtesse ici. Nous remarquâmes un Japonais assez jeune, qui dansait comme un fou et qui transpirait beaucoup. Demandant aux demoiselles qui étaient avec nous de qui il s'agissait, elles nous firent signe de nous taire, mettant le doigt devant leur bouche, mi-secrètes, mi-apeurées. Manifestement, ce terrible personnage devait être très important ici. Le jeune homme vint brusquement vers nous, et, nous tendant la main, il s'exprima dans un Français sans faille. Il nous offrit un verre. Nous fûmes bien étonnés, et nous acceptâmes. Nous liâmes ainsi conversation, et apprîmes qu'il avait vécu deux ans à Strasbourg, où il avait suivi une partie de ses études, ainsi qu'en Angleterre. Il était devenu banquier à Tokyo, mais venait ici pour danser, car il prétendait que la danse avait pour vertu d'éliminer du poids. Nous avons donc dansé un moment, puis il nous proposa de l'accompagner à Tokyo, où nous pourrions goûter au véritable milieu japonais. En effet, selon lui, l'image que nous avions du Japon était plus ou moins fautive, puisque les villes portuaires ou de garnison n'étaient qu'une pâle copie des villes européennes ou américaines. La curiosité attisée, intrigués par ce personnage, nous acceptâmes l'invitation.

Dehors, une voiture américaine de marque *Packard* avec chauffeur nous attendait. Le confort en était somptueux, et inédit pour nous, avec ses multiples accessoires comme l'auto-radio ou l'allume-cigares. Nous n'étions qu'en 1934, que diable ! Le voyage se déroula sans encombre, et nous arrivâmes à bon port, dans un endroit que nous ne connaissions bien évidemment pas. Nous descendîmes devant une magnifique maison japonaise. Un garçon, à la porte, nous demanda de quitter nos chaussures, ce qui dans ce pays était la tradition, et qui symbolisait l'hospitalité. On nous fit passer un kimono par-dessus nos tenues. L'intérieur était parfaitement grandiose, avec ce hall d'entrée immense et cet escalier monumental qui conduisait à l'étage. Les pièces étaient en bois ciré, des murs au plafond, dans un éclat éblouissant. On nous conduisit donc au niveau supérieur dans une gigantesque salle à manger. Dans un coin, une table japonaise fort basse comme d'accoutumée nous attendait, le couvert dressé. On nous fit asseoir à même le sol, sur une natte, appuyés sur des coussins de soie. Nous étions finalement trois convives, un Japonais que nous ne connaissions pas, Robin et moi. Chacun de nous était encadré de deux hôtesse assises tout comme nous sur le sol. Près de notre table, deux femmes âgées préparaient le repas, sur de petits réchauds à alcool. Notre ami japonais nous offrit alors le *saké* dans d'adorables petites tasses, cet alcool de riz titrant environ 15% d'alcool fort apprécié ici, se buvant chaud ou froid.

Lorsque la cuisine fut prête, on mit le plat tournant sur la table. Les victuailles étaient somptueuses et variées, avec une prédominance pour le poisson préparé de bien des façons, cru, cuit ou séché. Nous pouvions nous servir de tout ce qui nous plaisait, le plateau tournant mettant chaque plat à disposition. J'appréciai les écrevisses en connaisseur. Nous nous servions de baguettes que les hôtesse nous aidaient à manipuler fort heureusement, car le manie-

ment de ces ustensiles n'était pas chose aisée pour les non-initiés que nous étions. Notre hôte nous expliqua par ailleurs que ces jeunes filles appartenaient à de grandes familles et qu'elles étaient ici pour s'instruire et pour apprendre à se comporter dans le monde. Il va de soi qu'elles étaient très différentes des demoiselles que nous côtoyions habituellement, qui elles étaient hôtes pour gagner leur vie. Une douzaine de chanteuses, des *geishas*, égayèrent alors notre repas de chants et de danses japonaises. Combien elles étaient gracieuses vêtues de leurs kimonos aux étoffes chatoyantes ! Leurs cheveux étaient coiffés selon les traditions, de manière précieuse et compliquée. Leurs visages étaient passés à la poudre de riz, d'un teint blanc laitex. Nous étions véritablement émerveillés face à ce spectacle impromptu.

Le plus difficile pour moi furent les nombreux toasts portés en l'honneur du Japon, de la France, ou de la Marine... Le *saké* était un alcool qui se buvait comme du petit lait... au début. A chaque toast, il était de tradition de vider la tasse avant de la tendre à nos hôtes afin qu'elles la remplissent à nouveau. Comme elles avaient elles aussi chacune une tasse, elles devaient de même vider leur coupe après que nous ayons fini la nôtre : pour un toast, nous buvions donc trois tasses. Comme l'opération se renouvela une bonne dizaine de fois, je fus vite ivre, avant d'avoir l'estomac qui faisait des nœuds... je fus ensuite extrêmement malade. Mes hôtes m'accompagnèrent en urgence aux toilettes où je pus me soulager. Confus et honteux, je rejoignis notre ami qui me rassura en riant : tout cela était bien normal pour quelqu'un qui n'était pas habitué au *saké*. Puis la soirée s'acheva : notre ami nous reconduisit à Yokohama, et nous introduisit dans une maison de plaisir extrêmement luxueuse. Il nous fit choisir deux femmes, il régla les tenanciers de l'établissement, et s'éclipsa. Cet homme avait l'air fort connu dans ce lieu, car tout le monde le traitait avec une grande déférence. Nous ne le revîmes jamais. Je n'oublierai pas cette soirée, et me souviendrai toujours de la courtoisie dont ce riche banquier avait fait montre à notre égard, nous, jeunes marins français anonymes.

Du 3 au 13 novembre, nous retournâmes à Hong Kong, que j'eus l'occasion de visiter plus en profondeur ; la ville était donc fortement marquée par les Anglais, avec ses grands buildings que nous n'avions pas l'habitude de voir à cette époque. Je m'y sentais un peu perdu, à dire vrai, la nuit parmi toutes ces enseignes flamboyantes et multicolores annonçant une quantité impressionnante de boîtes de nuit, de dancings, de bars et de maisons closes. Cette ville grouillait littéralement d'une foule dense et cosmopolite. Nous nous sommes liés d'amitié avec des marins anglais, qui étaient ici en stationnement avec une escadre entière. Ils nous reçurent même sur leurs bateaux, où nous partagions quelques repas arrosés au thé, ce qui était bien étrange pour nous. Nous les invitions en retour à notre bord, et là, ils buvaient énormément, car ils étaient friands de vin, de bière, de cognac et de whisky, ce dont ils n'avaient pas droit dans leurs navires. On jouait aussi au football ou au water-polo contre eux ; si nous perdions, nous leur offrions à boire et à manger ; mais si nous gagnions, alors ils ne nous offraient rien. Ils avaient le caractère fier et hautain propre aux habitants de la Perfide Albion...

Le 15, nous arrivions aux Philippines à Manille, dans l'archipel de Malaisie. Nous y retrouvâmes un climat tropical, très chaud et épouvantablement humide, qui offrait un fort contraste avec le climat de Hong Kong. Cette région était très marquée par son ancienne colonisation espagnole, qui dura de 1527 à 1896. Ce fut à la suite d'une rude guerre hispano-américaine que la cession des Philippines eut lieu en 1898. Manille était donc, par force, une ville de type espagnol, jusque dans son architecture. Elle était construite sur une belle rade, bien abritée derrière une longue digue.

De nombreux jardins publics s'épanouissaient çà et là, d'une luxuriance tropicale. Les autochtones y étaient gais et aimables. Ils avaient le teint basané et le type malaysien, comme tous les habitants de l'archipel de la Sonde. Ce fut à Manille que je vis le plus grand de tous les dancings. Trois orchestres animaient les danses, chacun jouant une musique différente, entre la rumba, le tango, ou le blues. Les Philippines étaient de remarquables musiciens de

jazz, qui étaient très recherchés par les pays alentour. Toutefois, la prostitution y était reine. Les pédérastes y étaient légion. Pire encore, les jeunes enfants ne cessaient de nous faire des avances dans chaque rue, dans chaque jardin public. Mais peut-être était-ce là leur seule façon de gagner un peu d'argent pour vivre, dans ces contrées aux conditions de vie si rudes.



Puis nous fîmes escale le 25 août à Bornéo, cette île très vaste (146.700 km²) de l'archipel Indo-Malais. Nous mouillâmes l'ancre dans sa capitale, Sandakan, située au nord de l'île. Le nord était d'ailleurs sous protectorat anglais, tandis que le sud était colonisé par les Hollandais. Je ne pus visiter la ville.

Le 1^{er} décembre, une cérémonie inoubliable eut lieu lorsque nous ralliâmes Balikpapan, à l'occasion de notre premier passage sous l'Equateur. La tradition voulait que nous soyons alors *baptisés*, pour le *Baptême de la Ligne*. Les anciens ayant déjà franchi l'Equateur organisèrent la cérémonie et l'un d'eux, représentant *Neptune*, fut nommé empereur de la *Ligne*. Un autre joua le rôle de l'impératrice. Une fois le navire en passe d'être juste sous l'Equateur, Sa Majesté Neptune devait *descendre du ciel*, et alors interpeller le Commandant, en lui demandant ce qu'il transportait. Respectant le rite, le Commandant répondit qu'il acheminait là un *chargement de fayots*. On lança alors des poignées de haricots secs à travers la passerelle. A partir de ce moment, l'Empereur prit les commandement du navire et de l'équipage durant tout le cérémonial. Un cortège s'organisa avec les anciens, musique du bord en tête suivie de bagnards liés dans un carcan. Sa Majesté fut alors transportée dans un char romain tiré par des esclaves. Tout ce cortège était costumé de façon hétéroclite, comme il était d'usage. Puis on parcourut tout le bateau jusqu'à l'avant, où était dressée une piscine en bâche de 4 mètres sur 4, et d'une profondeur de 2,50 mètres. Le baptême se déroula ainsi dans cette cuve. Tous les impétrants furent convoqués *par écrit* auprès de la piscine pleine d'eau. Puis on pratiqua à un appel. Ceux qui tentaient de se dérober furent recherchés par des marins en bicorne, et furent ramenés sur les lieux *manu militari*. Lorsqu'on entendait son nom, l'on devait monter au bord de la piscine bénite préalablement par un *curé* suspendu pour l'occasion au dessus de l'eau dans une guérite en toile. Là, on montait sur l'estrade tout habillé, et on s'asseyait sur un banc, le dos contre l'eau. Un nouveau cérémonial avait lieu, suivi d'un simulacre de rasage. Arrivait un cireur de chaussures qui feignait de vous les essuyer, et qui ne tardait pas à vous prendre une jambe et à vous faire basculer dans la piscine la tête la première. Dans la cuve, quatre ou cinq anciens déguisés en sauvages noirs vous empoignaient, et vous deviez alors boire une méchante tasse. Je dois avouer que mon tour venu, je crus bien me noyer ; ces idiots m'empêchaient de reprendre mon souffle, puisque parmi les faux sauvages comptaient quelques uns de mes amis ! Le soir même, lors de mon quart de permanence, je rendais encore de l'eau !

En sortant de l'eau, de l'autre côté de la cuve qui était donc haute de 2 mètres 50, nous devions descendre en nous laissant glisser sur une planche inclinée. On nous attendait avec de la farine, et un pompier de service nous envoyait le jet d'une lance à incendie en pleine figure. Nous nous retrouvions alors complètement aveuglés, étourdis, et nous demandant où nous nous trouvions ! Ceux qui avaient la mauvaise idée de se présenter à la cérémonie en caleçons de bain avaient droit, en plus, au badigeonnage au mazout sur tout le corps avant le grand plongeon. Ils leur fallait ensuite beaucoup de temps et d'efforts pour nettoyer leur corps tout englué. Mais le soir, nous eûmes droit à un bon repas et à deux quarts de vin. Un bal se déroula sur la plage arrière, pour ceux qui bien sûr n'étaient pas de quart, puisque le bateau ne de-

vait pas arrêter sa progression pour autant. A l'issue de ce baptême, on nous délivra un certificat de passage en bonne et due forme. On ne passe cette cérémonie qu'une fois, mais certes l'on ne peut l'oublier !

Le 2 décembre, nous arrivâmes en vue de Balikpapan, au sud de Bornéo. Nous fîmes le plein en mazout, puisque cette région possède de riches gisements pétrolifères. Cette terre, malgré sa légendaire hostilité –c'est encore actuellement l'un des endroits les moins connus du globe ! –était très belle, s'y développaient nombre d'essences végétales inconnues. Je ne pus cependant descendre à terre, et je me contentais d'admirer la vue du pont.

Mais ce fut le 5 décembre que nous amarrâmes au large de Bali, appelée aussi *L'île aux Seins nus* parce que les femmes balinaises se promenaient à l'époque vêtues d'un simple



pagne. Cela était beau pour nous Européens, qui jouissions naïvement du spectacle.

Cette région était véritablement ce qu'on pourrait nommer *paradisique*. L'eau était transparente et phosphorescente, et nous pouvions y admirer quantité de poissons multicolores. La nuit, ils scintillaient dans l'eau comme des éclairs. L'eau coupée par l'étrave ressemblait

ainsi à des milliers d'étoiles jaillissantes. Le climat nocturne était d'une douceur extrême. Nous dormions ainsi sur le pont et le ressac de la côte nous berçait suavement d'une douce harmonie. Les effluves y étaient de rares parfums d'une exquise finesse.

Dès notre arrivée, au mouillage, une multitude de pirogues en troncs d'arbres creusés vint nous accueillir le long du bord. Elles étaient munies d'un balancier qui les empêchait de chavirer et leur donnait une bonne stabilité. En marins bien français (nous étions un peu bêtes à cet âge), nous demandâmes aux femmes de baisser leurs pagnes, ce qu'elles voulurent bien faire contre rétribution. Elles réclamaient du savon, qu'elles appréciaient beaucoup. Certains leur jetèrent de la farine, qu'elles utilisaient comme poudre de riz pour se maquiller. Certains idiots leur lancèrent aussi, pour du dentifrice, du *gélotope*, ce désinfectant dont il fallait s'enduire le sexe après rapport pour éviter de contracter des maladies vénériennes. Elles se le passèrent naïvement sur les dents, ce qui fit beaucoup rire ces imbéciles.

Le lendemain, nous descendîmes à terre par chaloupes. Nous nous retrouvâmes en pleine savane. Nous visitâmes alors la nature, qui était d'une inoubliable beauté. Nous étions là au milieu des cocotiers et des ananas qui proliféraient sans limite. Nous demandions aux Balinaises de nous attraper des noix de coco contre une cigarette ou deux. Ils grimpaient pieds nus avec une agilité inégalée le long du tronc jusqu'au sommet, et découpaient les fruits avec leurs machettes. Nous en buvions le lait rafraîchissant avec délices. L'ambiance était parfumée par toutes sortes de fleurs inconnues et impudiques qui proliféraient au milieu de la cocoteraie, tandis que d'étranges et superbes arbres d'essences inconnues se dressaient devant nous. Des routes tracées par les Hollandais serpentaient dans la forêt, qui reliaient entre eux de petits villages nichés au cœur de cette flore enveloppante. On y pratiquait de grands marchés de troc, où on pouvait se procurer poissons, porcs, poulets, pigeons, fruits et légumes.



Les Balinais se distraisaient en organisant des combats de coqs ; ils y mettaient de grands enjeux, ayant beaucoup de temps libre puisque la nature travaillait pour eux. Ce type de pari était très en vogue dans toute l'Indonésie. Les habitants pêchaient également beaucoup au large des côtes, dans leurs pirogues. Le poisson ne manquait pas, et

constituait leur alimentation principale. Ils cultivaient enfin le riz dans des rizières aménagées dans les collines. Elles étaient alimentées en eau par de nombreuses sources qui dévalaient la pente des basses montagnes. Le porc était le seul animal qu'ils acceptaient comme viande. C'est pourquoi le porc faisait preuve ici d'un profond respect : je pus même voir une femme allaiter un porcelet en même temps que son enfant, de son propre sein nourricier.

Nous assistâmes aussi à bord du *Primauguet* à une séance de danse balinaise donnée par une troupe de danseuses sacrées. Elles avaient choisi cette activité qui mènerait à jamais leur vie, comme des prêtresses. Le complexe jeu de leurs mains, de leur tête et de leur corps, était somptueux. Leurs coiffures et leurs vêtements chamarrés étaient superbes. Les musiciens battaient le rythme sur des tambours inédits et propres à leur culture, secouaient des grelots, frappaient des mains et chantaient. Ces sons nous étaient bien étranges, mais ils étaient harmonieux et nous envoûtaient : nous étions sous le charme.

Lorsque nous quittâmes Bali, cette île véritablement enchantée, nous eûmes beaucoup de regrets. J'ai bien conscience, aujourd'hui, que ces îles étaient en 1934 à l'état *natif*, brut, non corrompues par la civilisation. Je pense ainsi que ces souvenirs sont définitivement perdus, et que le monde moderne a effacé l'insouciance de ces indigènes bienheureux qui étaient si calmes, qui pouvaient se permettre de regarder passer la vie.

Le 13 décembre, nous mouillâmes à Djakarta, capitale de Java et de l'Indonésie qui se nommait encore en 1934 *Batavia*. Ce port important connaissait une activité intense, et nous fûmes invités par les Hollandais à de nombreuses cérémonies officielles, ainsi qu'à de nombreux matches de football ou de water-polo. Mais je me souviendrai surtout du jardin de *Butenzorg*. Il y existait une culture d'arbres et de fleurs formidable. Java bénéficiait en effet d'un climat océanique chaud, comme toutes les îles de cette contrée, ce qui profitait énormément à la flore. Par exemple, dans nul autre endroit je ne pus admirer des nénuphars géants, aux feuilles rondes de plus d'un mètre de diamètre. Un zoo présentait quant à lui foule d'animaux inconnus, et surtout des serpents, dont des boas immenses de 5 mètres de long. Ils pullulaient sur Java, où on les chassait pour leur peau qu'on transformait en articles de maroquinerie.

Nous retournâmes à Saigon le 15, où nous mouillâmes du 23 décembre au 3 avril 1935. Nous y fêtâmes donc Noël. Une nécessaire révision approfondie des machines eut lieu, puisque nous naviguions depuis fort longtemps. Si quelques excursions étaient proposées de temps à autre, la vie que nous menions était bien ordinaire, comme celle que les marins passent dans tous les ports, à Toulon ou à Brest. Un jour, durant notre longue escale, nous vîmes arriver le sous-marin *Le Héros* qui venait d'accomplir en totale autonomie la traversée

France-Indochine. Il est inutile de préciser qu'en 1935, cela relevait de l'exploit et de l'inédit. Ce furent par la suite ces types de sous-marins *océaniques* qui firent la liaison entre la France et l'Indochine.

Comme je l'ai notifié plus haut, par suite à mes mauvaises notes et à mon « coup de fatigue », le Commandant avait demandé qu'on m'envoyât 15 jours à Da Lat, ville située sur les hauts-plateaux à 1600 mètres d'altitude et située à 300 kilomètres au nord de Saigon, afin que je m'y repose une quinzaine de jours. On prit donc le train de Saigon à Hanoï, en longeant la côte est du Annam. A Tour Cham, on changea de convoi pour prendre un train à crémaillères afin d'escalader la montagne. On traversa bientôt une jungle si épaisse que les branches des arbres venaient griffer les wagons. Par instants, quelques visages d'indigènes curieux apparaissaient dans la verdure.

Da Lat était une ville de repos pour les Saigonnais français. On y avait donc reconstitué un cadre de vie à l'Européenne. Toute l'année, il y faisait un climat doux et tempéré, une sorte de « printemps éternel ». Un grand lac avait été creusé par les Français en 1899 où on pouvait canoter. Une plage était à disposition des gens qui voulaient s'y étendre afin de se reposer. On avait planté tout autour du lac des conifères amenés de France, et des hôtels ainsi que des villas à l'architecture française avaient été édifiés. Bref, on se serait cru en France. La caserne *Courbet* où nous séjournions était assez éloignée de la ville même, et nous nous y sentions fort bien. Elle était propre et agréable, et nous n'y étions qu'une cinquantaine. Certains étaient en convalescence, d'autres comme moi se reposaient, profitant de l'air pur et d'une nourriture soignée et copieuse. Une grande plaine entourait la caserne, et les chevreuils y couraient un peu partout. Nous avions la permission d'en chasser autant que nous le désirions; nous en mangions beaucoup. Des panthères et des tigres nous concurrençaient d'ailleurs dans ce domaine. La nuit, ils venaient rôder autour de nos casernements. Un soir, lorsque je rentrais de manière illicite et à pas de velours dans notre chambrée, une panthère me passa littéralement entre les jambes. J'eus grand peur, mais l'animal aussi, et il se sauva sans demander son reste.

Nous n'avions certes pas le droit de sortir la nuit, car nous étions censés être ici pour nous reposer. Mais la ville de Da Lat était bien trop tentante, avec ses cabarets et ses dancings. Nous étions bien jeunes, et nous ressentions l'envie de nous amuser. Des femmes annamites, laotiennes et cambodgiennes nous attiraient sans vergogne, elles n'étaient guère farouches. Nous rencontrions bien des camarades de la Légion Etrangère qui avaient eux aussi une caserne de repos non loin de la nôtre, et nous faisons bon ménage.

Les habitants de ces contrées étaient de l'ethnie des *Moïs*, orientaux à la peau noire qui vivaient sur les hauts-plateaux. Ils avaient un mode de vie nomade, et vivaient de la chasse à l'arbalète. Ils venaient vendre leurs produits au marché local. Nous faisons de belles excursions à cheval dans les environs, pilotés par un guide *Moïs*. Nous visitâmes par exemple les magnifiques chutes d'Angkoret. Ce fut aussi au cours de ce genre de promenades que nous visitâmes la grande ferme d'élevage de bovins de *Dankia*. Elle était dirigée par un couple de Français qui vivaient seuls au milieu d'une petite colonie d'Indochinois qu'ils régissaient. Ils tentaient de croiser des races de vaches françaises qui étaient difficilement importées par bateaux –car peu arrivaient vivantes à Saigon –avec des buffles. Ces gens vivaient dans une extrême solitude au milieu de vastes pâturages, sur lesquels ils utilisaient la technique du brûlis lorsque les herbes étaient trop hautes, ce qui produisait un engrais azoté –qui certes ruinait aussi la terre pour de nombreuses années. Mais à l'époque la technique du brûlis n'avait que faire de la dramatique déforestation actuelle.

Ces deux semaines de repos passèrent très vite, et il fallut bientôt rejoindre le navire. Notre bonne mine s'effaça bien vite, dans la fournaise des machines qui surenchérisait avec la chaleur étouffante du climat. Cependant, des excursions nous furent encore proposées, dont une au Cambodge où je pus visiter le fabuleux temple d'Angkor.

Ces ruines merveilleuses étaient un chef d'œuvre de l'art khmer. Elles étaient enfouies au sein d'une profonde forêt tropicale qui gagnait petit à petit sur la pierre. Depuis le IX^{ème} et le XI^{ème} siècle, le temple se décrépiçait dramatiquement. Nous vîmes à Phnom Penh d'autres temples khmers, et de nombreux et imposants bouddhas. Ce fut sur ces visites que s'acheva notre première année de campagne.



VI : Du « bout du monde » au pays

Le 3 avril 1935, nous exécutâmes des manœuvres à Port Dayot, un peu au nord de Saïgon, jusqu'au 8 avril, en compagnie des avisos des FNEO. L'hydravion fut propulsé hors bord au moyen de la catapulte, et nous nous entraînaâmes au tir réel et au lancement de torpilles. Puis nous nous rendîmes à Tourane¹¹, au Viêt-nam central, dans la région du Annam, dans une belle baie au bord de laquelle on cultivait le riz et le coton. Nous visitâmes Hué, la capitale du Annam qui était à l'époque le lieu de résidence du Roi. Les tombeaux royaux y étaient merveilleux. Une grande plage de sables fins ceinturait la baie, et nous en profitâmes pour prendre de bons bains.



Puis nous ralliâmes la fameuse Baie d'Along pour un séjour de 9 jours; la côte, aux formes et aux couleurs variables, était fort calme. Ce monde nous était alors inconnu, une multitude de rochers changeants avaient jailli des eaux lors de multiples cataclysmes. Des grottes y étaient taillées dans la masse, et se reflétaient sur les eaux brillantes. Durant notre mouillage, nous pûmes visiter la baie de façon approfondie. On se faufila à travers les chenaux. Chaque îlot portait un nom évocateur et chargé de poésie, *La Cathédrale*, *Le Trône*, *Le Dragon*, *La Scie*, *L'Île Rousse...* Nous pénétrâmes dans la *Grotte des Merveilles*, immense cavité dans laquelle nous allumâmes des feux de Bengale. Les stalagmites et les stalactites, ces concrétions calcaires formées durant des millénaires par l'eau qui sourd goutte à goutte du plafond, nous apparurent féeriques, chargées de couleurs. A l'entrée de cette grotte se trouvait un cimetière où reposaient des soldats français tombés lors de la guerre du Tonkin sous le Second Empire.

L'Amiral Courbet fut le vainqueur de cette guerre qui put faire reconnaître la légitimité du Protectorat français sur l'Indochine.

Nous visitâmes aussi d'autres grottes, comme la *Grotte des Surprises*. Ces rochers déchiquetés, dont la plupart ont leur base rongée par l'érosion des eaux, semblaient tenir en équilibre sur la mer. Les couleurs en étaient fantasmagoriques, entre le noir anthracite, les gris tirant sur le violine, les ocres et les oranges aux pâleurs roses et vertes, et les sommets aux teintes chlorophylliennes. L'impression ressentie était cependant oppressante face à l'étrangeté apeurante de ces paysages inédits ; les minéraux et les végétaux régnaient ici en maîtres, à l'exclusion de toute entité animée. Seules des jonques chinoises troublaient la paix monolithique de leurs voiles chamarrées lattées et en éventail qui remontaient le vent, jonques chargées inconsidérément fendant sans bruit les eaux profondes.

Jamais je ne pourrai oublier cet endroit unique.

Nous fîmes route le 25 avril vers Hong Kong, ville que je connaissais déjà, et comme nous y fîmes relâche jusqu'au 29, je pus la visiter plus en profondeur. Comme je l'avais déjà remarqué la première fois, l'empreinte britannique était fermement ancrée, depuis 1841, sur cette Île Victoria où la ville s'étendait. J'eus ainsi l'occasion de me rendre au sommet du *Peak*, auquel on parvenait soit à pied, soit en funiculaire. La pente était fort rude, mais au fur et à mesure qu'on s'approchait du sommet, le panorama devenait littéralement grandiose. On pouvait remarquer la Cathédrale Saint John et les collines bordant le front de mer, ainsi que le Jardin Zoologique. Puis, encore plus haut, on dominait les Tours de Victoria, toute la rade et la Vallée Heureuse, puis Wanchai et Causeway ; en face, par delà le détroit, la péninsule de Kowlon annonçait le continent chinois. La vue était à couper le souffle !

¹¹ L'actuel Da Nang.

Outre le *Peak*, Hong Kong était décidément une ville trop oppressante pour moi, avec son grouillement perpétuel.

Puis nous remontâmes encore à Shanghai que nous pûmes mieux connaître, du 3 au 23 mai ; ce séjour fut surtout composé des amusements habituels pour marins. Nous naviguâmes ensuite sur le Yang Tsé Kiang, pour rejoindre Hankou¹² un millier de kilomètres en amont de cet immense fleuve. A l'embouchure, dans la Mer Jaune, il fallait véritablement que le temps soit très clair, pour que nous puissions apercevoir les deux rives. Le 29, nous croisions en vue de Nankin¹³, capitale du Kiang-Sou où Tchang Kai-Chek avait établi son gouvernement. Mao avait déjà commencé sa Grande Marche afin d'imposer aux Chinois le communisme. Ces deux chefs étaient donc bel et bien en guerre civile, si bien que des obus passaient couramment au-dessus du *Primauguet*. Le Commandant nous mit en alerte, et nous dûmes nous installer au poste de combat, nos canons de 190 braqués sur les tireurs dont nous ignorions en fait l'habileté réelle. Mais heureusement, tout s'arrêta, et nous pûmes mouiller à Nankin sans encombre. Malgré l'état de siège, nous fûmes autorisés à en partir le matin du 30 mai. Nankin était à cette époque une grande ville entourée de hautes murailles, comme beaucoup d'autres cités chinoises. Les portes en étaient gardées par des militaires. La ville n'offrait rien de particulier, à part peut-être le tombeau du Docteur Sun Yat Sen, fondateur de la République chinoise en 1921. Ce tombeau était d'une architecture élevée, puisqu'en Chine, il était de coutume que la dignité et la révérence portée à l'homme enterré soient proportionnelles à la hauteur du monument célébrant sa mémoire.

Nous continuâmes notre voyage guidés par un pilote chinois qui nous aida à naviguer entre les jonques et les cargos nombreux, puisque le commerce dans cette région était dense. Sur les rives, beaucoup de pagodes s'élevaient, de formes variables et toujours très belles. Le 31, nous arrivâmes à Hankou après avoir mouillé la veille à Kieou-Kiang¹⁴, où l'état de guerre était prononcé. Hankou était une ville millionnaire, où nous retrouvâmes d'autres navires de guerre français, comme les avisos *Doudard de Lagrée*, *Rigault de Genouilly*, *Dumont d'Urville* et les canonnières *Francis Garnier* et *La Grandière*. Cette force navale était regroupée ici en fonction des tensions qui existaient dans ces contrées. Non seulement Mao et Tchang Kai-Chek se battaient par armées interposées, mais n'oublions pas que les Japonais envahissaient également la Chine du nord. Nous devions en cette époque coloniale protéger à tout prix les concessions françaises dont le commerce était florissant, c'était notre mission. Nous pûmes ici encore visiter toutes sortes de dancings et de boîtes de nuit ; ces villes chinoises étant fort similaires les unes aux autres, nous commençons à être un peu blasés face à elles. Par contre, je fus heureux de retrouver mes camarades du *Francis Garnier*, puisque c'était sur ce navire que j'avais été désigné pour faire campagne. Je ne regrettais pas toutefois d'avoir été choisi pour œuvrer sur le *Primauguet*, car mes camarades ne naviguaient eux que sur le Fleuve Bleu, tandis que nous, nous avions eu la chance de visiter quantité d'autres pays, l'Amiral devant s'y rendre pour toutes sortes de cérémonies protocolaires.

Après être passés par Shanghai le 6 juin, nous fîmes une tournée en Chine du Nord ; nous mouillâmes à Weihai du 5 au 7 juillet, dans cette importante base anglaise qui servait aux britanniques à surveiller leurs concessions. Comme les Anglais possédaient, à la différence de nous, des tas de terrains de sports, nous pratiquâmes avec eux toutes sortes d'activités sportives, ce qui nous dérouilla les jambes. Puis nous nous rendîmes au fond du golfe de Petchili¹⁵, à Qinhuangdao, jusqu'au 25 juillet. Ce fut dans ces contrées, plus précisément à Shanhaigouan, que nous vîmes la célèbrissime Grande Muraille de Chine, qui s'édifiait contre les frontières mongoles. Elle était réellement l'une des Merveilles du monde, évoquant les

¹² A côté de la grande ville de Wuhan (Wou-Han).

¹³ Actuellement Nanjing.

¹⁴ Actuellement Juijiang.

¹⁵ L'actuel golfe du Po-Hai.

souvenirs de Marco Paulo. Les habitants de ces régions vivaient encore traditionnellement, coiffés d'une tresse, comme plusieurs siècles plus tôt. Pékin¹⁶ était à proximité, mais à mon grand regret, je n'eus guère l'heur de m'y rendre. Cependant, certains de mes camarades eurent plus de chance que moi, et ils me rapportèrent leur stupéfaction lorsqu'ils pénétrèrent dans la Cité Interdite, la demeure millénaire des Empereurs de Chine. Ils me racontèrent les



fastes du Temple du Ciel, cette immense construction si imposante par sa taille et son architecture ; ils me décrivent la Tour de la Cloche, gigantesque et à quatre pans, puis la Jonque de Marbre sculptée dans une pierre qui semblait flotter dans un bassin non loin de là. Ils me narrèrent les larges champs aquatiques plantés de lotus, puis la Fontaine de Jade, et encore les immenses portes de la ville. Ils me firent part de leur admiration face à ces places immenses où les Chinois avaient coutume d'organiser de grandioses défilés.

Nous entretînmes ensuite à Tchéfou, du 26 au 30 juillet, un petit cimetière de l'île de Kung Tung Dao, où de nombreux militaires français avaient été jadis occis par les pirates asiatiques au pavillon noir, durant les années 1880, lorsque les pays européens et américains venaient ici mettre en place des concessions afin de commercer avec les autochtones. Le cimetière était dans un état de décrépitude avancée, et durant ces quatre jours, nous fîmes un excellent travail de rénovation.

Nous passâmes ensuite par Daïren¹⁷, dans la province du Liaoning, puis nous poussâmes jusque Port Arthur¹⁸. Ce lieu, comme nous l'avons évoqué plus haut était célèbre par la victoire que les Japonais menèrent ici contre les Russes en 1905, et il était donc devenu une colonie japonaise. Cet endroit de la Corée, qui fut toujours sur domination étrangère, était donc logiquement une copie conforme du Japon. Lorsque ensuite nous repassâmes par Tsingtao, nous en profitâmes, comme précédemment pour nous baigner avec volupté dans ces eaux magnifiques. Puis nous nous dirigeâmes vers Shimonoseki, à l'ouest du Japon, ce port offrant son nom au détroit séparant la Corée et les îles nippones¹⁹. Nous remontâmes ensuite vers Tsuruga, petit port de pêcheurs, pour revenir à Nagasaki, où on réeffectua un carénage.

Ce fut le 1^{er} octobre 1935 que nous appareillâmes encore pour Kobé, où nous restâmes jusqu'au 3. Nous profitâmes de cette ville moderne construite sur un modèle européen, pour visiter les quartiers historiques et quelques temples antiques. Lors d'une excursion à Osaka, nous pûmes gravir le célébrissime mont Fuji, dont l'emblème à l'époque ornait tous les produits japonais. Nous retrouvâmes, du 13 au 28, nos petites amies à Yokohama, qui ne nous avaient pas oubliés. Nous allâmes plusieurs fois à Tokyo qui était proche. Nos habitudes étaient maintenant ancrées, nous étions accoutumés à notre vie de marin, aussi je ne pousserai pas plus ici la description de nos activités. Nous retournâmes à Shanghai le 28, puis un mois plus tard, nous nous rendîmes à Manille aux Philippines, d'où nous repartîmes pour Hong Kong jusqu'au 18 décembre. Notre vie était bien réglée, nous étions désormais habitués à tous ces changements, et nous connaissions les endroits qu'on nous faisait fréquenter.

Enfin, nous achevâmes notre campagne le 21 décembre 1935 à Saigon, où nous fûmes relevés par *Lamotte-Piquet*, croiseur-frère du *Primauguet*. Nous appareillâmes dès le 10 janvier 1936 pour la France.

¹⁶ Actuellement Beijing.

¹⁷ Lüda actuellement.

¹⁸ Actuellement Lüshun.

¹⁹ Il s'agit maintenant du détroit de Corée, ou encore du détroit de Tsushima.

Il est inutile de préciser combien nous étions heureux de rejoindre enfin notre *mère patrie*, et avant tout nos familles. Nous étions tous las, moralement et physiquement, car ces deux ans furent durs et difficiles, sous ces contrées aux climats capricieux et en tout cas fort chauds, voire torrides parfois. Nos corps étaient délabrés par la nourriture moyenne, le manque de sommeil et les conditions de vie tropicales.



Nous fîmes à nouveau escale à Colombo, entre le 16 et le 20 janvier, dans la superbe île de Ceylan. Le climat chaud y était déjà tempéré par l'océan, et était donc plus supportable. Nous visitâmes Kandy, la Ville Sacrée du Sri Lanka. Nous enfourchâmes même des éléphants, qui étaient ici couramment domestiqués pour être utilisés comme bêtes de somme. Ce fut une très belle aventure pour nous.

Nous ralliâmes ensuite Aden au Yemen, en Arabie, où nous nous contentâmes de faire le plein de mazout. Nous partîmes ensuite pour Djibouti, de l'autre côté du détroit de Bab el Mandeb, jusqu'au 2 février. Il y faisait une chaleur inimaginable, c'est dans ces contrées d'ailleurs que la température bat des records sur le globe. Je ne débarquai donc pas du navire, et je fis le vœu d'être *sérieux* jusqu'à mon retour en France : je ne voulais surtout pas attraper une quelconque maladie vénérienne puisque jusque là, j'avais eu la chance de rester sain. Et puis il me tardait de revoir Marcelle.

Le 6, nous arrivâmes à Port-Saïd après avoir repassé le Canal de Suez dans l'autre sens. Nous nous arrêtâmes en Egypte, au Caire, afin de visiter les Pyramides à dos de chameau, ce qui fut inoubliable.

Nous restâmes ensuite à Bizerte²⁰, en Tunisie, du 15 au 17, où nous fûmes heureux de retrouver la langue française et le climat méditerranéen. Puis nous atteignîmes Alger le 19. Cette ville était magnifique, et la vue sur la mer unique. Nous en repartîmes dès le 21.



Nous fûmes enfin en vue de Lorient le 26 février, après avoir fait la veille des essais sur la base des Glénans, au large du Finistère, puisque des appareils y permettaient de mesurer la vitesse des navires. *Le Primauguet*, malgré ses quatre années de campagne consécutives, se permettait encore ses 31 nœuds horaires, soit 58 km/h, ce qui était un beau succès de conception !

Nous mouillâmes donc à la suite de ces manœuvres au large de Lorient, et nous entrâmes au port le matin, afin de recevoir les honneurs que la France nous promettait après une aussi longue campagne de deux ans, où nous avons parcouru tout de même 8.700 miles nautiques, soit la bagatelle de plus de 16.000 kilomètres ! La nuit était passée bien lentement de-

²⁰ Actuellement Binzert.

vant l'impatience que nous ressentions tous. On dénicha de leurs cachettes toutes les babioles que nous avions amassées en souvenir lors de notre long périple, au cours de nos escales. Les postes d'équipage en étaient remplis, c'était à se demander où elles avaient bien pu être cachées. Et donc, le matin venu, nous arborâmes la flamme de campagne, gigantesque drapeau qui mesurait symboliquement 48 mètres de long, car un mètre représentait un mois d'éloignement en campagne. Nous pénétrâmes au port de Lorient, où nous accostâmes sous la grande grue de l'arsenal. La musique des fusiliers-marins jouait en notre honneur sur le quai, en compagnie des Autorités lorientaises, et des familles du personnel de bord. Ce moment chèrement attendu nous serra tous la gorge.

Après la cérémonie de réception, il fallut débarquer toute la pacotille qui à nos yeux représentait les symboles de notre voyage, et donc qui valait lourd du point de vue sentimental, afin de la présenter à la douane. Cependant, nous ne pouvions débarquer ni alcools, ni tabac, ces articles constituant pourtant la majorité de nos achats, puisqu'ils ne coûtaient pas cher là-bas. Nous jetâmes le tabac par les hublots aux marins de Lorient, qui s'en emplirent les poches. J'ignorai comment ils réussiraient à sortir toute cette contrebande du port, au nez et à la barbe des douaniers...

Les camarades qui avaient la chance de voir leur famille présente lors de notre accostage coururent rejoindre les leurs pour des embrassades émues. D'autres étaient bien malades, et ils durent rallier l'hôpital militaire de Port-Louis à bord du bateau à aubes que nous appelions *Le Véroleux*.

Le soir venu, nous fêtâmes dignement notre retour à Lorient, en compagnie des gentilles françaises de la ville portuaire ! Le plaisir que nous ressentions à enfin fréquenter des femmes de chez nous était sans faille. Je sais pertinemment que ces coutumes de marin peuvent choquer les non-initiés, mais ces moments étaient magiques et salvateurs pour nous.

Il va de soi qu'après une nuit aussi intense, j'avais comme on dit *mal aux cheveux*. A midi, le haut-parleur du bord m'appela, m'invitant à me rendre à la porte de l'arsenal où on me demandait.

Là, une surprise de taille m'attendait : ma mère, ma sœur et Marcelle m'attendaient avec impatience. Combien j'étais heureux et ému ! Ma sœur était méconnaissable, elle avait bien changé ! Elle était devenue une superbe jeune femme. Toutefois, à la fin de notre entrevue, je ne puis à mon grand regret les accompagner jusqu'à Nantes, puisque ma permission de campagne ne me serait accordée que le surlendemain.

Pourtant, ces deux dernières années, on peut vraiment dire que j'étais allé jusqu'*au bout du monde*...



Ce fut avec un plaisir non feint que je pris le train à Lorient, en ce début du mois de mars 1936, pour rejoindre ma famille et bénéficier d'une permission de deux mois. Je devais me refaire une santé, j'en avais véritablement besoin ! Enfin, cette permission que j'attendais depuis tellement longtemps était arrivée...

Je fus cependant contrarié du fait que mes parents eussent quitté Nantes pour la Possonnière dans le Maine-et-Loire, petite ville des bords de Loire située dans la lointaine banlieue d'Angers. Je n'y connaissais personne, puisque tous mes camarades étaient à Nantes. De plus, j'avais une folle envie de revoir Marcelle dont j'étais amoureux, et elle habitait toujours Chantenay... En fait, entre-temps, mon beau-père avait eu de l'avancement à la compagnie de Chemins de Fer du P.O.²¹. Toutefois, mes retrouvailles avec ma famille et ma grand-mère E. furent d'une joie sans limites. Je les revoyais enfin, après tout ce temps usé à bourlinguer ! Inopinément, je me mis à découvrir puis à aimer la bourgade où mon foyer se trouvait désormais, tout proche des rives de la Loire. La maison était située sur un coteau et la vue qui s'offrait de la fenêtre de ma chambre était tout bonnement superbe, romantique en diable. Je pouvais y admirer la Loire, mais aussi les hauteurs de la rive gauche, cette fameuse région déjà viticole à l'époque où on élevait les vins du *Coteau du Layon*. La vallée était boisée de peupliers, et je découvrais un panorama étendu, entre Rochefort et Chalonnes. Je pouvais aussi contempler l'un des plus longs ponts de France du moment, le pont de chemin de fer qui reliait Angers et Cholet. Mais malgré ce décor alléchant, je finis tout de même par trouver le temps un peu long. La Loire ne pouvait rivaliser avec les grands horizons que j'avais visités. Une fois que le virus du voyage vous tient, il ne vous lâche plus. Je ressentais donc un *spleen* certain.

Je n'étais pas le seul, puisque tous ceux qui eurent la chance de vivre sous ces contrées tropicales ou asiatiques ressentaient la même chose que moi. Dans le milieu des années 30, ces pays étaient encore authentiques, et respiraient toute une mythologie qu'il était impossible d'oublier. A l'époque, le *dépaysement* n'était pas un vain mot, toute normalisation, toute standardisation étaient inconnues.

J'attendais les week-ends avec impatience, car Marcelle venait de Nantes me rejoindre à la Possonnière, lorsque moi-même je ne pouvais pas me rendre à Chantenay. J'avais 21 ans, j'étais profondément amoureux, et je ne souhaitais qu'être auprès d'elle. A Nantes, nous allions nous distraire au cinéma ou au bal. Parfois, nous nous rendions à Trentemoult, au sud de la Loire, pour danser. Nous avions la chance que la famille de Marcelle, les N., ne soient pas trop sévères, ce qui nous permettait de sortir la nuit avec plaisir. Je retrouvai aussi des camarades de jeunesse, qui avaient tous faits leur vie, et donc qui étaient tous différents de ce que j'en avais connu ; chacun avait acquis entre-temps une belle dose de sérieux !

Mais les congés passèrent trop vite, partagés entre Marcelle, ma famille et les flâneries ligériennes... Il fallut bientôt penser à repartir.

Je dus rejoindre le 5^{ème} Dépôt des Equipages de la Flotte à Toulon, dans le Var. Le mois de mai 36 venait de commencer. Grâce à mon camarade James, je pus immédiatement embarquer au bord d'un sous-marin, à la Flotille de la 3^{ème} Compagnie, Région Maritime de Toulon. Je fus heureux de quitter la caserne où nous ne passions notre temps qu'à de basses corvées de nettoyage et de garde, au gré des inspections.

Ma nouvelle tâche, au centre des sous-marins de *Missiéssi*, était de faire partie des équipages complémentaires, au sein d'une équipe de polyvalents prêts à tout moment à remplacer un malade ou une personne indisponible sur un sous-marin de la Flotille, à la demande d'un Commandant de bord. Je fus naturellement affecté à l'atelier d'entretien de la mécanique des machines ; mais si les besoins l'exigeaient, je pouvais aussi accomplir de l'ajustage, du

²¹ Les compagnies de Chemin de Fer étaient à l'époque divisées en réseaux privés. P.O. était le réseau Paris-Orléans, qui s'occupait de l'Ouest de la France.

fraisage ou de la forge, conformément à la philosophie de l'endroit. Je travaillai pour tous les sous-marins de la Flottille : au cas où une pièce ou un appareil devaient être usiné ou ré-usiné à l'atelier, le patron-mécanicien du bâtiment me demandait ce qu'il désirait. Mon poste était fort intéressant, même si à la longue il devenait un peu monotone ; décidément, la vie à terre ne me plaisait guère...

Mon ami James, embarqué à bord du *Fresnel* au centre du *Mourillon*, me rendit un jour visite. Il me conseilla avec chaleur de passer l'examen d'entrée en suivant le cours des Quartiers-Maîtres, dans le but d'obtenir le Brevet d'Admissibilité au grade de *Second-Maître*. Après une période d'hésitation –il fallait dès lors se rengager pour trois longues années... –je décidai de m'inscrire à ce concours. J'y fus reçu, et dès le 1^{er} octobre suivant, j'entrais à l'École des Mécaniciens de Saint-Mandrier, où on me proposait un stage de six mois. Cette école était importante, car en plus d'y assurer la formation de nos deux compagnies, on instruisait aussi la Maistrance, le Brevet Supérieur puis quatre autres Compagnies de mécaniciens, d'armuriers et de torpilleurs. Je dus alors travailler dur, assidûment, pour suivre le programme très chargé, notamment en mathématiques, physique, électricité, dessin industriel et français. La part donnée aux descriptions et au fonctionnement des appareils-moteurs des bateaux était importante. Nous devions, à cette époque, étudier aussi bien les machines à vapeur que les diesels ou les moteurs à explosion. Nous étions effectivement à une époque de transition quant aux techniques navales employées. Nous devions assimiler aussi tous les auxiliaires de ces moteurs. On nous menait à la baguette, et la partie d'entraînement militaire que nous n'aimions guère en tant que mécaniciens ne nous laissait pas le temps de souffler. Je m'étais fait inscrire encore une fois à la fanfare de l'École, et je pus reprendre l'étude de la clarinette. De plus, avantageusement, grâce à cela, je pus éviter une somme de corvées, et autant d'inspections. Certains soirs, nous allions danser à Saint-Mandrier, cette petite ville isolée au bout de la presqu'île du Cépet. Une certaine animation y existait, avec l'École et la base d'Aéronavale.

Le maire de la commune avait par ailleurs souhaité relancer sa Fanfare, et avait à cette fin demandé le concours de notre Chef de musique, Quartier-Maître de la Flottille de Toulon détaché à l'École. Dès lors, nous fûmes réquisitionnés (avec plaisir) pour suppléer à cette tâche. Je pus me faire des amis dans la population locale, ce qui était rare à Toulon pour les marins qui étaient dilués, par leur nombre, dans la foule, et donc peu considérés.

Ainsi, ces six mois de stage se passèrent relativement bien et vite, entre cet emploi du temps chargé et la musique qui prenait le reste de mes activités. J'entretenais entre-temps une correspondance fournie avec ma chère Marcelle, ce qui créait un lien permanent entre nous. Nous faisons même, comme tous les amoureux, des projets d'avenir.

Je finis par penser qu'à l'issue de ce stage, je pourrais me rapprocher de Nantes... Comme je réussis à finir 10^{ème} sur 50, un de mes supérieurs me conseilla de demander un poste d'instructeur à l'École d'Apprentis des Mécaniciens de Lorient, celle-là même d'où j'étais issu. Mais ma requête fut hélas refusée, car on m'offrait à la place un poste d'instructeur à Toulon. Je dus dès lors passer un examen d'atelier afin de confirmer mes aptitudes manuelles. Mon essai fut bien mauvais, avouons-le : je n'y avais pas apporté beaucoup d'application, car je me déplaisais dans le Var. Ce bled était loin de toutes mes attaches. On m'affecta tout de même à Saint-Mandrier, sans que je puisse en connaître les raisons ; on ne me demandait pas mon avis...

En fait, je pense que la musique m'avait joué un tour, car ce fut bien l'élément déterminant du choix de mes supérieurs ! Plutôt qu'un besoin pressant en apprentis, l'armée recherchait avec fougue les bons clarinettes... A cette époque, le directeur de l'École où je fus muté, l'Ingénieur en chef de 1^{ère} Classe M., exigeait que l'École de Saint-Mandrier soit la meilleure de toutes, que ce fût en musique ou en sport. Il s'arrangeait toujours pour s'encadrer des meilleurs éléments, que ce soit en musique ou en football, en avirons ou en pelote basque.

Ainsi, son École arrivait en haut du classement très souvent, championne de France dans bien des domaines. Il fréquentait lui-même assidûment les terrains de sport et offrait personnellement aux meilleurs de rejoindre son établissement. Il aimait aussi avoir une *bonne* fanfare, il fallait assurer un certain prestige à la boîte. Je devais donc être un bon clarinetiste.

Une fois le 1^{er} avril 1937 arrivé, je pus enfin quitter le cours des Quartiers-Maîtres pour une permission bien méritée, mon costume orné de beaux galons de Quartier-Maître-Chef. Lorsque je revins en Anjou, je pus assister au mariage de la sœur avec Joseph N., qui travaillait à la réfection des chemins de fer avec ses compatriotes italiens. Il s'agissait d'un très dur labeur, qui se faisait à la force des bras, et dont les Italiens étaient passés maîtres, car ils ne manquaient pas de courage (et exigeaient sans doute moins d'émoluments que les Français.) Je pus ainsi faire la connaissance de Joseph. Ma sœur l'avait connu au bal de la Possonnière. Il était âgé de treize années de plus que Jane, mais après tout, cela ne me regardait pas du tout. Cependant, ce mariage avait insufflé dans l'esprit de ma chère Marcelle *quelques idées* ; néanmoins, je ne me sentais pas encore capable d'assumer un tel projet, financièrement parlant surtout. De plus, les responsabilités allant de pair avec le mariage m'étaient bien difficiles à assumer. Je demandai donc à Marcelle de temporiser quelque peu sa requête...

Après cette permission, je pris comme prévu mes fonctions comme instructeur à l'École des Apprentis Mécaniciens de Saint-Mandrier. Je fus à mes débuts affecté avec un Second-Maître, B., un homme fort sympathique natif de Châtelleraut dans la Vienne. Il avait lui-même suivi des cours à l'école avec des F., vraisemblablement de la famille de mon père. Notre travail consistait en l'entretien des tours qui avaient besoin d'une révision. Ce travail me plut, car je n'avais contracté aucune responsabilité vis-à-vis des apprentis de l'atelier, même si j'assistais le service de ma Compagnie. Le premier trimestre se passa donc sans encombre. Parallèlement, nous avons créé un groupe de musique avec le Chef de la Fanfare de l'École, et nous jouions lors des bals du samedi soir et du dimanche à Saint-Mandrier. Nous pouvions entre deux morceaux danser un peu, et nous faire de nouvelles copines avec les filles des environs.

Cependant, Marcelle me fit savoir, lors de notre correspondance épistolaire, qu'elle n'en pouvait plus d'attendre que je m'engage auprès d'elle, et elle me fit part de son projet : elle voulait me rejoindre à Toulon afin de prendre un travail similaire à celui qu'elle exécutait à Nantes. Bien évidemment, j'étais loin d'être contre cette idée, mais je pensais surtout à la réaction de ma mère : à cette époque, les mœurs étaient rigoureuses, et on ne pouvait vivre en couple sans mariage, cela eût été déplacé ; or, je voulais à tout prix éviter une grave prise de bec avec ma mère ; j'avais suffisamment de problèmes comme cela. Si nous voulions réellement nous marier, nous devions attendre le rythme de mes permissions, qui arriveraient à Pâques, en septembre et à Noël : nous devrions dès lors attendre au moins septembre 1937 afin de conclure notre pacte.

Je demandai à Marcelle de patienter, par force, puisque je ne possédais pas le moindre sou vaillant. Tous les ans durant cinq années, je percevais une prime d'engagement de 850 francs ; je la lui envoyais, afin que nous puissions nous acheter nos alliances. De son côté, Marcelle gérait son pécule comme elle l'entendait, puisque ses parents (modernes) ne lui réclamaient aucun argent. Elle avait ainsi à disposition sur son compte d'épargne quelques subsides, qui lui permettraient de régler nos dépenses ; nous nous mîmes ainsi d'accord pour fixer la date de nos noces pour le 4 décembre.

Le jour du mariage finit par arriver. Ce fut pour moi un grand moment, celui où allaient m'échoir beaucoup de responsabilités nouvelles. J'allais enfin fonder une famille... La santé du père de ma promise assombrissait notre joie, car il lui fallut partir au sanatorium en même temps que nous-mêmes pour Toulon. Ainsi, au départ de sa fille, la maman de Marcelle devrait rester seule, ce qui nous rendait bien tristes. Notre bonheur tout neuf en souffrit. A la fin du mois de septembre 1937, nous nous mîmes tout de même en partance pour Toulon, avec

pour tout bagage deux caisses de linge et de vaisselle, et fort peu d'argent. En secret, j'avais amassé assez de monnaie pour acheter un billet de retour par le train au cas où Marcelle n'aurait pas trouvé d'emploi à Toulon.

Suivant le caprice des correspondances ferroviaires, nous arrivâmes à Toulon à deux heures du matin, et nous dûmes trouver un hôtel afin de passer la nuit, au *Belvédère* en l'occurrence. Le matin, nous nous mîmes en campagne pour trouver un nouveau logement. Mes camarades nouvellement mariés m'avaient conseillé, d'après leur propre expérience, de ne pas me soucier de ce détail –pourtant important –car il paraissait que les logements meublés étaient faciles à dénicher à Toulon pour de jeunes couples. Ce fut une belle erreur, car aucune offre ne nous fut proposée, où que nous allions. On me conseilla de venir visiter les appartements vêtu de l'uniforme, car la tenue civile semblait faire office de repoussoir : on ne voulait pas le moins du monde entendre parler des jeunes chômeurs insolubles, qui étaient la ruine de la société.

Le soir-même, nous rejoignîmes l'hôtel *Belvédère* assez désespérés de notre journée infructueuse. En prévision d'échecs futurs, nous demandâmes une chambre moins onéreuse, au 5^{ème} étage, où nous ne pûmes nous permettre pour seul repas qu'une maigre boîte de sardines à l'huile. Le lendemain matin, plutôt que de chercher un garni sur les hauteurs de Toulon, nous cherchâmes un logement dans la ville basse. J'en touchai deux mots à la patronne d'un bar qui se trouvait à la porte de l'arsenal, qui nous aiguilla vers une chambre libre au 3^{ème} étage de son modeste établissement. Après notre recherche infructueuse, nous acceptâmes de bon cœur après visite ce *petit nid* qui désormais serait le nôtre. On nous demandait 200 francs par mois pour y vivre, et nous bénéficierions dès lors d'un coin cuisine aménagé, séparé de la chambre par une cloison vitrée. Certes, je ne gagnais moi-même que 450 francs par mois, mais l'idée de rester avec Marcelle dans notre lieu bien à nous resta la plus forte, même si la situation serait difficile financièrement.

Je dus bientôt retourner à l'École afin de travailler. Pour rejoindre l'école, j'empruntais le *Kéraudren*, un vieux navire à vapeur qui reliait Toulon à Saint-Mandrier. Il traversait spécialement matin et soir la rade pour les personnels de l'École et de la base aéronavale. Le ponton d'embarquement se trouvait au quai *cronstadt* qui n'était pas à plus de cinq minutes de notre logement. Deux soirs sur trois, lorsque je n'étais pas en service, je sortais. Marcelle trouva ce mode de vie difficile au début, elle qui quittait juste le milieu familial et qui ne connaissait personne à Toulon. Mais elle finit par se faire une raison : un marin, ça ne tient pas en place. Elle rechercha aussi assidûment du travail. Une annonce parue justement dans la presse locale demandait une vendeuse de mode chez *Boka*, rue d'Alger. Elle s'y présenta donc, munie de son CAP de vendeuse –que peu de gens possédaient à l'époque –et avec ses références élogieuses obtenues à Nantes. Elle fut retenue pour ce poste parmi beaucoup d'autres candidates. Elle m'annonça la bonne nouvelle avec beaucoup de joie. Elle débiterait avec 750 francs par mois, ce qui nous arrangerait énormément du point de vue pécuniaire.

Quant à moi, mon salaire n'était toujours pas élevé, puisque le cap fatidique des cinq ans d'engagement n'était pas encore atteint (je n'en étais qu'à quatre). Peut-être aurions-nous dû attendre le 1^{er} septembre 1938 avant de nous marier, ç'eût été plus raisonnable, mais comme notre amour avait été le plus fort, il était inutile de revenir en arrière ; nos familles respectives étant peu fortunées, nous devions assumer nos nouvelles responsabilités en subsistant à nos besoins par nous-mêmes. A cette époque, il était encore possible de se débrouiller avec peu, ce que nous faisons, même si nous vivions chichement. Nous finîmes par nous organiser, nous eûmes de nouveaux amis, et Marcelle trouva alors davantage de distractions.

Cependant, certains soirs, je la trouvais très triste. Lorsque je la questionnais gentiment à ce propos, elle me faisait savoir que lors de mes absences dues à mon travail, elle se sentait bien seule, et qu'un enfant la guérirait de cette mélancolie. Je ne fus pas d'accord avec elle, car nous ne pouvions entretenir un enfant avec nos maigres revenus ; à l'époque, aucune

allocation familiale n'existait, et je voulais attendre un peu afin que nous puissions vivre autrement que dans le maigre logis que nous avons trouvé. Je voulais offrir quelque chose de stable et de décent à notre enfant.

Cependant, mon point de vue n'arriva pas à convaincre Marcelle, et deux mois après, nous eûmes la surprise de constater qu'elle était enceinte : combien elle en était heureuse ! Elle fut néanmoins souvent malade durant cette période, comme beaucoup de mères dans l'attente de leur enfant. Les mois passant, la naissance fut prévue pour octobre 1938. Marcelle, avec sagesse, décida d'aller mettre au monde le petit être à Nantes chez ses parents, où les conditions seraient plus faciles : mon beau-père N. était revenu du sanatorium et avait repris son travail à la gare ; nous le croyions tous guéri. La famille pourrait s'occuper d'elle avec soin.

Je parlais à mes camarades de ma situation du futur père : un enfant arrivant, nous désirions légitimement un logis plus confortable. Mon patron d'atelier à l'École, le Maître-Mécanicien B., qui était veuf et père d'une fillette, habitait chez ses beaux-parents retraités de la Marine, monsieur et madame M. Il proposa une solution à mes problèmes de logement : il devait rejoindre ses beaux-parents afin de lancer un commerce de bar-tabac à Toulon, et il me proposa donc de louer sa villa après qu'il eut déménagé. Cette maison était meublée, et une pièce seulement n'était pas disponible, celle où il entreposerait en attendant toutes les affaires personnelles de sa famille. En fait, la villa était située en banlieue, route d'Hyères au *Pont-de-la-Clue*, et ceinte d'un grand jardin. Même si elle était un peu distante du centre-ville, cette maison était idéale pour notre enfant, puisque les transports en commun ne manquaient pas, et qu'une épicerie-bar se tenait non loin de là.

Au moment de la naissance de notre bébé, je devais changer d'échelon, ce qui améliorerait notre situation. Ma solde nous permettrait enfin de vivre dignement, et dès lors, Marcelle pourrait rester à la maison pour s'occuper du ménage, comme il était de coutume en cette époque. Finalement, tout se présentait plutôt bien ; nous avons donné notre avis de départ à notre logeuse, et nos caisses étaient pleines pour le déménagement. Cependant, B. nous appela et me donna rendez-vous de l'École, au débarquement du *Kéraudren* au quai *Cronstadt*. On venait de lui *souffler* le bar-tabac, par surenchère, et dès lors, malgré notre attente impatiente, la villa était indisponible. Nous-mêmes, nous devions pourtant partir de chez nous, il était trop tard pour reculer... Qu'allions-nous faire ? Nous nous retrouvions à la rue, le bec dans l'eau.

Néanmoins, la belle-mère de B. était consciente de la situation, et nous invita le soir même pour nous proposer autre chose. Lorsque j'exposai la situation à Marcelle à la sortie de son travail, elle fut fort déçue, mais nous prîmes tout de même le tramway pour cette villa route d'Hyères, où la famille M. nous attendait. On s'excusa de la position difficile dans laquelle on nous avait placés, et on nous proposa un petit logement de deux pièces, grande chambre et belle cuisine, au rez-de-chaussée d'une villa voisine de celle que nous espérions. Mais ce logis était vide et nous ne possédions pas de meubles, nous n'avions même pas de quoi nous en acheter. Madame M., contrite, nous offrit son aide pour acquérir le nécessaire, et nous proposa un remboursement facile et étagé. Nous succombâmes à cette opportunité, en confiance devant cette dame sympathique et avenante. Le logement, une fois visité, nous plut d'ailleurs immédiatement, et nous réglâmes les détails de location avec le propriétaire, monsieur Pellouen. Le 1^{er} juillet 1937, nous emménageâmes enfin au *Clos petit Claude*. Aux galeries Barbès, nous achetâmes une chambre à coucher, un buffet de cuisine, une table et des chaises, en compagnie des M.. Nous étions ainsi équipés pour affronter l'avenir. Par la suite, les parents de Marcelle nous offrirent un matelas, puis une belle cuisinière en fonte émaillée bleue, lorsqu'ils vinrent nous rendre visite à Toulon avant que Marcelle aille accoucher à Nantes.

Nous partîmes donc dans la capitale de Bretagne comme convenu à la fin août 1938. Puisque à l'époque les cliniques étaient très onéreuses et que personne ne recevait aucune aide de la Sécurité Sociale ni aucune prime de quelque sorte que ce soit, nous devions faire très attention aux dépenses pour préparer la venue du bébé. L'accouchement se ferait chez la famille de Marcelle. Quant à moi, je dus revenir entre-temps à Toulon, puisque la naissance était prévue selon les médecins autour du 15 octobre. Je remboursai aussi les M. de ce que nous leur devions pour l'achat des meubles. Toute l'École de Mécaniciens partait en permission au mois de septembre, mais pour des raisons évidentes, je demandai de prendre ma pause le mois suivant, ce qui me fut accordé. Lorsque l'École fut vide, j'en profitai pour réviser les tours qui en avaient bien besoin.

Je me débrouillais pour rendre une petite visite à Marcelle à Nantes chaque mois, puisque j'avais un permis gratuit pour emprunter le chemin de fer – les grands-pères N. et P. y travaillaient comme cheminots. Il était en effet d'usage à cette époque, pour les compagnies ferroviaires, d'offrir deux permis par an aux enfants de leurs employés. Et le 1^{er} octobre, je partis en permission comme prévu ; hélas, mon enfant, Monique, ne naquit que le 28, et je faillis ne pas la voir beaucoup ; heureusement, on m'accorda un délai supplémentaire, à titre exceptionnel, de quatre jours.

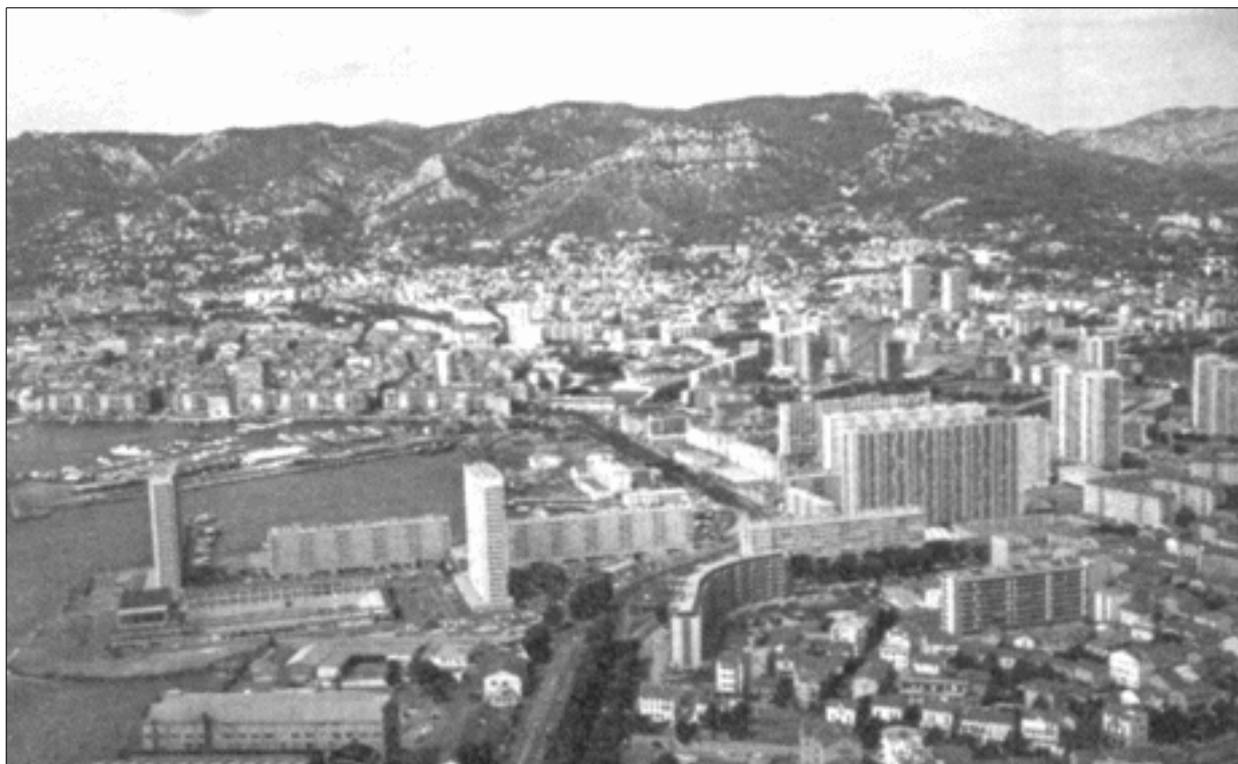
Ce 28 octobre était une date qui resterait mémorable. Cette journée fut très longue. Nous attendions l'événement depuis le 15, et rien ne se passait... Ce jusqu'au midi de ce fameux 28, où Marcelle fut prise des premières douleurs prénatales. Les contractions devinrent de plus en plus fréquentes. La sage-femme la plus proche de la maison fut prévenue sur-le-champ, et elle arriva aussitôt. A l'époque, le médecin n'intervenait qu'en dernier recours – souvent lorsque cela était trop tard – et seule une sage-femme était habilitée à assister la future mère. Je dois admettre que cette séance d'accouchement me traumatisa, et je ne raconterai pas ici la façon dont la sage-femme s'y prit pour *exercer son métier*. Je me jurai dès lors que si d'autres enfants devaient venir, cela ne se passerait jamais plus de cette manière ignoble...

Mais vers 17 heures, ma fille apparut enfin. Comme je fus ému lorsque je vis ce petit visage apparaître, avec ses yeux grands ouverts ! Le bébé hurlait déjà, le corps à peine sorti du ventre de sa mère. Nous étions tous éperdus d'admiration, les grands-parents bien sûr, mais moi surtout ! Marcelle oublia bien vite ses souffrances pour contempler sa fille. On l'appela Monique pour respecter le vœu de Marcelle. Elle fut *chouchoutée* par toute la famille. Son seul défaut était qu'elle dormait le jour et qu'elle pleurait la nuit, coup classique chez les très jeunes bébés ; il était donc impossible de dormir dans toute la maisonnée. De plus, j'eus à cette époque de terribles rages de dents, et les *gargarismes appuyés à l'eau-de-vie* n'y changeaient rien, à mon grand désespoir. Dès lors, mes nerfs étaient quelque peu à vif.

Le lendemain de la naissance, un incident se produisit, qui manqua d'être dramatique. Comme la température était fort basse – nous étions en hiver – le grand-père N. avait allumé un bon feu de cheminée dans la chambre afin de protéger le bébé et sa mère du froid. Mais l'âtre était trop près du lit de la petite. Une bûche de châtaignier embrasée éclata inopinément, et une escarbille sauta en direction du petit lit, et finit par tomber sur la lèvre supérieure de Monique. La pauvrete hurla de douleur, ce qui me réveilla en sursaut, puisque je couchais sur le côté du lit, pour éviter à Marcelle de se déranger la nuit. Dès que je fus sur pied, je constatai avec stupéfaction qu'un point brillant luisait sur le visage du bébé, horrible apparition. Je lui enlevai aussitôt ; cependant, le lendemain, une grosse cloque apparut sur le point de l'impact ; par la suite, l'enfant se gratta, et une marque resta toujours sur sa lèvre. Nous avions tous eu bien peur. Le pauvre grand-père en était malade, s'imaginant ce qui aurait pu arriver si l'escarbille était tombée dans l'œil du bébé, ou si le berceau s'était enflammé...

Je retournai ainsi à Toulon, avec un nouveau sens des responsabilités autour de ma famille qui se créait... Puisque ma cinquième année de service était avancée, je gravis un éche-

lon de solde, ce qui nous mit plus à l'aise d'un point de vue pécuniaire. Je m'étais d'ailleurs rengagé à l'arrivée de Monique, et je percevais désormais 1250 francs mensuels.



VII : La « Drôle de guerre »

Malheureusement, la guerre devenait inévitable...L'Allemagne se faisant menaçante, et Hitler était de plus en plus agité. On rappela les réservistes, et tandis que Marcelle se rétablissait de son accouchement à Nantes, je fus affecté au Centre Mobilisateur de Marseille. Notre tâche consistait à recevoir les réservistes, à les habiller une fois passée la visite médi-



cale, et à les orienter vers leurs lieux de mobilisation, des forts de la côte marseillaise pour la plupart. Bizarrement, trois semaines plus tard, nous dûmes faire exactement l'inverse : recevoir ces réservistes pour leur redonner leurs effets personnels et les renvoyer chez eux... Ce fut sur ces contradictions que commença pour moi la guerre de 39-40... Durant ce mois, je pus tout de même visiter la ville où avaient lieu d'incroyables débauches nocturnes. J'avais moi-même 24 ans et j'aimais

goûter à ce mode de vie ; Marcelle qui était large d'idées ne m'en a jamais voulu...

A Noël 1938, nous décidâmes que Marcelle reviendrait à Toulon, avec la petite Monique ; nous fîmes un bref séjour à la Possonnière où il neigeait à plein temps. L'Anjou avait un faux air de Savoie. Puis nous retrouvâmes sans transition le climat méditerranéen, chaud et lumineux, tous les trois seuls. Nous nous installâmes dans notre nouveau petit logement que nous avions entre-temps à peine eu le temps d'équiper. Nos deux pièces, une vaste chambre et une agréable cuisine, étaient situées au rez-de-chaussée d'une villa presque neuve. Le propriétaire, un ouvrier de l'arsenal, était jeune et nous le trouvions sympathique, tout comme sa femme qui était gentille et avenante. Ils avaient eux-mêmes un fils en bas âge. Nous fûmes heureux dans ce quartier résidentiel de la banlieue toulonnaise. A l'époque, de grands terrains vagues n'étaient pas encore bâtis. Outre les M., les autres voisins devinrent de bons amis.

Malheureusement, en février 1939, la mère de Marcelle décéda subitement d'une congestion cérébrale. Ce fut un grand malheur. Nous dûmes nous rendre à Nantes en catastrophe, afin d'assister le pauvre grand-père N. qui allait rester seul. Monique resta naturellement à Toulon, chez quelques amis ; nous avons le cœur gros à l'idée de laisser notre petite fille loin de nous, mais il était impossible de faire autrement : le trajet en train, en plein hiver, était long et difficile. Ces amis nous aideraient encore par la suite ; heureusement, car il n'était pas aisé de se débrouiller seul lorsqu'on se retrouvait à 1000 kilomètres de sa famille en étant un jeune couple avec enfant.

Malgré cette pénible parenthèse, la vie se déroula sagement à Toulon. Pour nos déplacements, afin de nous rendre en ville ou pour que je puisse aller travailler (le centre-ville était à 6 ou 7 kilomètres de notre logement), nous pouvions emprunter le tramway, puis les bus un peu plus tard. Le train départemental Toulon-Saint-Raphaël passait également non loin de chez nous, et s'arrêtait à la station *Les Amandiers* qui desservait le quartier. Nous n'avions donc pour ainsi dire aucun souci de logistique. Je me rappelle combien j'étais heureux lorsque, après une journée de labeur, dans la douce luminosité du soir méditerranéen, je regagnais la maison et que ma chère Marcelle m'attendait sur le pas de la porte, avec ma petite Monique... Je puis dire aujourd'hui que c'était le bon temps !

A 150 mètres de notre logis, une épicerie généraliste était ouverte, et nous pouvions nous y ravitailler en pain ou en denrées courantes. Cela nous facilitait la vie, même si à cette époque les grandes distances à pied ne nous faisaient pas peur. Les samedis et les dimanches, jours de repos, nous disputions d'interminables parties de pétanque, à notre plus grande joie. Marcelle râlait d'ailleurs à ce propos, car j'étais pris par ce jeu peut-être plus que de raison ; le

soir, nous jouions sous les lumières de la rue. La vie passait donc doucement et agréablement, et nous étions heureux.

Après que le grand-père N. fut venu nous rendre visite à Toulon –il promenait sa petite-fille dans son landau avec une telle fierté ! –ce furent à Marcelle et à Monique de lui rendre visite à Nantes, dans le courant de l'année 1939. Nous apprîmes à cette occasion par le docteur que monsieur N. était tuberculeux et bacillaire, ce qui signifiait que sa maladie était extrêmement contagieuse. Monique ne devait avoir aucun contact avec lui, et nous devions prendre toutes sortes de précautions prophylactiques. Cela nous empêcha d'héberger le grand-père chez nous, à Toulon, ce qui fut encore quelque chose de difficile à supporter. L'hôpital guettait dès lors le pauvre homme esseulé. Mais, quoi que cette décision pût nous en coûter, nous dûmes la mort dans l'âme nous y résoudre, puisque la vie de notre fille était tout de même en jeu. Il entra donc à l'hôpital Saint Jacques de Nantes. Cela entacha notre jeune bonheur de manière importante.



Mais plus encore, la maudite guerre que nous redoutions tous éclata dès le début du mois d'août 1939. Elle nous séparerait souvent dans les cinq années à venir, Marcelle, Monique et moi...

Cette fois, la Déclaration de Guerre fut *réellement* déclarée, et l'École de Mécaniciens où je travaillais fut transformée en centre de mobilisation pour les réservistes. Ils arrivèrent par centaines pour être équipés et aiguillés vers leurs affectations. Ce fut très difficile. Les réservistes avaient une mentalité épouvantable pour l'occasion, car les événements de la crise, dans les années 1934 à 1936, puis l'arrivée du Front Populaire, n'avaient en rien préparé les hommes à une situation de guerre. Tout ce qu'ils voulaient, c'était l'émancipation et la liberté. Dans ces conditions si particulières, la discipline nécessaire à l'armée n'était pas de mise. Ils refusaient d'obéir à qui que ce soit, sortaient lorsqu'ils le désiraient de la caserne, et aucun commandement de quelque sorte que ce soit ne fut possible. Chez nous, c'était l'anarchie. D'autre part, la Marine Nationale était totalement incapable d'habiller les hommes, par manque de moyens et de prévoyance. La moitié des réservistes se retrouvait donc en civil. Absolument rien n'avait été prévu pour recevoir ces gens dignement... Quand je pense qu'en face, les Allemands avaient tous les moyens... Comment pouvions-nous lutter dans ces conditions ? Après une nécessaire sélection, les révolutionnaires et les communistes furent même renvoyés chez eux. Ils étaient intraitables. Ils furent rayés des listes de réserve de la Marine. A leur retour dans leurs foyers, ils recevraient une affectation en Armée de Terre –ce qui était peut-être pire –et ce furent les gendarmes qui durent les obliger à rejoindre *manu militari* leurs lieux d'opération. Bien d'autres eurent à leur demande une affectation spéciale dans leurs usines civiles, en tant que spécialistes. La grande partie des réservistes faisait des pieds et des mains pour rester à la maison. Décidément, nous n'étions *vraiment* pas prêts pour gagner une guerre quelconque.

Nous restâmes un effectif réduit à l'École qui fut transformée ensuite partiellement en atelier de la Flotte : nous dûmes travailler pour l'arsenal. La Compagnie des plus anciens embarqua six mois plus tôt que prévu, du fait de la guerre. Je pensais moi aussi m'embarquer avec mes camarades, mais on me signifia qu'on avait besoin de moi à terre. Le comble fut lorsque je fus réquisitionné comme musicien dans un orchestre de réservistes, et qu'on nous fit participer à des pièces de théâtre. C'était l'époque de la philosophie du *Théâtre aux Armées*... Décidément, il s'agissait bien d'une *Drôle de Guerre* !... Je ne reviendrai pas sur la

honte que j'éprouvais le soir en regagnant mon foyer, moi, militaire de carrière, tandis que mes voisins réservistes étaient eux partis au front... Mais quoi que je pus dire à mes supérieurs à ce sujet, je dus rester. Je n'avais pas le choix.

Au mois de mai 1940, un beau jour, on m'ordonna de préparer mon paquetage en quelques heures. Avec nos deux Compagnies d'apprentis, nous dûmes nous rendre à l'École d'Apprentis de Lorient, ce qui était une décision improvisée du Commandement, dont je me demande encore les raisons. Avec Marcelle, nous convînmes de fermer la maison, de laisser les clefs à la propriétaire, de faire nos valises ; ma femme et Monique rejoindraient la Possonnière chez mes parents, je serais plus rassuré. Puis je partis dans l'un des trois wagons de notre convoi pour Lorient, ce qui prit trois jours... Les Allemands commençaient tout juste à bombarder sérieusement la France, ce qui était particulièrement le cas de Marseille le jour de notre départ. Souvent, lors de notre trajet, les voies ferrées étaient coupées, et nous devions attendre l'achèvement des réparations. Le train s'arrêta à Angers, et j'espérai qu'il stoppât à la gare de triage de la Possonnière, mais ce ne fut hélas pas le cas... Quel étrange sentiment on peut ressentir lorsque dans cet état de crise on passe à quelques centaines de mètres de la maison familiale sans pouvoir s'y arrêter... J'aperçus tout de même le Grand-Père P., qui était de service à un poste d'aiguillage, et je pus lui annoncer en criant l'arrivée de Marcelle et de Monique, ainsi que ma destination... Comme il fut surpris de me voir passer !

Nous arrivâmes donc à Lorient le 1^{er} juin, et je retrouvai *mon* école, celle où six années auparavant j'avais moi-même été apprenti pendant deux saisons. Elle n'avait pas changé, elle était toujours aussi triste, aussi austère avec ses sinistres bâtiments. J'y retrouvai même certains gradés qui avaient été à l'époque mes supérieurs, munis de deux galons de plus. Nous nous installâmes ainsi, et les cours reprirent normalement.



Entre-temps, Marcelle et Monique quittèrent Toulon pour la Possonnière *via* Nantes. Le voyage ne se déroula pas sans accroc ; elles durent passer la première nuit en gare de Marseille, à même le quai, à attendre le train. Elles arrivèrent le lendemain soir à La Rochelle, où elles purent dormir dans le centre d'accueil, sur de la paille... Comme nous étions en plein exode, beaucoup de personnes se déplaçaient, ce qui rendait les conditions matérielles difficiles. Il fallait attendre, comme tout le monde, puisque tout cet afflux de population devait être canalisé. Mes deux femmes

arrivèrent le lendemain chez la Tante N. à Nantes. Elles n'arrivèrent qu'à l'issue des deux jours suivants à la Possonnière chez mes parents. Marcelle attendit avec impatience mes nouvelles, car elle ignorait où je me trouvais, ce qui était également mon cas en ce qui les concernait, elle et Monique. Le courrier ne fonctionnait pas à cette période.

Nous restâmes à Lorient jusqu'au 16 juin. J'y contractais comme de juste une angine qui dégénéra une fois de plus en abcès à la gorge. Je dus m'aliter à l'infirmerie où, comme les techniques médicales étaient extrêmement avancées, on me fit une piqûre à la cuisse droite de *propidon*. Il s'agissait d'y créer un abcès artificiel de fixation afin de stimuler mon système immunitaire, pour combattre l'abcès des amygdales plus efficacement. Le 14 juin, mon abcès de la gorge creva, ce qui me soulagea énormément, tandis que celui que j'avais à la cuisse me faisait péniblement souffrir ; j'y avais un bleu de la surface de la main...

Le 15, je me trouvais à la fenêtre de l'infirmerie, regardant le Port de Commerce et la Rade, lorsque j'entendis soudain le ronflement d'un moteur d'avion faisant des acrobaties. Il se dirigea soudain vers moi, passant en rase-mottes à ma hauteur. En voilà un pilote *culotté* ! Je l'aperçus d'ailleurs distinctement, il faisait des signes de la main. Et puis... tout à coup, je pris conscience qu'une croix gammée était peinte sur l'empennage et les ailes de l'avion... un



Stuka ! Je hurlai à mes camarades qu'un avion allemand était bel et bien en train de survoler Lorient. Nous n'aurions jamais cru que l'ennemi était déjà si loin sur la France... Pendant ce temps, deux minables hydravions français amerrirent dans la rade, et firent feu sur le beau Stuka qui les ridiculisa.

Ainsi, le 16 juin au matin, ordre nous fut donné d'évacuer l'École en urgence. Le feu était partout, le pétrole brûlait sur l'eau du Scorff, la rivière de l'arsenal.

Trois navires seulement furent sabordés, parmi les quinze bâtiments de combat et les trente-cinq autres navires auxiliaires qui tous pourront faire la malle ; les bombes allemandes n'étaient pas précises, malgré leur technologie. Quant à nous, nous fûmes rassemblés et, munis d'un petit paquetage, nous fûmes dirigés vers la place d'armes. En boitant, la jambe en feu, je rejoignis ma Compagnie. On me remit un colis de Marcelle. Il contenait quelques victuailles et un tube de dentifrice portant l'empreinte d'une morsure. Un mot accompagnait le colis : la morsure n'était autre que celle des petites dents toutes neuves de Monique. J'en eus les larmes aux yeux.

On nous signifia donc que l'Amiral de Pendfentenio avait pour plan d'arrêter les Allemands à Hennebont²² avec les fusiliers-marins et nous. On nous remit alors gracieusement des fusils *Gras* modèle 1870, fusils datant des guerres napoléoniennes, de la toute dernière mouture du progrès, donc. On se fichait de nous ou quoi ? En face, l'ennemi était équipé de chars de la toute dernière technologie... Qu'étions-nous supposés faire ? Occire l'ennemi avec des cure-dents ? On nous envoyait au casse-pipe. Nous partîmes en petite troupe d'une centaine d'hommes vers le port de pêche de Lorient, *La Perrière*. Mes apprentis furent gentils avec moi ; je ne pouvais guère marcher longtemps avec mon abcès, et le port était distant de 4 à 5 kilomètres ; on me traîna alors en brouette jusque là. On me fit absorber cul sec un litre de vin rouge, ce qui me stimula et calma quelque peu la douleur qui me vrillait la jambe. On arriva finalement au port de pêche où on nous embarqua d'autorité sur des chalutiers. Nous remplaçâmes ainsi les marins civils, nous nous assurâmes que les réserves d'eau et de charbon ne manquaient pas, et nous partîmes.

Les instructeurs, aidés des apprentis, prirent leur poste aux machines. On chargea aussi du poisson afin d'assurer une masse suffisante de nourriture en cas de longue route. Quelques officiers prirent le commandement aux passerelles. Mon état de santé était tellement lamentable que je ne pouvais être d'une grande aide aux machines. Ce fut la raison pour laquelle on m'embarqua sur un gros remorqueur, qui avait déjà procédé à plusieurs évacuations à Dunkerque, Boulogne ou Cherbourg. Je m'installai du mieux possible à la passerelle. Le petit convoi que nous étions, le remorqueur et les deux chalutiers, prit enfin le large. Nous passâmes au ras des réservoirs de pétrole qui explosaient et brûlaient en dégageant une intense chaleur et beaucoup de fumée noire. Il faisait comme nuit en plein jour, avec cette odeur d'apocalypse calcinée. Tout le port de Lorient était en flammes, les avions allemands volaient comme des moustiques, arrosant la ville de bombes.

Nous prîmes –j'ignore toujours pourquoi –la direction du sud –alors que nous aurions pu tout aussi bien nous rendre en Angleterre. Ainsi, dans la nuit, nous aperçûmes à hauteur des Sables d'Olonne en Vendée, des centaines de corps d'hommes dériver au fil de l'eau, ballottés par le courant. Nous ne pûmes leur porter secours, ils étaient tous morts. Cette vision nous glaça le sang. Il s'agissait de soldats anglais qui flottaient grâce à leurs brassières de sau-

²² Ville de la banlieue nord de Lorient, sur le Blavet.

vetage. Il s'agissait certainement d'un transport de troupes qui avait été coulé par un sous-marin. Ces types avaient subi une fin atroce.



Nous naviguâmes de cette façon deux jours, pour arriver dans l'estuaire de la Gironde, au port de Royan. Aussitôt, des vedettes du service côtier nous approchèrent, en nous signifiant que l'entrée du port était couverte de mines flottantes et magnétiques, et qu'il ne fallait donc pas s'aventurer dans cette direction. Le Commandant prit cependant la décision de passer, puisque nous étions les derniers du convoi, et que notre remorqueur était démagnétisé. Si d'aventure l'un des chalutiers sautait, nous pourrions sauver les survivants. Par chance, tout le monde passa, et nul n'explosa. Mais du fait de l'avance des troupes allemandes, nous accostâmes tout au sud de l'estuaire, au port du Verdon-sur-Mer. Nous nous installâmes sur la plage, y creusant des trous où nous confectionnâmes, au moyen de fagots et de couvertures camouflées, des

tentes pour nous protéger du froid. Surtout, nous étions quasiment invisibles aux avions ennemis. Nous installâmes en batterie un fusil-mitrailleur qui nous couvrirait en cas d'un débarquement éventuel, et qui nous permettrait d'abattre ces avions qui larguaient toutes ces mines magnétiques. Nous avions situé notre campement près du nouveau port de Verdon, qui se composait d'un môle conçu de façon à pouvoir recevoir tous les types de paquebots de l'époque. Non loin de l'embarquement, une gare maritime pouvait accueillir les voyageurs. Il s'agissait d'un centre important tout neuf, qui n'eut d'ailleurs guère le temps de servir (il fut détruit avant...).

Il nous fallut nous mettre en campagne afin de nous ravitailler : nous cherchâmes alors des vivres. Comme la population avait en grande partie migré sous des cieux plus accueillants, nous pûmes dénicher quelques victuailles laissées là par les habitants du Verdon. Cela s'apparentait peut-être de prêt ou de loin à du pillage, mais les Allemands n'auraient de toute façon pas manqué de se servir sans état d'âme, alors...

Peu après, les Polonais, qui avaient installé leur gouvernement transitoire près d'Angers, dans les bunkers du château de Pignerolles à Saint Barthélémy d'Anjou, arrivèrent en un convoi très important près du môle, accompagnés de leur Président. Ils embarquèrent sur deux cargos sous la pluie soutenue des bombes allemandes, et par miracle, aucun des deux bateaux ne fut touché. Cependant, sur le môle, tous les véhicules du convoi avaient été abandonnés, disposés là, en colonne, et cela attirait les Stukas comme des mouches sur le miel, puisque l'ennemi pensait avoir affaire à des camions militaires et à un important mouvement de troupes françaises. Il fut ainsi décidé que nous devrions démanteler cette colonne de camions, afin d'emmener les véhicules plus loin, ou de les balancer au fond d'un ravin. Tout ce matériel était neuf, et rempli de vivres, d'armements et de munitions. Nous en profitâmes naturellement ; nous récupérâmes une cuisine roulante et nous décidâmes de l'utiliser pour nous préparer des plats chauds. Face à notre statut plus que précaire, nous devions nous débrouiller du mieux que nous le pouvions.

Je me dévouai pour cuisiner, et nourrir le personnel, une centaine de personnes tout de même. Maintenant, notre batterie sur la plage disposait d'une dizaine de fusils-mitrailleurs, et nous pouvions contrôler la route qui reliait Verdon à Soulac. Il était hors de question de nous rendre aux Allemands sans combattre. Si nous étions assez bien équipés, d'autres avaient une situation encore moins enviable. Des militaires de l'Armée de Terre arrivaient par dizaines, les bras ballants, sans aucune arme. A nos questions, ils répondirent qu'ils avaient cédé à la menace de motards allemands suréquipés qui leur avaient promis de ne pas les tuer s'ils déposaient là leurs armes et partaient hors de leur vue. Ces pauvres Français n'étaient encadrés par aucun officier, n'avaient aucune stratégie d'ensemble et étaient totalement abandonnés, ce qui expliquait leur façon d'agir. Nécessité fait loi. Dans ces tristes conditions, la guerre était tout de même perdue d'avance.

Puisque notre détachement était composé d'environ 120 élèves de 16 ans de moyenne d'âge et de quelques officiers ingénieurs mécaniciens ou commandants de compagnie, nous faisons de notre mieux pour ne pas les laisser à l'abandon et pour les encadrer.

Le 23 juin, je dus partir avec une équipe au ravitaillement, dans ce pays totalement désert. Il nous fallait entre autres trouver du bois pour alimenter la cuisine roulante ; nous trouvâmes dans une maison un gros porc mort, à qui il manquait une patte à l'arrière et une à l'avant ; malgré cela, il était frais. On avait du le tuer avant de partir, et en prélever l'épaule et le jambon qui manquaient. Nous le chargeâmes avec plaisir dans la charrette à bras, car notre quotidien serait désormais assuré quelques jours grâce à notre trouvaille. Nous ramenâmes également des pommes-de-terre et du vin. Nous pûmes ainsi faire du porc avec des frites cuites dans son saindoux, ce que nous fîmes le lendemain après bien des difficultés quant à l'équarrissage et au vidage de la bête. Charcutier, ce n'est pas le même métier que militaire !

Mais ce soir-là, en arrivant au cantonnement, nous fûmes surpris de ne pas revoir nos camarades instructeurs mécaniciens. Tous les officiers étaient également partis, sauf un. Seuls les fusiliers-marins instructeurs étaient restés, et je me retrouvais être le seul mécanicien. Le Premier-Maître fusilier Rose avait pris le commandement de notre détachement. Effectivement, dans l'après-midi, le gouvernement replié à Bordeaux s'était embarqué sur le paquebot *Massilia* qui était en rade dans l'estuaire avec le *De Grasse* et le *De la Salle*. Une partie de l'équipage civil du *Massilia* ayant refusé de partir, on la remplaça par les mécaniciens de notre équipe, ce que firent également nos officiers. Nous nous retrouvâmes peu nombreux pour encadrer nos élèves. Ce fut le Premier-Maître qui avait prié l'ingénieur de 1^{ère} Classe Hervé-Touvet de ne pas nous quitter, car il fallait impérativement qu'un officier restât avec nous, pour prendre des décisions cruciales en cas de coup dur et en assumer la responsabilité. S'il l'eut fallu, nous eûmes employé la force pour en retenir un avec nous, car dans le cas contraire, nous aurions été abandonnés : il fallait que quelqu'un nous encadrât pour que notre cantonnement restât dans la cohérence nécessaire à notre survie.

Par la suite, on nous ordonna le 24 juin d'embarquer à bord du paquebot *De Grasse*, ce que nous fîmes après avoir réuni nos affaires peu nombreuses. Beaucoup de gens étaient déjà à bord, qui venaient d'on ne sait où, et qui fuyaient les Allemands. Nous nous installâmes dans la salle à manger du navire, paradoxalement sur de la paille. Le luxe était pourtant étonnant, le *De Grasse* étant réputé pour être le bateau le plus fastueux de la flotte passagère. Nous devions appareiller dès le soir, mais l'équipage se mit en grève, refusant d'effectuer les quarts : il venait de la Norvège, et avait énormément travaillé ces derniers temps. Il aspirait au repos qui lui était dû, il n'en pouvait plus. Face à cet état de fait, toutes les personnes importantes, toutes les *huiles* que comportait le bateau, et qui fuyaient les Allemands, se précipitèrent aux sabords et s'embarquèrent sur de petites embarcations pour se rendre sur le paquebot *De la Salle* mouillé non loin de là. Nous nous retrouvâmes médusés sur le *De Grasse*, comme des idiots. L'altruisme n'est pas toujours le fort des personnalités de ce monde... Comme en rade se trouvaient également deux ou trois navires de guerre à peine achevés mais

tout de même armés, le soir-même ils escortèrent le *De la Salle* jusqu'au sortir du port. Mais dès qu'ils se trouvèrent dans la passe, les canons du *Fort des Requins* de Royan ne se prièrent pas de leur offrir des tirs nourris. Les escorteurs ripostèrent, accélérèrent, et finirent bien par passer. Mais le *De la Salle* était trop lent, il n'était pas prévu pour cela et reçut des tirs de plein fouet. Diminué, il dut se résoudre à faire demi-tour. La canonnade dura encore un bon moment ; quant à nous, nous n'étions pas réellement fiers, ainsi, au milieu de la Gironde, et sans armes... Tout se calma enfin, et vers minuit, on entendit par les haut-parleurs la voix du maréchal Pétain qui annonçait qu'il avait signé l'Armistice avec les Allemands. Si nous



nous sentîmes quelque peu soulagés sur le moment, un grand sentiment de tristesse nous envahit aussitôt après. Ça y était... la France s'était mise à genoux.

Un bruit courut dès le lendemain, comme quoi les prisonniers faits sur les bateaux capturés par l'ennemi n'avaient rien à craindre s'il s'agissait de réservistes. Nous quittâmes immédiatement le *De Grasse* pour embarquer sur le *France*, qui était accosté près de nous. Il nous ramena vers Bordeaux en traversant la Gironde ; nous restâmes pour la nuit à l'École de Santé de Bordeaux, et nous prîmes le len-

demain la direction de la gare SNCF Saint Jean, en partance pour Sète. Pendant ce temps, les Allemands arrivaient au Pont de Pierre de Bordeaux où, dit-on, les civils les accueillirent dans la liesse... Cela était bien triste, mais plus personne ne voulait de cette guerre mal menée et ingagnable par manque de préparation et de moyens. Dès lors, l'état d'esprit du moment était à cette amère conciliation. C'était dur à avaler. La majorité des gens ignoraient tout bonnement ce que leur préparaient les quatre années à venir²³...

Nous restâmes toute une journée en gare de Sète, où nous ignorions si nous nous rendrions à Toulon ou en Afrique du nord. Mais nous nous dirigeâmes bel et bien vers Toulon, à l'École de Saint-Mandrier que je connaissais bien. Certains de nos camarades étaient quant à eux restés à Lorient –et ils regagneraient Toulon 15 jours plus tard –, d'autres étaient partis en A.F.N et d'autres encore en Grande-Bretagne. Nous reformâmes ainsi nos Compagnies d'élèves, et reprîmes les cours.

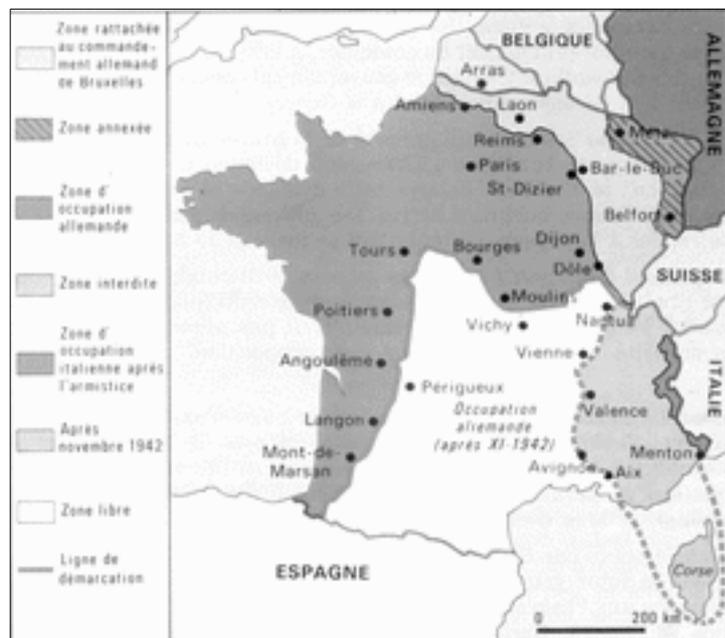
J'étais curieux de revoir notre cher logement. Une après-midi où nous étions libres, je m'y rendis accompagné d'un camarade. La surprise fut grande, lorsque je constatai que toute la famille du propriétaire s'y était réinstallée. Mon arrivée provoqua du reste une surprise du même acabit. C'était trop fort ! Tout le monde se mit immédiatement en quatre pour évacuer les lieux et nettoyer l'appartement. Le soir-même, je pus y coucher, tout y était en ordre. Nous nous aperçûmes par la suite, avec Marcelle, que diverses affaires personnelles avaient disparu, mais même si cela n'était pas particulièrement agréable, ce n'était pas bien grave : la guerre ne facilitait pas les choses et tout le monde avait dû se débrouiller avec plus ou moins de dignité.

Puisque je me retrouvais un peu *au point de départ*, je désirais que Marcelle et Monique revinssent auprès de moi à la maison. Mais à cette époque, une clause d'Armistice²⁴ allait incessamment être appliquée : une ligne de démarcation allait couper la France du Nord occupée, et la France du Sud *zone libre*. J'écrivis donc immédiatement à Marcelle pour qu'elle arrivât immédiatement, avant d'être obligée de se munir de papiers obligatoires pour

²³ Hitler consignera dans son journal, le 30 avril 1942, ces quelques mots : « *La France devra chèrement payer, car c'est elle qui l'a [la guerre] provoquée et déclenchée. Elle sera ramenée à ses frontières de 1500, et la Bourgogne reviendra au Reich. [...]* Si les Français savaient ce que le Führer a l'intention d'exiger d'eux, sans doute les yeux leur sortiraient-ils de la tête. Aussi vaut-il mieux garder pour le moment ces choses secrètes et essayer de tirer le plus possible de l'attentisme des Français. »

²⁴ Clause du 25 juin 1940.

franchir la ligne de démarcation. Mais comme le courrier fonctionnait très mal, mes plans en furent contrecarrés. Marcelle dut attendre les papiers nécessaires longuement ; elle souhaita ainsi rendre visite à son père qui était toujours à l'hôpital Saint Jacques de Nantes, avant de revenir à Toulon. Bien lui en prit, car le pauvre homme décéda peu de temps après, seul, pour la même raison que ces papiers encore nécessaires au franchissement de la ligne de démarcation dans l'autre sens étaient trop longs à obtenir. Ce fut donc entre-temps que Marcelle rejoignit Toulon, à la mi-août.



Mais je fus affecté à Marseille dès le 4 août, à la 1^{ère} flottille de patrouilleurs, alors que Marseille était encore dans la zone occupée... Nous étions en fait quatre Quartiers-Maîtres-Chefs mécaniciens désignés pour remplacer des réservistes embarqués sur ces bateaux. Dans le fond, ce changement ne me déplaisait pas, puisque les apprentis devenaient difficiles à commander depuis tout ce remue-ménage. Ils baissaient les bras, se demandant à quoi bon continuer cette instruction. Le soir même, rendu à Marseille, j'appareillais sur un vieux chalutier immatriculé à Arcachon et équipé en dragueur de mines, l'*Alcyon II*. Ironie

du sort, ce bateau avait été donné à la Marine française par les Allemands comme dette de guerre, en 1918. Il s'agissait d'un véritable rafiot, totalement archaïque et inconfortable. En fait, l'escadre du Frioul était composée de notre chalutier, donc, et également d'un autre, le *Cap noir*, puis de deux remorqueurs, *Le Bœuf* et *Le Calmar*. Ces vieux bateaux avaient été réaménagés pour le dragage des mines, besogne jugée très dangereuse – nous pouvions sauter à chaque instant. S'ils sautaient, vu leur état lamentable, cela ne coûterait pas bien cher à la collectivité. Sur le gaillard avant trônait un superbe canon de 37, et la passerelle était munie d'une mitrailleuse des Armes et Cycles de Saint-Etienne. La radio fonctionnait par intermittence, seulement lorsqu'elle le voulait bien. La compétence de notre Quartier-Maître Radio ne pouvait rien contre la péremption de ce matériel obsolète. Le Commandant était un Officier de réserve des Equipages de la Flotte de 2^{ème} Classe, qui avait jadis commandé le yacht du gros journal *Paris-Soir*. Un homme sympathique que nous ne vîmes pas longtemps, car cette tâche était tellement dangereuse que le Commandement subissait une importante rotation – quatre fois par ans.

En tant que nouvel équipage, nous eûmes intérêt à nous mettre immédiatement au courant de la manœuvre, puisque nous appareillions sous peu. Malgré les conditions d'Armistice, notre mission consistait, excusez du peu, à déminer le golfe de Fosse/Mer. Tout le golfe avait été miné dès 1939, afin de gêner la libre circulation des cargos qui se rendaient à Marseille et à Port-de-Bouc, ainsi que les gros pétroliers qui alimentaient en mazout les raffineries de l'Étang de Berre. Il fallait affamer la France, et la priver de ses matières premières. À l'époque, nous étions bien loin de connaître l'autonomie énergétique, et nous importions beaucoup de combustible pour faire tourner nos usines. Comme le mouilleur de mines qui les avait posées là avait lui-même sauté lors de sa noire besogne, nous devions draguer au hasard, puisque toutes les bombes flottantes étaient éparpillées. Nous devions donc opérer chacun notre tour, passant 24 heures en mer, et 24 heures à Port-de-Bouc, au Frioul ou à Marseille.

Nous devons aussi assurer un tour de garde pour escorter et piloter de nuit les navires qui devaient emprunter le golfe.

A cette époque, j'attendais toujours Marcelle et Monique qui devaient arriver sous peu selon mes calculs. Lorsque je le pouvais, j'allais les attendre en gare de Marseille. Mais je commençais à m'inquiéter de ne voir venir personne... Comme je l'ai signalé plus haut, le courrier ne fonctionnait pas, et je n'avais aucune nouvelle. Cependant, un beau jour, je reçus un télégramme m'informant de l'arrivée de ma petite famille à Toulon. J'étais heureux, enfin j'allais pouvoir les revoir. Enthousiaste, je déposai une requête de permission de 24 heures auprès du Commandant ; mais ce dernier me répondit que toute permission était supprimée à ce moment. J'étais triste et découragé. Mais le lendemain, il me fit appeler pour me faire savoir que le jour suivant, nous devons mouiller en rade de Toulon pour prendre livraison d'une *saucisse d'observation*. Je pourrais alors en profiter pour m'éclipser. Cela me réconforta, comme on peut l'imaginer.

Il s'agit là de notre premier appareillage avec un nouvel équipage. Nous montâmes ainsi la pression et chauffâmes les machines, et tout se passa fort bien. Mais lorsqu'il fallut manœuvrer pour sortir du port du Frioul, le Commandant commença à s'énerver : la pression de la chaudière était tombée, et nous faisons presque du surplace. Les moteurs toussotaient stupidement. Les jeunes mécaniciens embarqués depuis peu ne connaissaient pas très bien la chauffe du charbon ; je laissai donc les machines à mon matelot pour me rendre à la chauffe-rie, afin de constater ce qu'il s'y passait : le charbon était mal réparti sur les grilles de la chaudière. Je dus m'occuper moi-même de la conduite du feu, selon les notions que j'avais apprises lorsque j'étais apprenti. Ce voyage entre Marseille et Toulon ne fut pas de tout repos, mais tout se passa finalement bien. Le Commandant, un brave homme, s'arrangea pour que nous accostions au grand rang, appontement situé hors de l'arsenal près du quai *Cronstadt* afin que je puisse, malgré l'heure tardive, retrouver ma femme à la maison. Il fit mettre le *youyou*²⁵ à l'eau, et le *bosco* me conduisit à terre. Je lui remis quelques litres de vin pour les camarades, et je pris l'un des derniers tramways pour me rendre auprès de Marcelle.

Vous pouvez imaginer la joie et la surprise de Marcelle lorsqu'elle me vit inopinément franchir le seuil de la porte ! Nous nous retrouvions enfin après tous ces graves événements. Notre fille avait grandi entre-temps, et toute modestie mise à part, je la trouvais très belle. La rapidité de notre séjour à Toulon tempéra quelque peu notre bonheur, puisque je ne pus que passer deux nuits à la maison. C'était frustrant. Le lendemain, nous prîmes livraison de la *saucisse d'observation* à la base aéronavale de Saint-Mandrier. J'y retrouvais avec enthousiasme d'anciens camarades de l'École qui était voisine. Marcelle décida de venir s'installer à l'hôtel *Cyrnos* avec Monique pendant que je serais à Port-de-Bouc pour draguer les mines. Je pus donc ainsi la voir un jour sur deux, ce qui me mit du baume au cœur.

Tout se passait tant bien que mal, au mieux dans notre étrange situation. Mais peu après, Marcelle se plaignit de vomissements fréquents, signes évidents d'une nouvelle grossesse. Elle finit donc par rentrer à Toulon avec Monique. Je pouvais la rejoindre en permission de 24 heures les samedis et dimanches. Comme j'avais de braves camarades, nous nous étions mis d'accord pour qu'ils me remplacent lors du week-end, tandis que moi, en échange, je les remplaçais à mon tour durant la semaine.

Le 11 mai 1941, l'heureux événement se produisit à l'Hôpital militaire Sainte Anne de Toulon, juste lorsque je me trouvais en permission. Quelle chance ! Nos amis M. et moi-même avions accompagné Marcelle prise des douleurs de l'enfantement à l'hôpital distant de 7 kilomètres. Il était très tard, aux environs de minuit, et afin de faire venir un taxi, nous dûmes trouver à pied le commissariat, comme il était d'usage à l'époque. Madame M. avait aimablement accepté de garder Monique durant tout ce temps. Il fallut laisser Marcelle en compagnie des infirmières de la nouvelle maternité, car à l'époque, les parturientes devaient

²⁵ Petite embarcation de sauvetage.

accoucher sans être accompagnées de leurs maris. Nous dûmes ainsi retourner à la maison, où le temps passa lentement, sans qu'il soit bien sûr possible d'avoir de quelconques nouvelles, le téléphone n'existant pas encore de manière courante. Le lendemain, vers 13h30, nous nous rendîmes, les M., Monique et moi, à la maternité. J'étais fort impatient de connaître l'issue de l'accouchement ! Je donnai mon nom à une infirmière, qui me répondit qu'elle n'en était pas très sûre, mais qu'elle pensait que j'étais le père d'un petit garçon. Je rejoignis Marcelle qui se trouvait dans une chambrée accueillant une vingtaine d'autres jeunes mamans. La promiscuité était de mise, ainsi donc que l'hygiène insoutenable. Je pris peur en voyant ma femme, car sur ses jambes, une lampe électrique montée sur un cerceau la chauffait, ce qui me sembla pour le moins incongru. On avait dû l'endormir lors de l'accouchement, et nous ne connûmes ainsi jamais les tenants et les aboutissants de cette affaire. Mais Marcelle me rassura aussitôt, me disant qu'elle allait bien et que nous avions hérité d'un beau garçon qu'elle appela Michel. Il était né à 23 heures. Le bébé était couché à côté d'elle, dans un petit lit. Je fus surpris de voir qu'on l'avait badigeonné des pieds à la tête de mercurochrome, certainement afin d'éviter les infections. Mon bébé était tout rouge ! Combien j'étais fier et heureux d'avoir un petit garçon ! Pendant ce temps, Madame M. et Monique étaient entrées dans la grande salle, et ma petite fille, qui tenait une rose dans la main et qui était tout heureuse, eut juste le temps d'embrasser sa mère qu'elle se fit immédiatement refouler par une infirmière : les enfants en bas âge n'étaient pas admis ici, car ils pouvaient contaminer les bébés avec tout leur cortège de maladies infantiles.

J'étais tout à fait heureux que tout se soit passé pour le mieux.

Le lundi matin suivant, je dus retourner à mon bord. J'y allais l'esprit libre, sachant Marcelle entre de bonnes mains, et étant certain que Monique serait bien avec les M. ; elle pourrait jouer avec Maguy, leur petite fille à peine plus âgée. Je pris les congés spéciaux accordés pour les nouvelles paternités plus tard, lorsque Marcelle sortirait enfin de l'hôpital. Puis la vie reprit son cours. Le seul inconvénient consistait en le fait que je devais être séparé de ma famille assez souvent lors de ma mission à Marseille, puisque je ne pouvais véritablement la rejoindre à Toulon, avec l'aide de mes camarades, que les samedis et les dimanches.



Marcelle ne chômait pas avec ses deux enfants. Elle manquait de ravitaillement, car si Toulon offre un beau soleil, il n'en va pas de même quant aux productions alimentaires ; le sol là-bas est rocailleux et ingrat, on n'y produisait pas grand-chose. Or les temps étaient difficiles. L'occupation allemande prélevait la principale partie des biens produits, et les Français devaient composer avec le (petit) reste. Les tomates, les courgettes et les aubergines, ces fruits du soleil, ne manquaient pas, mais les pommes-de-terre par exemple demeuraient introuvables, tout comme le poisson, le seul disponible parvenant chez nous dans un état douteux ou même carrément pourri, puisqu'il provenait des restes que Paris n'avait pas absorbé. Nous pouvions manger un peu de mouton le samedi, puisque cet ovidé était le seul animal à viande élevé dans nos contrées.

Le charbon était lui aussi proscrit. Pour le chauffage, il fallait faire la queue des heures pour percevoir de petits boulets de piètre qualité, tout mélangés à de la terre.

Ainsi se mit en place toute une logique de troc. Nous pouvions échanger cigarettes contre huile, tickets de pain ou de chocolat contre lait ou œufs, etc. Il fallait que quelqu'un puisse garder les enfants tandis que Marcelle se débrouillait pour faire les commissions ; tout cela rendait la vie difficile et peu agréable. Nous décidâmes ainsi de ne pas agrandir notre fa-

mille : nous devrions désormais prendre nos précautions. Mais comme nous n'avions que 25 ans et que nous ne nous voyions qu'après de longs moments de séparation, ces beaux *desiderata* ne tinrent pas longtemps, car cinq mois après la naissance de Michel, Marcelle se plaint à nouveau de ses vomissements, ce qui ne laissa guère de doute sur leur cause : elle attendait à nouveau un enfant. Certes, nous aimions les enfants, mais celui-ci tombait mal du point de vue de la date ; à cette époque encore, nous n'aurions droit à aucune aide pécuniaire ; nous étions en pleine Occupation. La seule facilité que nous avions consistait en la gratuité des soins d'accouchement à l'hôpital militaire. Marcelle, un peu naïvement et en désespoir de cause, essaya de provoquer un avortement naturel en sautant d'une chaise ou en jouant à la corde à sauter, mais évidemment rien n'y fit. Nos voisins, bien jeunes eux aussi, nous offrirent de faire avorter Marcelle par leurs propres moyens, ce qu'ils pratiquaient à l'aide d'une sonde en plastique. Le carnage eut sûrement été impitoyable, et cette solution fut très vite écartée. Quelle horreur ! Nous acceptâmes le destin. Ma pauvre femme qui n'arrivait guère à se nourrir convenablement lors de ces temps de restriction avait une triste mine, et je m'inquiétais beaucoup pour elle.



VIII : Les Sous-marins

Au mois d'octobre 1941, mon contrat d'engagement dans la Marine prit fin. Je fus ainsi convoqué à Toulon, au Bureau de la Flottille des Patrouilleurs. On m'invitait à me réengager une fois de plus. Je ne pas pouvais faire autrement, car j'étais un jeune père de deux enfants, bientôt trois, et j'avais 10 ans de service dans l'Armée déjà : allais-je me laisser partir pour Dieu sait où en pleine occupation, pour un métier minable et instable qui m'eût emmené vers ma perte ? Je décidai donc de *rempiler* pour trois ans. Je passai à l'hôpital la visite médicale d'aptitude, où je fus déclaré bon pour le service. Au bureau *La Patache*, je signai ma feuille de recrutement, puis à la Flottille, on m'indiqua que j'étais affecté à un sous-marin de campagne. Je fus surpris de cette nouvelle, car cela ne correspondait pas du tout à mes attentes, et si on m'avait prévenu avant que je signe mon contrat de rengagement, j'y eus réfléchi à deux fois ! Mais malgré cette manière cavalière dont on m'annonça cela, je dus bien me soumettre et faire ce qu'on me demandait.

Je retournai à Marseille, à bord de *L'Alcyon II* afin de préparer mon sac et attendant ma nouvelle affectation dont évidemment j'ignorais tout. Durant la journée, un télégramme parvint à bord comme quoi je devais rallier d'urgence la Flottille de sous-marins de *Missiessie* à Toulon, pour rejoindre la base de Sousse en Tunisie²⁶. Mais sur place, le Commandant en second de la base me signifia son regret de ne pas pouvoir m'affecter à l'un des sous-marins en instance de départ en campagne, car ils étaient tous complets. Faute de mieux, on me donna un poste à bord d'un sous-marin en disponibilité, ce qui me réjouit beaucoup, puisque cela me permettait de ne pas trop m'éloigner de ma femme enceinte : je resterais souvent à quai. Ces sous-marins dans lesquels on m'envoyait étaient âgés ; ils étaient entreposés au fond de l'arsenal, mis là en réserve en vertu des conditions d'Armistice signées avec l'Allemagne.

Je me rendis donc à bord du bâtiment *La Sirène*. Il était bien triste de s'incorporer à un équipage si réduit, présent seulement pour assurer l'entretien du navire. Le Capitaine me reçut dès le début de la matinée. C'était l'homme qui était chargé de la maintenance de tous ces vieux rafiots. Il prit connaissance de mes états de service, et au vu de mes notes plutôt flatteuses, il me renvoya au Centre, puisque j'étais prêt à passer Second-Maître. Il préférerait me voir utile à bord d'un bâtiment à l'état opérationnel plutôt que de me voir moisir ici. Je commençais à trouver cette valse-hésitation fatigante.

Le 6 novembre 1941, je dus retourner au Centre où on me dit ne pas savoir que faire de moi. C'était un comble ! On m'affecta donc dans le Centre même, à la Compagnie de garde. Je détestais cette mission de garde de l'arsenal, bêtement celle d'un *troufion*, et je dus l'exécuter jusqu'au 17 décembre. On me fit alors enfin passer l'examen d'aptitude aux missions sous-marines ; les problèmes que l'on me posait n'étaient pas difficiles, puisque j'avais été instructeur des techniques sous-marinières durant plus d'un an à l'École des mécaniciens. Je fus reconnu apte, logiquement, et je dus embarquer à bord du sous-marin *Amazon* le lendemain matin.

Une fois l'embarquement de tous les hommes effectué, le Premier-Maître mécanicien me plaça devant un compresseur d'air en dysfonctionnement, m'alloua un matelot pour m'aider dans ma tâche, et m'intima l'ordre de réviser et de réparer la machine. Il s'agissait sans doute d'un test, c'était trop gros. Je me procurai les plans de l'engin et me mis à l'ouvrage. Chaque pièce en fut révisée, et les organes défaillants furent remplacés. Après l'ultime mise au point, on procéda aux essais ; j'étais anxieux, je l'avoue, car ces compresseurs avaient la mauvaise manie de se montrer capricieux la plupart du temps, même neufs, alors... Mais heureusement, la machine fonctionna parfaitement, ce qui eut l'air de ravir mon supérieur. Il m'affecta donc sur-le-champ aux diesels principaux de propulsion, des moteurs *Wickers* à injection mécanique. Nous sortîmes du port plusieurs fois pour mettre au point le bateau, qui

²⁶ A l'époque, l'Afrique du Nord était encore sous obédience Française.

avait déjà beaucoup navigué ; il avait participé à toute la campagne de Norvège. Nous fîmes même des essais de lancers de torpilles.

Le 31 décembre, les promotions parurent au Journal Officiel. Nous nous trouvions alors au bassin de carénage, près des bureaux de la Flottille. J’y connaissais quelques camarades fourriers²⁷, et je me rendis aux bureaux en leur demandant si je pouvais consulter les listes. A ma plus grande joie, mon nom y figurait ! Mon grand ami Q. qui était encore à la Flottille y figurait également. Comme son bateau était posté non loin de là, je courus le prévenir pour sa promotion ; le soir même, nous arrosions nos galons avec enthousiasme. En effet, entre le grade de Quartier-Maître et celui de Second-Maître, il y avait une grande différence ; j’avais 27 ans, dix ans de service maintenant, et je devenais enfin Officier Marinier. Nous nous empressâmes de faire coudre nos galons dorés sur les manches de nos vareuses, en attendant la perception de nos nouvelles tenues. Marcelle fut très surprise et heureuse de ma nouvelle promotion. Ce fut une grande journée pour nous tous.

Le lendemain matin, j’arrivai à mon bord et je descendis au poste avant où se trouvaient ma couchette et mon placard. Tous mes camarades furent étonnés de me voir arborer mes nouveaux galons, car nul ne se doutait que j’étais aussi prêt de la promotion. Mais je me conduisis comme à l’accoutumée, rejoignant mon poste de travail. Ce n’était pas une raison pour avoir la grosse tête. Mais cette nouvelle fit bien vite le tour du navire, puisqu’un sous-marin est plutôt petit avec ses 600 tonnes et ses 40 hommes d’équipage. Ainsi, peu après, les patrons mécaniciens et ceux du pont vinrent me voir et me signifièrent leur surprise, car ils n’avaient pas encore été avisés de la nouvelle par le Centre : je ne figurais pas sur leur liste de promotion diffusée couramment aux bateaux. On s’excusa donc de ne m’avoir pas encore invité au poste des Officiers Mariniers, et on me conseilla de me rendre au bureau militaire du Centre de *Missiessi* pour rapporter la décision qui me bombardait Second-Maître. On n’est jamais trop prudent. Je m’exécutai immédiatement, me demandant pourquoi diable mon nom ne figurait pas sur la liste en circulation sur les bateaux : j’avais bien vu mon nom au J.O., mais je commençais à en douter ! On reconnut effectivement qu’une simple omission était à la source de ce désagrément. Je regagnai mon bâtiment rassuré. A mon arrivée à bord, tout le monde me félicita, des matelots au Commandant. J’étais officiellement devenu un *bœuf*, ainsi qu’on nommait dans notre argot de marin les officiers.

A midi, je mangeais désormais au poste des Maîtres. J’étais un peu gêné au début, mais il allait falloir s’y faire. Je fus affecté aux services extérieurs, c’est-à-dire à tous les appareils auxiliaires nécessaires au bon fonctionnement du bateau, à l’exception des moteurs de propulsion. Cela ne m’empêchait pas d’être de quart aux moteurs lorsque nous étions en mer.

Nous appareillâmes peu longtemps après pour effectuer des essais de lancement de torpilles et de tirs. Une tempête très forte se leva ; nous dûmes mouiller le soir en rade des Salins d’Hyères, non loin de Toulon. Toute la nuit, nous dûmes rester attachés avec des sangles afin d’être plaqués contre nos couchettes et de ne pas nous cogner n’importe où. Le matin venu, le *branle-bas* fut déclaré très tôt. Nous allâmes prendre un bon café réparateur après une telle nuit, à la cuisine de plongée, dans le poste des Maîtres. Horreur ! Ce fut le pire café de ma carrière, cette lavasse était à vomir. Le Commandant, au carré des officiers, à quelques mètres de là, recracha lui aussi l’infect breuvage. Cela ne venait donc pas de moi. Il fit appeler le cuisinier qui n’était autre qu’un jeune homme qui débutait sa carrière à bord. Le Commandant lui demanda quelle eau il avait utilisé pour faire le café ; le jeune homme s’exécuta, et désigna bien le robinet dévolu à cet usage. En fait, je compris tout de suite ce qui s’était passé : l’eau avait un goût saumâtre ; la veille, à Toulon, nous avions fait le plein d’eau douce, et le garçon qui s’était occupé de cette tâche avait *oublié* de fermer le robinet de remplissage une fois sa besogne effectuée. En plongeant, l’eau de mer s’était mêlée à l’eau douce. Voulant réparer cette erreur, je me rendis à l’échelle du sas, équipé d’un marteau et d’une clef à mollette,

²⁷ Sous-officier responsable du matériel d’une unité.

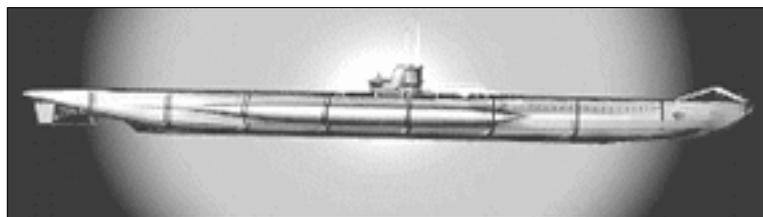
en vue de me rendre sur le pont fermer le robinet fautif avant l'appareillage qui était précipité, puisque le paquebot *Lamauricière* semblait au large des Baléares du fait de la tempête. Nous devions lui porter secours en urgence.

Je n'eus pas le temps de gravir deux échelons que je reçus un formidable choc au front, qui me fit tomber jusqu'au poste central du bateau. Je venais de recevoir sur la tête un accumulateur portatif de cinq kilos, qui avait été déposé auprès du panneau du sas par un électricien qui ramassait les feux de positions utilisés lors du mouillage. Or, le très fort roulis de la nuit avait fait basculer cette fichue batterie dans le sas, et je l'avais reçu sur le crâne après une chute de 5 à 7 mètres, excusez du peu...

Lorsque je repris pied au poste central, je vis mes camarade marquer un mouvement de recul instinctif, et je ne compris pas pourquoi. Assommé, je portai ma main à mon front, et je sentis une large fente où mes doigts entraient. Le sang me coulait dans l'œil. Mes jambes se mirent à trembler ; pourtant, je ne ressentais guère de douleur ! L'officier en second est venu aussitôt à moi et m'a emmené dans une cabine d'officier, où il m'a fait me coucher. Il a nettoyé ma plaie à la teinture d'iode et je suis resté immobile. Le sang a cessé de couler, je me suis relevé et j'ai bougé ma tête, afin de constater les dégâts ; je fus tranquilisé, car en fait, je ne sentais rien du tout. Le Commandant voulut que nous retournions au port afin de me faire soigner, mais je lui répondis que c'était inutile, que j'allais bien. Nous ne sommes ainsi rentrés que deux jours plus tard, après notre campagne d'assistance aux Baléares. Dès notre arrivée au quai, je me suis rendu à l'infirmerie du Mourillon où on m'examina. On me tondit les cheveux et on me pansa sans me recoudre ni ne me poser d'agrafes, puisque les chairs avaient commencé leur cicatrisation. J'ai donc depuis conservé une cicatrice qui témoigne de ce mauvais souvenir. Je ne m'en étais pas mal sorti, car j'aurais pu avoir gardé des séquelles beaucoup plus sérieuses, ou être blessé plus grièvement. Décidément, je n'avais pas de chance d'inaugurer ainsi mon nouveau grade !

Puisque l'*Amazonie* devait partir en Afrique sous peu, je fus chargé d'assurer la perception des tenues de campagne –qui étaient blanches –auprès du Maître-Tailleur de la Marine de Toulon. J'en profitai pour recevoir au plus vite mes nouveaux uniformes de Second-Maître. Je me souviens combien j'étais fier de me promener dans mon nouveau costume ! Le prestige de l'uniforme n'était pas un vain mot.

Pendant ce temps, ma chère Marcelle continuait à vomir et à très peu manger. Elle n'absorbait bien souvent qu'un peu de pain noir et un morceau de sucre, ce qui m'inquiétait beaucoup, d'autant que je devais m'absenter.



Je fus d'ailleurs affecté à l'équipage supplémentaire de l'*Amazonie* ; cet équipage avait pour mission de remplacer les membres du personnel du sous-marin qui tombaient malades, ou qui étaient indisponibles. Cependant,

comme l'espace dans un sous-marin est compté, l'équipage de remplacement devait évoluer sur un navire de surface, ce qui représentait un poste fort peu intéressant, consistant à attendre sur un bateau et à gérer les tâches ingrates. Je dus pourtant en prendre mon parti. Mais ironie du sort, comme il y avait en excédent un autre Second-Maître mécanicien qui voulait absolument partir pour l'Afrique, ce dernier fit jouer quelques relations haut placées, et moi, plus jeune, je fus débarqué sans autre forme de procès. Finalement, cela m'arrangeait, et je n'en fus pas mécontent, car l'état de santé de Marcelle exigeait ma présence. Je pus donc rentrer à la maison, ce qui la rassura.

Le 1^{er} février 1942, je retournai au Centre de *Missiessi*. On me nomma aux magasins de réserve des sous-marins, où s'entreposaient les matériels électriques, les appareils de pont

ou les organes de machines, avant fourniture aux bateaux qui en avaient besoin. Je devais m'occuper du *magasin machines*, où je stockais les pièces de rechange des moteurs *Wickers*, *Sulzer* ou *Schneider*. Je devais aussi récupérer les vieilles pièces défectueuses ou mortes qui provenaient des sous-marins qui entraient au port après campagne. Je faisais par la suite réparer tous ces organes à l'atelier de l'arsenal. Mon travail était fondamental, car tous les bateaux n'étaient pas équipés de la même manière, et il fallait toujours être prêt à les dépanner vite et efficacement. Cette tâche n'était donc pas tellement aisée, d'autant qu'à cela s'ajoutaient les services au Centre avec la gestion des permissionnaires, les tours de garde, etc. Mais je pris patience dans l'attente de la naissance de mon troisième enfant. Ce travail était intéressant, de toute façon.

A cette époque, j'étais encore bien jeune, et je fis une erreur que je me suis toujours reprochée. Bien auparavant, j'avais demandé aux autorités une permission pour la Zone occupée, afin de voir ma famille angevine. Mais le délai d'attente, comme je l'ai souligné plus haut, était très long ; on m'envoya en permission juste au moment où Marcelle entra à l'hôpital pour accoucher. Bon sang, quel manque de veine ! Je partis le cœur gros pour la Possonnière, m'en voulant énormément de devoir laisser ma femme et mes enfants dans un moment aussi crucial. Michel était gardé par des voisins, tandis que Monique était restée à la Possonnière, chez ma mère qui avait réussi à obtenir les laissez-passer pour franchir la ligne de démarcation.



Ce fut donc le lendemain de mon départ que j'arrivais à Angers, en compagnie de deux officiers de Marine angevins, un Capitaine de frégate et un Lieutenant. Nous décidâmes de faire viser nos permissions à la «commandanture» allemande d'Angers, comme la loi du moment l'exigeait. Cela m'écoeura, car j'eus un énorme choc à la vue de l'immense drapeau rouge frappé de la croix gammée qui flottait fièrement sur l'immeuble de la

Gestapo, rue de la Préfecture, non loin de la gare Saint-Laud. Nous ne voyions jamais ce funeste emblème en zone libre. Je pris là conscience de bien des choses. Nous nous présentâmes à la «commandanture» près de l'église Notre Dame, où un sergent visa nos papiers de permission. Il me signifia qu'à chaque fois que je viendrais me rendre à Angers en provenance de la Possonnière, je serais obligé de revenir dans ce bureau pour faire viser mes documents. Je me résolus à le faire une fois —où on me fit attendre une heure en se moquant de moi —*en se foutant de ma gueule, il faut le dire !* — une secrétaire militaire se faisant tripoter sous mes yeux par ces deux crétins de sous-officiers pour me narguer. Plus jamais il ne me revirent par la suite, ces guignols, je peux le certifier !

Au bout de quatre jours, je recevais enfin une lettre de ma chère Marcelle qui m'annonçait la naissance d'un nouveau fils, qui s'appellerait Robert, tout comme moi. Il était né le 20 juillet 1942. Je fus rassuré, et j'avais bien hâte de rentrer à Toulon. Le retour avec Monique s'effectua d'ailleurs sans encombre, et je ramenai quelques victuailles car sur les côtes méditerranéennes, c'était la disette plus que jamais. L'Anjou était plus prolifique. Je fus heureux sans partage de retrouver Marcelle. Mon petit Robert était un très beau bébé. Quant à Michel, il courait déjà comme un lapin, il était déjà autonome, ce qui soulageait Marcelle d'autant, elle déjà si fatiguée par son accouchement. Elle eut même une mauvaise angine qui l'obligea à se

tenir alitée. Ces deux mises au monde étant fort rapprochées l'une de l'autre, elles avaient provoqué en plus une *descente de matrice* qui la gênait fortement, et ce séjour au lit lui fut au fond assez salutaire. Elle méritait du repos.

Notre logement était devenu trop petit, avec ses deux pièces pour nous cinq. Nous recherchâmes un logis plus adapté à nos besoins ; au mois d'août, nous déménagâmes pour une petite villa très agréable du faubourg *La Palasse*, située non loin de celle où nous nous trouvions précédemment. Nous dûmes également faire l'achat de quelques nouveaux meubles. Nous étions heureux, car nous avions à notre disposition tout le confort de l'époque, malgré le manque de nourriture. Un petit jardin était campé entre la rue et la maison. Cette dernière était de plain-pied, mais surélevée par rapport à la rue. Elle disposait devant d'une terrasse assez vaste. Nous y pénétrions par un couloir central d'entrée qui la partageait en deux parties ; à gauche, on pouvait trouver une chambre et une salle à manger ; à droite, une autre chambre, une pièce aveugle et la cuisine qui débouchait sur une petite cour. Au fond du couloir se situaient les toilettes. Puis la cour arrière, cimentée, offrait un lavoir et un cabanon pour y entreposer charbon et bois. Non loin de là, tous les commerces nécessaires étaient à notre disposition. Cette maison était un véritable rêve pour nous.

Entre-temps, j'avais été affecté au sous-marin *Le Redoutable*²⁸. Nous devions repartir incessamment pour Saïgon, et avec Marcelle nous décidâmes que durant mon absence, nous emploierions quelqu'un pour l'aider à s'occuper de la petite famille. Ce projet nous tranquillisa. En fait, c'était sur ma demande et après beaucoup contacts que j'avais été nommé à bord du *Redoutable*, car ma vie sédentaire de magasinier au Centre, du 1^{er} février au 1^{er} novembre, m'ennuyait finalement profondément. Nous fîmes ainsi quelques essais en mer sur ce bateau, où tout se passa bien, hormis quelques jours avant le 27 novembre 1942 –funeste jour s'il en est pour Toulon –où un palier de turbosoufflante avait grillé, ce qui nous obligea à attendre longuement à quai le remplacement de la pièce défailante, puisque les ateliers de l'arsenal n'étaient jamais pressés avant de fournir du matériel neuf.

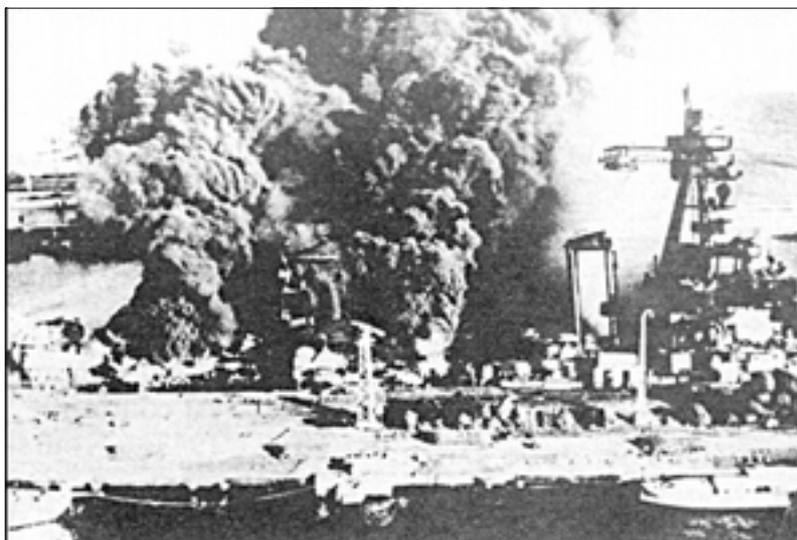
Il est vrai que depuis l'occupation de la zone libre par les Allemands, on sentait une tension perceptible monter. Ces derniers étaient maintenant aux portes de la rade. Les Officiers et les Sous-Officiers s'étaient réunis, et le Commandant nous demanda de sonder notre équipage afin de savoir ce que nous désirions tous réellement : voulions-nous si cela était possible *désertier* en sauvant notre peau mais en abandonnant nos navires à l'ennemi, ou préférons-nous nous saborder, faisant sombrer volontairement nos bâtiments avant une éventuelle capitulation ? Cette dernière option enlevait à la France son dernier atout... Cependant, notre point de vue fut clair : jamais la Marine nationale ne se rendrait, et surtout pas aux Allemands. Il était hors de question qu'ils utilisent nos bateaux pour les retourner contre nous, et qu'ils bafouent des années d'honneur militaire. Nous décidâmes d'un commun accord de saborder notre navire. Chaque soir, dans l'attente de l'ennemi, nous nous préparions à faire sombrer notre propre vaisseau. Et ce fut ce fameux 27 novembre 1942 que les Allemands se présentèrent à l'arsenal du Mourillon de Toulon, où nous étions accostés. Les sous-marins en état de marche étaient mouillés l'avant orienté vers la passe, prêts à partir en urgence. Les autres – dont nous étions, à cause de cette turbosoufflante en panne –étaient à quai pour réparation. Notre équipage, comme pour tous les autres sous-marins immobilisés, n'était composé que d'un tiers du personnel. Notre Commandant, le Capitaine de Vaisseau Caminati, était près de nous, à notre bord. Ce fut lui, et aucun autre supérieur –car sinon cette décision difficile n'eut jamais été prise par quiconque en haut lieu –qui nous donna l'ordre de sabordage.

Cela ne se fit pas sans violence, comme on peut l'imaginer. Refoulés à la coupée²⁹, les Allemands voulant s'emparer à tout prix de notre navire n'hésitèrent pas à ouvrir le feu au

²⁸ Il ne s'agit pas du *Redoutable* connu du grand public, puisque les sous-marins nucléaires n'ont été mis en service qu'à partir de 1954.

²⁹ Ouverture sur le flanc d'un navire servant d'accès au personnel.

pistolet-mitrailleur, et ils lancèrent des grenades à bord, blessant du même coup l'Enseigne de Vaisseau Jacquemin et le Second-Maître Electricien Châtillon. Pendant ce temps, le Commandant nous fit ouvrir toutes les purges de ballasts, puis chacune des portes des caisses d'assiette³⁰, ainsi que les entrées d'eau pour le refroidissement des moteurs diesels. Lorsque la pression d'huile commandant l'ouverture des vannes des purges fut suffisante, l'eau pénétra dans le navire qui s'enfouit par 12 mètres de fond, couché sur le flanc le long du quai. Avant cela, une péniche à torpilles était en coupe avec nous, et tout le personnel sauta sur son pont. Nous attendîmes le jour afin de nous rendre aux Allemands. Les blessés furent dirigés ensuite vers l'Hôpital Sainte Anne, tandis que, une fois rassemblés, nous nous trouvâmes sous bonne garde escortés jusqu'au fort *Lamalgue* du Mourillon. Quant à nos officiers, nous ne les revîmes jamais. Dans la matinée, on nous mit en colonne, et nous nous rendîmes à la gare de Toulon. Nous pensions tous être mûrs pour les atroces camps de prisonniers³¹, en partance pour l'Allemagne, l'Autriche ou la Pologne. Certains d'entre nous, judicieusement placés dans la colonne, purent s'évader avec l'aide de femmes et d'hommes civils toulonnais qui cachèrent leurs uniformes de marins en leur passant ni vu ni connu des imperméables sur le dos. Mais moi, je me trouvais en tête de colonne, près de la voiture amphibie qui nous ouvrait la marche, et donc les Allemands m'avaient à l'œil... Je n'avais aucune possibilité de m'enfuir. Je pus seulement griffonner discrètement un mot pour Marcelle : j'y mis mon adresse, puis j'y racontai ce qui se passait. Je chiffonnai en boule mon message et le jetai à un civil qui passait près de nous. Il le remit aussitôt à ma femme, ce dont je le remercie encore, car nous ne le connaissions ni d'Eve ni d'Adam. Décidément, tous les Français de l'époque n'étaient pas collaborateurs, ce qui nous mettait tout de même du baume au cœur. Bref, mon message rassura grandement Marcelle, qui s'inquiétait à juste titre : les nouvelles diffusées à la radio concernant la vie des marins étaient fort pessimistes.



Nous passâmes *devant* la gare, mais la dépassâmes – ce qui nous donna l'espoir d'un sursis – mais après être passés vers l'Hôpital Sainte Anne, nous nous retrouvâmes à la Caserne des Sénégalais (dont j'ai oublié le nom). Nous fûmes ainsi entassés une vingtaine de gars par chambre, comme des chiens au chenil, dans ces pièces totalement vides, sans lits ni W.C. On nous laissa seulement quelques effets militaires, dont les képis nous servirent de pots de chambre...

Comme la caserne était située sur le haut de la ville, nous pouvions y voir par les fenêtres toute la rade ; la flotte y agonisait spectaculairement ; des incendies éclataient partout, des explosions illuminaient le ciel dans une écœurante et sinistre beauté. A chaque explosion, nous chantions la Marseillaise. Les Allemands en étaient affolés, ils nous mettaient en joue de leurs mitrailleuses pour nous calmer, mais nous étions bien plus nombreux qu'eux, des centaines d'hommes, et rien ne réussit à nous faire taire.

³⁰ Dispositif de caissons étanches permettant de stabiliser l'assiette, soit l'inclinaison d'un sous-marin selon leur remplissage respectif.

³¹ On les trouvait déjà atroces, à l'époque, mais nul n'imaginait véritablement ce qui s'y passait réellement...

Au bout de deux jours, on nous offrit *royalement* une pomme et un bout de pain, que nous trouvâmes bons. Par la suite, nous apprîmes que nous étions le seul équipage de sous-marins à être parqué ici, que tous les autres étaient soi-disant revenus au Centre du Mourillon –mais était-ce exact ? Nous demandâmes une entrevue avec le chef allemand de cette caserne, et lui expliquâmes notre situation. Il daigna empli d'une commisération moqueuse se renseigner sur notre compte et nous autorisa à retourner au Mourillon, après nous avoir fait donner notre parole d'honneur que nous ne chercherions pas à nous évader. Nous acceptâmes évidemment, et en grand ordre –nous avions notre fierté –nous ralliâmes en rang le Centre. Nous étions bien heureux de nous retrouver dans nos quartiers, car je puis le dire maintenant, nous avions eu bien chaud.

Mais lorsque nous arrivâmes au Centre, la vue de tous ces bateaux chavirés et éventrés nous remplit de tristesse et d'amertume. Tout ça pour ça ? Beaucoup de marins allemands déambulaient sur les quais, mais ils ne s'attendaient pas à notre sabordage, et ils erraient là, désœuvrés, ne pouvant nous remplacer. Ils rentrèrent d'ailleurs bien vite chez eux. Par la suite, nous apprendrons que 150 bateaux de toutes tailles avaient coulé. Ce 27 novembre restera donc un jour tristement mémorable dans les annales de la Marine... Il est vrai que ce carnage aurait pu être évité si quatre ou cinq jours avant on nous avait donné l'ordre d'appareiller, car tous les bâtiments étaient sous pression, prêts à partir au large. Mais cet ordre ne vint jamais...

Quelques jours plus tard, on nous donna deux mois de salaire et on nous renvoya dans nos foyers, démobilisés. C'est ainsi que s'acheva misérablement ma carrière de marin, après 12 ans de bons et loyaux services...



IX : De la Gendarmerie à la Libération

Une fois que je fus démobilisé, nous nous trouvâmes dans une situation peu enviable, que d'aucun appellerait *merde noire*... Question de vocabulaire. Du jour au lendemain, je n'étais plus Marin... Pour ainsi dire, tout ce que j'avais construit jusqu'alors n'avait servi à rien. Nous ne disposions que de deux mois de solde pour vivre, ma femme, mes trois jeunes enfants et moi ; d'autre part, puisque l'Occupation n'était pas encore finie – et nous ignorions tout de l'issue de ces événements – nous ne savions pas quel serait notre statut ultérieur à nous, militaires. Nous ne pouvions rien entrevoir de notre futur. Nous avançons avec agacement à l'aveuglette, dans le brouillard du lendemain.

Longuement, nous discutâmes avec Marcelle. Continuer à vivre à Toulon devenait pénible, la famine menaçait de refermer définitivement ses serres sur la région qui devenait d'une pauvreté crasse; le ravitaillement était plus difficile à assurer chaque jour. De plus, Toulon étant une base stratégique, il ne faisait aucun doute qu'elle serait la proie privilégiée de bombardements éventuels. Cette ville était un poids pour les Allemands, elle était un gros point rouge à éradiquer froidement sur la carte. Enfin, aucun travail n'était proposé à quiconque; le chômage et la misère rôdaient, et l'une des seules certitudes que nous avions était la nécessité de partir.

Pour aller où ? La France entière subissait les Allemands et Pétain. Nous pensâmes logiquement à émigrer vers la Possonnière, chez mes parents. Bien de nos camarades angevins qui se trouvaient dans cette situation précaire avaient pris l'initiative de retourner en Anjou. Ce fut le cas pour nos amis B. et J., notamment. De plus, ma mère et ma sœur nous écrivirent en nous priant instamment de revenir au pays où ils nous accueilleraient sans trop de problèmes. Cela acheva de nous décider.

Nous dûmes, la mort dans l'âme, nous séparer de la plupart de nos meubles afin de n'en garder que le strict nécessaire. Nous en bradâmes la majorité à nos voisins, puis confiâmes le reste à un transporteur qui nous promit qu'il transférerait le tout à la Possonnière dès qu'il le pourrait. Nous ne nous faisons aucune illusion à ce sujet, les gares étaient généreusement bombardées, et de pillage en destruction, nos meubles étaient sûrement voués à leur perte. Nous avons donc tout perdu, appelons un chat un chat.

Je dus signaler ma nouvelle adresse au Bureau Militaire de Toulon, puis un beau matin, nous prîmes le train accompagnés de nos amis Bigot qui nous aidèrent durant ce long et pénible voyage. Nous étions à la fin du mois de décembre 1942, il faisait froid, très froid même. Marcelle et les enfants furent littéralement épuisés par le trajet. Il faut se rendre compte que Monique n'avait que quatre ans, Michel un an, et Robert seulement 5 mois... Ce voyage avait été interminable pour ces pauvres petits. De plus, la grande valise qui contenait toutes leurs rechanges ne nous avait pas suivis, et nous ne disposions de rien pour les langer. Heureusement, une fois arrivés enfin à La Possonnière, la famille disposait de tout ce qu'il

fallait pour cela.

Dès notre arrivée, je me rendis à la Mairie pour déclarer notre présence et percevoir les cartes d'alimentation nécessaires. Il s'agissait surtout des cartes d'épicerie, car sur place, nous disposions de volailles, d'œufs, de beurre et de viande, ce qui nous changeait des maigres denrées que nous pouvions trouver à Toulon. Nous avons au moins cette chance.

En Anjou, il allait falloir trouver un travail pour nourrir ma famille. C'est pour-



quoi le lendemain, je partis à Angers rendre une petite visite à mon ami J., qui habitait chez ses parents à la Gendarmerie Saint Maurice, place Freppel, dans le centre-ville. A ma plus



grande surprise, je le vis à l'entrée du bâtiment un képi sur la tête, habillé de pied en cap en gendarme ! Il était ici depuis un bon mois, puisque étant célibataire, aucune obligation ne le retenait plus sur la côte. Sous les conseils de son père, il avait posé sa candidature pour devenir gendarme. Souvent, les anciens militaires de l'armée française dissoute par les accords de Pétain avec Hitler se recyclaient dans l'administration, les ordres des

Allemands devant être obéis à la lettre. La logique de l'ennemi était effectivement de démembrer le plus complètement possible tout ordre pouvant un jour se rebeller, et on avait trouvé cette solution. Mais moi, je n'avais aucune envie de travailler entre quatre murs, j'avais beaucoup *bourlingué*, et je me refusais de faire le jeu trop clair des Allemands. Question de tempérament. Pour éviter de faire un travail ennuyeux, mon ami me conseilla donc de l'imiter, car cela m'offrirait également la possibilité d'échapper au Service de Travail Obligatoire, qui était pour tout le monde une véritable calamité, une invention hitlérienne humiliante et insupportable.

A dire vrai, j'étais à mille lieues de penser qu'un jour je pourrais devenir gendarme. Il fallait véritablement beaucoup réfléchir avant de prendre une telle décision. De retour à la Possonnière, j'en discutai de manière approfondie avec Marcelle, car le temps nous pressait, et nous ne devons pas le gâcher en atermoiements. J'avais derrière moi douze ans de service dans l'armée, et il eut été préjudiciable pour nous tous de les perdre ; la gendarmerie était aussi un corps d'armée, et je pensais pouvoir cumuler mes points avec mon temps passé dans la Marine. En outre, qui savait comment le conflit allait se terminer ? Il fallait assurer une certaine sécurité à mon ménage, et offrir aux enfants la possibilité de manger à leur faim. Je n'eus pas été contre rejoindre l'Angleterre, et même faire de la résistance en prenant le maquis, mais enfin ma famille passait avant tout, et pendant ce temps, qui aurait pu la nourrir ? Je n'avais pas les mêmes responsabilités qu'un célibataire, et maintenant mes actes n'engageaient plus que moi. Devant la difficulté de la situation, l'option la plus raisonnable était donc sans conteste de s'incorporer la gendarmerie.

Le lendemain, à Angers, je me fis porter candidat. Le père Albert me fit faire une dictée, calculer quelques fractions, et je fus admis à passer le concours. Je n'avais plus qu'à attendre ma convocation et la visite médicale réglementaire, ce qui arriva deux ou trois jours plus tard. Nous étions une trentaine à subir cet examen dans une classe de l'école Saint Maurice toute proche. Hélas, une bien mauvaise surprise nous y attendait. Le Capitaine qui devait nous faire passer l'épreuve nous avisa que le gouvernement de Vichy exigeait, malgré les usages habituellement en vigueur, que les élèves-gendarmes soient nommés après un passage dans une école agréée par Vichy-même. Cela retardait ma nomination d'autant, ce qui me fut fort déplaisant. L'examen proposé là n'était qu'une simple sélection qui ne nous mènerait pas bien loin. Le Capitaine ajouta que le questionnaire disposait en plus d'items subsidiaires. De la valeur de nos réponses à ces tests facultatifs dépendaient le privilège de ne passer que trois mois de stage d'instruction au lieu des six exigés sinon. Mes genoux tremblaient lorsque je répondis à ces questions idiotes, priant pour qu'elles ne fussent pas préjudiciables...

Quelques jours plus tard, je reçus au domicile de ma mère une convocation de la «commandanture» d'Angers. Je sus immédiatement qu'il s'agissait de m'envoyer en Allemagne au Service de Travail Obligatoire. Dès lors, avant de me rendre dans cet endroit fort peu avenant, je demandai un entretien avec le Chef d'Escadron de la Gendarmerie de Maine-et-Loire pour solliciter son intervention afin d'éviter un départ prématuré. Avec gentillesse, il me rédigea une lettre certifiant que j'étais bien candidat au statut d'élève-gendarme, et que ma présence en France était plus utile à la collectivité que ma présence en Allemagne...



A mon arrivée dans les locaux de *L'Urbaine et la Seine* qui étaient réquisitionnés par les Allemands afin de servir de bureaux de gestion pour le S.T.O., je pus côtoyer beaucoup de jeunes gens qui comme moi venaient de quitter l'Armée. Une femme depuis son bureau (et voilà une collabo, une vraie, un exemplaire type !) faisait une propagande démagogique – et totalement mensongère ! – sur les avantages du S.T.O. : *combien il était beau que des jeunes hommes comme nous aillent travailler en Allemagne afin d'éviter que des pères de trois enfants bien tranquilles ne se tuent à la tâche à notre place !* Elle maniait sans le savoir une amère ironie... A l'entrée du bureau, une gentille jeune fille nous pointait. Je lui fis part du fait que je possédais une lettre du Commandant de la Gendarmerie qui justifiait de ma candidature à la nomination d'élève-gendarme. Elle la lut attentivement et je dus lui paraître sympathique, car elle me signifia amicalement, entre

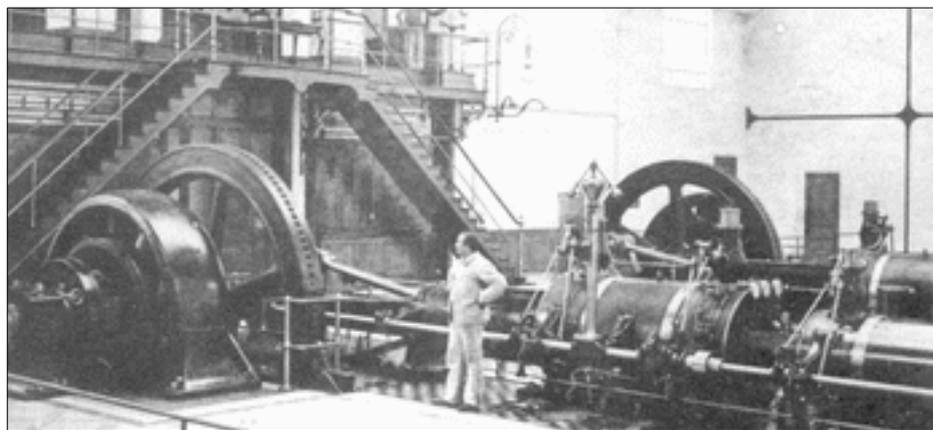
haut et bas, de ne surtout pas montrer ma missive à la femme qui dirigeait les départs, car sinon je pouvais dire immédiatement adieu à ma famille : elle m'expédierait au fin fond de la Prusse orientale dans aucune autre forme de procès... Je fus très reconnaissant envers cette jeune femme qui elle au moins avait du respect pour quelques uns d'entre nous. C'est pourquoi lorsque arriva mon tour, je dis au cerbère en jupons que moi aussi, malgré mon jeune âge, j'étais bel et bien le père de trois enfants en bas âge. Sur le ton d'un dragon, elle m'intima l'ordre de le prouver. J'arborai alors ma carte de réduction de 30% sur les tarifs des chemins de fer pour famille nombreuse. Elle exigea que je revienne avec un *certificat de vie* de mes enfants. Marcelle retourna à ma place dans ce bureau dès le lendemain munie de ce sacro-saint certificat ; pour ma part, je m'étais juré de ne jamais remettre les pieds dans ce repaire de brigands.

En attendant, il fallait vivre. Mes parents connaissaient bien le sous-directeur de la laiterie *Maggi* de la Possonnière, où ceux qui y travaillaient avaient l'avantage non négligeable de ne pas pouvoir partir en Allemagne – ils étaient réquisitionnés par Pétain. Ils contactèrent immédiatement cet homme, et je fus embauché comme manœuvre. Je devais au début confectonner le beurre. Cet emploi n'était pas bien brillant, mais je ne pouvais pas faire la fine bouche. Un jour, lorsque je transportais du beurre dans une brouette pour alimenter le stock du bureau, le directeur me croisa. Il ne me connaissait pas du tout. C'était un ancien Capitaine de la 1^{ère} guerre mondiale, un vétéran, et il me demanda qui j'étais et ce que je faisais là ; je lui expliquai que j'étais le fils de Madame P. de L'Alleud³², à la Possonnière, et que je venais de quitter Toulon et la Marine pour cause de sabotage. Il fut aussitôt intéressé par mon récit, et me fit pénétrer dans son bureau afin que je puisse lui raconter mon aventure plus en détail. Quand il connut ma formation, mon grade et toute mon histoire, il fit appeler le chef monteur

³² Hameau de la Possonnière.

et l'avis que je connaissais la mécanique, ce qui était une denrée rare. Il me changea de poste et me fit travailler à l'entretien des machines.

Nous étions en janvier 1943, mais l'usine était fort peu moderne, et utilisait encore la technologie surannée de la vapeur. Une chaudière à charbon alimentait des machines alternatives qui entraînaient tous les appareils de crèmerie – barattes, centrifugeuses, pompes à lait ou à sérum, séchoirs à caséine – à l'aide de grandes courroies. Un appareil frigorifique complétait l'équipement. Toutes ces machines usées vieillissaient, et fonctionnaient le plus souvent



comme ci comme ça, si je puis dire. Elles menaçaient de rendre l'âme. Je me suis donc attelé à toutes les réviser, ce qui fut intéressant et dans mes cordes. Le directeur fut content de moi.

Permettez-moi une brève parenthèse

sur l'emploi du lait en ces temps de crise extrême. En fait, tous nos produits étaient principalement destinés aux Allemands. Le lait était collecté par camions dans les fermes alentours et acheminé par bidons aux quais de l'usine, où il était déchargé. On vidait le lait dans des bacs, et on le centrifugeait pour en récupérer la crème afin de confectionner du beurre. Les machines qui faisaient cette tâche étaient réglées pour doser précisément le taux d'écémage, suivant les transformations qu'on voulait appliquer à ce lait. Du produit obtenu, on pouvait fabriquer certes du beurre, mais encore du Port-Salut, fromage à pâte cuite affiné dans des caves, ou aussi des camemberts (pas de Normandie !) au pourcentage de matières grasses sèches variant de 0% à 40%. On récupérait entre-temps le sérum restant, qu'on transformait en caséine granulée qui servait à fabriquer des peignes ou d'autres objets courants. Ce qui restait était utilisé comme aliment porcin³³.

Trois mois se passèrent, dans l'attente impatiente de ma nomination à une école de Gendarmerie. Les gendarmes d'Angers, qui passaient souvent à l'usine pour se ravitailler, me disaient que selon eux, je me retrouverais certainement à la nouvelle école provisoire de Cholet, ce qui me réjouissait car si cela arrivait, je ne serais guère éloigné de ma famille.

Durant tout ce premier trimestre 1943, je recevais tous les mois un mandat de la Marine de 5000 francs³⁴ ; je continuais d'être payé comme sous-marinier. Je ne pouvais savoir si cela durerait longtemps ou non, et le flou de notre avenir continuait donc. Pour l'heure, je n'avais qu'à en profiter.

Par un beau soir, à la fin du mois de mars, le Chef de Brigade de la Possonnière et un gendarme m'apportèrent ma nomination d'élève-gendarme. En fait de Cholet, je devais rejoindre L'École de la Gendarmerie de *La Fontaine du Berger* dans le Puy-de-Dôme, près de Clermont-Ferrand. Il s'agissait d'un ancien camp militaire reconverti que le Chef connaissait, puisqu'il y avait fait des manœuvres avec les gendarmes mobiles. Il me conseilla d'y emmener des vêtements chauds, car en avril, l'altitude de 1100 mètres refroidissait singulièrement l'atmosphère. J'étais déçu de devoir m'éloigner encore une fois de ma famille, mais il fallut s'y résoudre, comme toujours. L'armée n'était pas tendre, et surtout pas dans cette époque.

³³ Ce savoir-faire perdure encore en Anjou, même s'il est plus connu. Des fromages comme le Camembert *Les Prélats*, le *Saint-Aubin* ou certains *Port-Salut* sont fabriqués à Cornillé-les-Caves, au nord d'Angers dans le Baugeois.

³⁴ Ce n'était pas une somme grandiose, le Franc était une monnaie très dévaluée et inflationniste durant l'Occupation.

Je dus aviser le directeur de la crémèrie de mon départ imminent, et il me demanda avec une pointe de désapprobation dans la voix pourquoi je voulais être gendarme sous le régime de Vichy –c’est vrai, cela tombait mal. Je ne compris pas tout de suite ce qu’il voulut me dire. Il me proposa pour me dissuader de mettre exécution à mon projet un stage dans un grand dépôt *Maggi* comme chef monteur, ce que je refusais poliment car il ne m’offrait pour cela que 1200 francs mensuels (plus que ce qu’il gagnait lui-même) contre les 5000 francs que je pouvais obtenir par l’Armée. Mon choix n’était pas régi par la morale, mais par la bouche de mes enfants qui avaient faim.



Je finis donc par partir par le train à Clermont-Ferrand ; j’y rencontrais des camarades qui avaient passé l’examen en même temps que moi à Angers. Le soir-même, nous fûmes dirigés à l’Usine Michelin où nous campâmes pour la nuit dans la salle de sport. Puis le matin, nous rejoignîmes l’École distante de 12 kilomètres par camion. La route était excessivement accidentée, et nos vieux camions fonctionnant au gazogène étaient fort poussifs devant la grimpe. Ils suffoquaient. Dans certains virages trop sévères, il fallut descendre à terre et pousser...

Là-haut, nous fûmes accueillis au camp par un épais brouillard. Cette arrivée était fort triste. Nous étions en fait 600 élèves incorporés dans l’École, et au fur et à mesure que nous sortions du véhicule, on appelait notre nom et on nous aiguillait vers l’une des deux Compagnies. Dans l’une, on subissait six mois de stage, et dans l’autre, trois mois. A la vue de ce site inhospitalier, je souhaitai ardemment me retrouver dans la *bonne* Compagnie, d’autant que je pensai avoir répondu comme il le fallait aux questions subsidiaires du test. Et effectivement, je fus le seul angevin à rejoindre la Compagnie des « *forts* », ce qui me contenta. Je voulais repartir de ce bled au plus vite.

Je fus affecté au troisième peloton, ce qui correspondait également à un groupe de chambrée, à une baraque de trente châlits rustiques qui n’offraient absolument aucun confort. Une simple planche à paquetage était située au-dessus de chaque lit, remplaçant le placard. Il s’agissait vraisemblablement du sémillant équipement que mon père avait du connaître en 1914 ! Nous perçûmes un très léger paquetage de soldat composé de treillis kaki, de bandes molletières et d’un calot. La tenue de drap viendrait beaucoup plus tard. J’étais redevenu un 2^{ème} Classe comme douze ans auparavant, ce qui était dur à avaler. Nous étions commandés comme des nouveaux conscrits, alors que nous étions sous-officiers. Cette comédie était ignoble.

Cette grande chambrée était glaciale, au propre comme au figuré. Un vieux poêle en tôle totalement obsolète trônait au milieu inefficacement, sans aucun combustible pour l’alimenter. On nous enjoignit l’ordre de trouver notre bois nous-mêmes si nous désirions un minimum de chaleur. Il est vrai que le bois ne manquait pas alentour, nous étions en plein désert rural, et depuis 1940, aucune manœuvre militaire n’avait plus eu lieu ici. Certains camarades ne tardèrent donc pas à trouver du bois. Ils se servirent dans des stères empilés près de nos baraques. Nous allumâmes le poêle avec difficulté, ces satanées bûches gluantes et gorgées d’eau étaient capricieuses. Et nous finîmes extrêmement enfumés, crachant nos poumons.

Dès le lendemain, un paysan hurlant vint se plaindre à nos supérieurs : nous lui avions volé son bois, à ce cul-terreux, ce qui était un comble, car comment de futurs gendarmes auraient-ils pu commettre ce forfait minable? Nos gradés avalant tout nous *passèrent un sérieux savon* – il fallait être bien avec le voisinage, même si ce dernier était poujadiste, et nous dûmes rendre le reste de notre bois. Il nous fallut nous rabattre sur des branches mortes systématiquement incombustibles.

Après quelques jours d'adaptation, nous commençâmes l'instruction proprement dite. Je n'avais pas de souliers à ma pointure, et pour la marche, je n'avais à ma disposition que les galoches que j'avais ramenées de l'époque où j'œuvrais sur les sous-marins. L'on avait vu mieux. Nous étions encadrés par un Adjudant-Chef et trois Maréchaux-des-Logis. Chaque chef était spécialisé dans une discipline particulière, que ce soit les droits de pêche, de chasse, la procédure pénale, le français ou la culture générale. Une seule équipe d'instructeur s'occupait du sport pour la compagnie entière. Chaque jour nous avions cours, sauf le dimanche. Le midi, nous quittions notre baraque pour nous rendre au réfectoire situé à 500 mètres de là. Nous devions nous y rendre en braillant la chanson *Maréchal, nous voilà*. Encore un morceau d'anthologie ! Nous passions devant le pavillon où logeait notre Capitaine qui commandait toute l'École. Nous chantions cet air en le bâclant volontairement. Cela nous valait souvent cinq à dix tours de piste de sport avant d'aller manger une immonde mangeaille à base de topinambours et de rutabaga. La viande était rare et de toute façon, cette carne n'aurait pas nourri un chien. En trois mois, cela me permit de perdre dix kilos.

Notre vie était infernale dans ce camp. J'ai bien failli désertier. Quelques camarades me persuadèrent du contraire, et ils eurent raison : je devais penser à ma femme et à ma famille, c'était pour eux que j'étais ici. Finir fusillé n'aurait servi à rien. Chaque matin, l'Adjudant-Chef nous rendait visite à la salle de cours. Il avait une sorte de manie qui consistait à inspecter nos joues qui devaient se trouver rasées et polies de près. Mais beaucoup d'entre nous, lorsque nous étions en activité, ne nous rasions qu'une ou deux fois par semaine ; en mer, nous devions économiser la précieuse eau douce, et nous ne nous rasions jamais. Il est vrai qu'un gendarme devait quant à lui être frais-rasé chaque jour, mais nous en avons perdu l'habitude. Dès lors, ceux dont les poils étaient par trop arrogants se retrouvaient *illico* de corvée de tinettes. En fait de cuvettes, les W.C. étaient constitués de simples planches percées de trous creusés à même la terre dans une baraque d'un mètre cinquante de haut. Une fosse d'aisance amovible recevait les étrons. Chaque baraque *sanitaire* recevait une vingtaine de tinettes, et lorsque nous étions de corvée, nous devions nettoyer ce cloaque *immédiatement* après le repas. Nous redoutions cette tâche plus que toutes les autres ; cependant, les brimades étaient variées et ne manquaient pas. Pour se faire bien voir des gradés, la délation était devenue sport national, le mouchardage encouragé. Dans le cas contraire, si nous refusions de dénoncer, nous étions punis.

Comme de bien entendu, nous qui étions d'anciens sous-officiers de la Marine et qui touchions un pécule compensatoire substantiel pour peu qu'il nous soit versé encore régulièrement, nous n'inspirions pas confiance du tout à nos supérieurs qui nous tenaient spécialement à l'œil. L'Adjudant avait lui-même été matelot, et il nous en voulait, le bougre, d'avoir mieux réussi que lui, alors il nous coinçait avec un plaisir non feint dès qu'il le pouvait. C'était un bel exemple de sous-produit du vichysme primaire.

La fin du stage harassant arriva enfin. Je fus classé 125^{ème} sur 150, ce qui n'était pas bien glorieux. Le premier de mes camarades marins, un Maître Chauffeur, n'était que centième. Mes autres camarades étaient dans les derniers, alors que nous étions tous passés par la difficile École de Maistrance, et que nous avions le niveau du Bac technique. En fait, il est clair qu'une cabale contre les anciens marins existait, même si nous n'avions guère été motivés lors de ce stage.

A l'issue de cet enfer, je signai un engagement de trois ans dans la Gendarmerie. On nous signifia tout de suite après que nous serions mis en congé d'Armistice jusqu'à l'achèvement de la guerre. Si j'avais su cela, je ne me serais jamais engagé à devenir gendarme, et je serais resté aux côtés de ma famille. Réflexion faite, cela n'aurait guère été le cas, car je reçus une affectation chez les marins-pompiers de Marseille qui fut évidemment caduque du fait de mon nouveau statut.

Nous eûmes droit à la cérémonie du choix des affectations dans les brigades. Toutes ces promotions étaient (traditionnellement) inscrites sur un vaste tableau noir qui indiquait dans quel département et dans quelle compagnie se situaient les places vacantes. Dès lors, comme de coutume, les mieux classés devenaient les mieux placés. Au fur et à mesure que les élèves passaient et émettaient leurs *desiderata*, on barrait la place choisie à la craie. Le Maine-et-Loire ne disposait que d'un seul poste, qui fut immédiatement sélectionné par le major de notre Compagnie – pas fou ! Puis les choix proposés se réduirent comme peau de chagrin, et bien vite, il ne resta que les affectations ingrates en pleine montagne ou dans le sud qui connaissait la disette, et d'où nous venions de nous enfuir. Je pus demander à l'un de mes chefs qui venait de la Brigade de Firminy si on se trouvait bien dans la Loire. Il me répondit du tac au tac que là, on se sentait aussi bien qu'ailleurs. Les *bouseux* avaient le sens de la répartition. Comme ce département était le plus proche du Maine-et-Loire, malgré ses cinq cents kilomètres d'éloignement, je pus opter pour lui en désespoir de cause. Nous ignorions jusque là absolument tout de la brigade où nous allions être mutés.

Mais avant de repartir pour la Possonnière, on me remit une feuille de route où je pus constater que j'étais bel et bien affecté à la Brigade de Saint-Chamond, dans la Loire, à compter du 1^{er} juillet 1943. Je pus rejoindre l'Anjou quelques jours avant de rejoindre ma nouvelle mutation. J'étais tellement heureux de revoir ma famille après ces trois mois épouvantables !



Nous dûmes une fois de plus prévoir un déménagement. Je me rendis tout d'abord seul à Saint-Chamond, cette ville située à 15 kilomètres de Saint-Etienne et à 45 de Lyon. Elle comptait à l'époque 15.000 âmes, au centre d'une agglomération de 40.000 habitants comprenant entre autres Saint-Julien-en-Jarez, Izieux, Saint-Martin-en-Coailleux et Horme. La cité était en grande partie industrielle, et orientée vers la métallurgie avec ses Aciéries de la Marine et ses Aciéries du Nord. On y construisait toutes sortes de blindages pour les cuirassés et les chars d'assaut, ainsi que des locomotives. Trois puits de charbon constituaient également une arma-

ture minière importante ; les industries textiles enfin s'étendaient dans l'agglomération, fabriquant de nouveaux tissus synthétiques ou des lacets. Des teintureries utilisaient l'eau du *Gier*, petite rivière qui prenait sa source au mont Pilat et qui se jetait dans le Rhône en traversant toute la circonscription. La vallée était en fait propice à toute cette industrie lourde.

A mon départ de la Possonnière, je souffrais d'un bon mal de gorge, et je pensais bien hériter une fois de plus d'un abcès. Ma dernière expérience m'avait été cuisante, et je reconnaissais ces funestes symptômes annonciateurs. J'arrivais tout de même à Saint-Chamond un dimanche soir avec ma pauvre valise, vêtu d'une veste militaire kaki, d'un pantalon de golf ainsi que de bandes molletières, et coiffé d'un képi. Le paysage n'était guère idyllique ; une lourde et dense poussière noire issue des extractions charbonnières enduisait les maisons, rendant par-là même difficile le séjour des habitants qui devaient composer avec cette crasse, mais enfin on finirait bien par s'y habituer, même si nous arrivions de Toulon l'ensoleillée... Je dus me présenter au Commandant de ma nouvelle Brigade qui me regarda avec des yeux

ronds comme des billes ; mon accoutrement faisait donc sensation. Il me demanda si je ne possédais pas d'autres effets, mais je lui répondis que non, puisque je portais là tout ce que j'avais reçu à la fin de mon stage dans le Puy-de-Dôme. Il fut surtout inquiet de la réaction que mon habit minable provoquerait chez les habitants à mon égard. Ces braves gens se demanderaient si je n'étais pas l'un de ces haïssables miliciens de Vichy... A cette époque, la Résistance commençait à s'organiser, et tout un réseau venait d'être démantelé par des collaborateurs : les miliciens faisaient régner une véritable terreur en France parmi la population, et accoutré ainsi, j'eus pu provoquer involontairement beaucoup d'émois mal placés.

Le Commandant me conduisit à notre logement de fonction qui comportait deux chambres, une cuisine et des toilettes, le tout au rez-de-chaussée de l'immeuble. Le logement, pour l'heure entièrement vide, était spacieux. Mes nouveaux camarades furent très sympathiques avec moi et me prêtèrent un lit, une table et des chaises afin que je puisse vivre tout de suite dans cet appartement. Un jeune homme qui vivait ici en célibataire, puisque sa femme travaillait comme postière dans le Puy-de-Dôme, m'emmena chez le restaurant peu éloigné où il prenait pension, et je pus m'y inscrire comme client. Ainsi, tous les problèmes de logistique semblaient réglés.

Hélas, le lendemain matin, je ne pus prendre mon service, car mon mal de gorge s'était aggravé, comme je le pressentais. Je ne pouvais même plus ouvrir la bouche ni avaler ma salive, tellement je souffrais. Je me rendis chez le docteur conventionné par la Gendarmerie, qui diagnostiqua une angine phlegmoneuse, et qui m'invita à m'hospitaliser. Je dus me rendre à la station de car qui était distante de trois kilomètres, afin de rallier l'hôpital de Saint-Etienne. Je pus rejoindre à pied l'arrêt dans un état somnambulique, tout fiévreux, saisi de vertiges, comme un automate. Arrivé à la clinique, on me dirigea au pavillon approprié qui était géré par des sœurs. Celle qui me reçut était fort désagréable – il fallait que je tombe sur elle. Elle me sermonna longuement, en me faisant comprendre que je n'étais qu'un tire-au-flanc qui venait chercher ici un bon lit pendant que d'autres subissaient les affres de l'Occupation... Trop aimable ! Elle m'envoya enfin consulter un médecin, et j'attendis longuement dans la salle d'attente. J'étais au bord de l'évanouissement, et je voyais à demi-conscient le monde tourner autour de moi. Une infirmière me prit la température, et s'affola aussitôt devant mes 40°. Elle fit venir sur-le-champ le docteur, qui m'alita d'autorité. La bonne sœur qui m'avait tellement bien reçu revint, et me demanda où se trouvaient mes pantoufles. Je n'avais même pas de chaussures convenables à l'époque, car tout était contingenté ; les pantoufles étaient un luxe superflu que je ne pouvais me permettre. Puisqu'il lui sembla que mes pieds étaient sales, la sœur me les lava à l'eau froide. Ce régime assez joyeux renforça ma sensation de mourir...

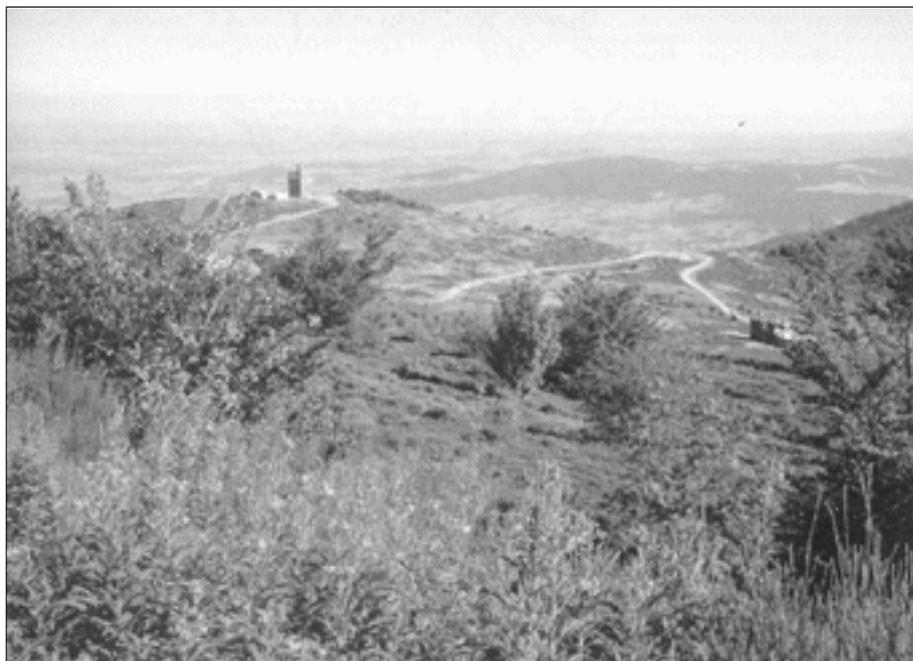
Je fus soigné aux sulfamides, puisque la pénicilline était encore inconnue en France à cette époque³⁵. Au bout de quelques jours, un dimanche, l'abcès finit par crever. Comme personne n'était disponible autour de moi et que j'étais absolument seul, je me rendis aussi vite que je pus aux lavabos pour cracher tout ce pus infect, tout ce poison que je ne devais surtout pas avaler. L'eau du robinet fut ma meilleure alliée. La médecine était d'une légendaire précarité durant l'Occupation, et avec l'aide de tous ces soins, il n'était pas rare de mourir guéri...

Quelques jours plus tard, je pus rejoindre mes nouveaux collègues. Certes, je n'étais pas très costaud, mais il fallait bien reprendre le travail un jour ou l'autre. Je pus me familiariser bien vite avec la vie et l'ambiance de la Brigade. Je pus aussi écrire à Marcelle pour lui demander de venir me rejoindre. Le déménagement fut long et pénible, car beaucoup de complications se mirent en travers de notre chemin, du fait de l'Occupation et du sinistre état des équipements ferroviaires bombardés généreusement. Mais nous finîmes enfin par être tous réunis sous notre nouveau toit.

³⁵ Fleming n'obtient son Prix Nobel qu'en 1945 pour sa découverte.

A l'occasion du service, les anciens en profitèrent pour me présenter aux autorités locales et aux commerçants. Je dus m'habituer à tous ces pénibles pots de bienvenue que nous offraient les nombreux tenanciers de bars. Nous ne pouvions pas refuser, car ces commerçants étaient nos meilleures sources d'information. Nous devions d'ailleurs effectuer beaucoup de travaux de recherche, car les crimes et délits ne manquaient pas dans cette région ouvrière et pauvre. Comme Saint-Chamond était une ville *ouverte*, les interdits de séjour y avaient droit de résidence. Cela ne facilitait pas notre tâche. Notre moyenne se situait autour d'une vingtaine d'arrestations par mois, et nous devions rédiger environ 2000 procès-verbaux par an. Tous ces travaux de paperasserie se faisaient bien entendu à la main, à l'encre indélébile. Nous utilisions une presse pour copier les documents manuscrits.

Malgré ses 40.000 habitants, la circonscription était vaste, car éclatée en dix communes ; quatre se trouvaient dans la vallée à 300 mètres d'altitude, mais les six autres étaient perchées dans la montagne, contre le Mont Pilat, entre 700 et 1400 mètres. La commune la plus éloignée de notre Brigade, Le Bessat, se situait à 20 kilomètres de là, tout au sud de Saint Etienne, et à 1300 mètres d'altitude. Pour nous rendre dans toutes ces communes, nous marchions le plus souvent, le lourd vélo à l'épaule, pour emprunter des raccourcis. Cela était long et difficile. Nous essayions d'aller dans les fermes éloignées et en plein désert rural, les *écarts*, le moins souvent possible. C'était lors des descentes que nos bicyclettes étaient réellement utiles ; les patins des freins ne résistaient d'ailleurs jamais à plus de deux ou trois tour-



nées. Chaque jour, nous partions très tôt le matin, et nous revenions le soir à la nuit tombée, après avoir parcouru entre 40 et 50 kilomètres. En plein hiver, la neige nous rendait la vie encore plus difficile ; nous ne pouvions pas disposer de skis, car notre Brigade était placée en dessous des 1000 mètres réglementaires. Dès lors, nous peinions à la tâche, parfois enfoncés

dans un mètre de neige, parmi les congères qui s'élevaient jusqu'aux fils téléphoniques. Le froid nous transperçait, mais notre mission devait passer avant tout.

On créa en sus un Commissariat de Police d'une soixantaine d'hommes, qui devaient surveiller la totalité de l'agglomération sous un angle judiciaire. Les communes environnantes nous furent alors dévolues ; en plus de la surveillance, nous avions souvent à remettre aux habitants toutes sortes de documents militaires, et nous devions donc abattre des kilomètres pour des choses au demeurant si simples.

Durant mon séjour à Saint-Chamond, je pus me confronter à pratiquement tous les types de crimes et délits ; en tant que jeune gendarme, j'avais une liste entière de travaux fictifs

à effectuer pour que je puisse me former au métier ; seulement, là-bas, tous ces travaux étaient bien réels, du fait de la grande diversité des cas. Nous étions en contact avec toutes les autorités locales, judiciaires ou industrielles. Le maire de la ville, le célèbre monsieur Pinay, était un bon gestionnaire³⁶. Il créa les premiers H.L.M. de France à Saint-Chamond, afin de pouvoir loger tous les ouvriers du canton dans des conditions moins rudes. Il créa un hôpital moderne, et rapprocha l'administration du public en faisant construire des bâtiments adaptés, ce qui était rare à l'époque. L'hospitalisation éventuelle des familles de fonctionnaires était gratuite, ce qui était important et inédit, car la Sécurité Sociale n'existait pas encore³⁷. Cela nous sauverait lorsque nos enfants seraient malades. Pinay dirigeait aussi une vaste tannerie à Saint-Chamond où on confectionnait toutes sortes de cuirs, y compris des peaux de chevreaux servant à la fabrication des diaphragmes qu'on utilisait dans les compteurs de gaz à l'époque.

La vie n'était pas facile ici, elle était même rude, mais nous avions droit à des avantages appréciables. Par exemple, je me souviens que nous allions à la mine demander au directeur un mètre cube de charbon qu'on nous livrait ensuite à domicile sans bourse délier. Les vieux madriers nous servaient comme bois de chauffage. Le gaz était livré à demi-tarif. Toutes les grandes usines, dont les aciéries, avaient ouvert des coopératives où les ouvriers pouvaient se ravitailler à bas prix, ce dont nous profitions également. Les usines étaient compréhensives avec nous, car nous pouvions, sans évidemment en abuser, leur demander les objets qu'elles fabriquaient, et elles s'empressaient de nous en faire cadeau. Nous pouvions obtenir des lacets, des élastiques, des vêtements de corps. Lorsque nous faisons nous-mêmes les courses à la place de nos femmes, les commerçants nous choyaient, malgré le déficit général de l'offre : on nous respectait bien en tant que Gendarmes.



Le temps passa rapidement, car j'étais très occupé. Les enfants grandissaient et allèrent à l'école qui se trouvait à proximité de la caserne. Ils finissaient par s'habituer au rude climat qui changeait beaucoup du temps méditerranéen. Si nous vivions un peu en vase clos, nous nous étions tout de même faits quelques amis, et nous pouvions tous nous entraider lorsque quelqu'un en ressentait la nécessité. Comme la conjoncture était difficile, nous ne pouvions guère fréquenter beaucoup de gens, car la délation pourrissait les relations humaines, et la méfiance était de mise. C'est pourquoi nous avons peu de vrais amis en dehors de la caserne, même si nous fréquentions beaucoup d'agents de renseignements, qui nous étaient nécessaires afin que nous puissions assurer un aboutissement positif à nos enquêtes. La délation était à double tranchant.

Puis au début de 1944, Marcelle tomba enceinte pour la quatrième fois. Cela fut une nouvelle

³⁶ Pinay, Antoine (1891-1994) : Homme politique français, président du Conseil (mars-décembre 1952), célèbre pour sa politique financière qui lui permit de défendre la monnaie et de juguler l'inflation.

Ministre des Finances (1958-1960), il institua le nouveau franc ou "franc lourd".

³⁷ La Sécurité sociale a été créée en France par une ordonnance de 1945. Il s'agissait à l'époque d'un organisme inédit de gestion paritaire entre représentants patronaux et syndicaux à affiliation obligatoire, dont l'objet était – et est toujours – de couvrir l'ensemble de la population contre les risques maladie, maternité, invalidité et vieillesse. Au-delà des assurances sociales, fondées sur le principe de la répartition, la Sécurité sociale multiplia les prestations non contributives et développa des minima sociaux destinés aux plus démunis. Tout cela pour mettre en exergue le fait que le système de l'*Etat Providence* est relativement récent.

plutôt rude, car malgré ma joie d'être encore une fois papa, je voyais bien que nos difficultés allaient s'aggraver. Les moyens de contraception n'existaient pas, ou étaient nuls, comme la méthode Ogino. Dès lors, il fallait bien faire face. Ma pauvre femme se remit encore à vomir et ne tenait plus debout, malgré les trois autres enfants qu'il lui fallait continuer à élever. Dès le moi de mai, Monique et Michel tombèrent malades, ce qui n'arrangea pas les choses ; ils furent atteints par une forte fièvre qui ne voulait pas passer, et le docteur était dubitatif quant à l'origine de ce mal. Nous étions très inquiets pour nos enfants.



Pendant ce temps, les événements de cette sinistre guerre se précipitaient. Les bombardements, sur tout le territoire national, ne laissaient de se densifier. A Saint-Etienne, un millier de personnes civiles périrent sous les bombes. Je craignais qu'on ne vise les importants complexes industriels du Gier à Saint-Chamond, qui constituaient pour l'ennemi une cible de choix. Jour et nuit, les sirènes hurlaient, les alertes se répétaient sans répit, ce qui devenait une véritable obsession pour tout le monde.

A la fin du mois de mai, je fus désigné pour faire partie d'un déplacement à Annecy, en Haute-Savoie. Nous devions tous y passer un séjour de 45 jours, afin de renforcer la garde de différents points sensibles, puisque comme on le sait, la Savoie était un haut lieu de la Résistance. Mais à la place, le 6 juin, je dus rejoindre le peloton de Rive-de-Gier, au sud de Saint-Chamond, afin de rendre les honneurs au maréchal Pétain qui traversait le département de la Loire. Il venait de Lyon et se dirigeait vers Vichy. Son passage devant nous fut très rapide ; il salua brièvement les élèves de l'école qui s'étaient rassemblés pour l'occasion sur la place principale, et serra quelques poignées de main aux autorités locales. Ce court passage nous parut bien étrange, puisque d'habitude les salutations et les salamalecs duraient plus long-

temps. Dans un bar, avec mon ami Lardenois, nous vîmes énormément de camions de militaires allemands passer, ce qui signifiait qu'il se passait bien quelque chose d'anormal, cette agitation soudaine étant suspecte. Le patron du café hurla alors de joie, nous informant que les Alliés avaient débarqué en Normandie. Nous fûmes fous de plaisir à cette idée, car nous attendions ce moment impatientement depuis longtemps déjà. Nous formâmes tous nos vœux pour que l'opération réussisse. Nous ralliâmes Saint-Chamond le baume au cœur.



Hélas, à mon arrivée à la maison, Monique et Michel étaient toujours aussi fiévreux. Qu'allais-je devoir faire ? Serait-il possible que je parte à Annecy ? Nos bicyclettes avaient déjà été expédiées là-bas, et comme j'avais été désigné, je ne pouvais me soustraire aux ordres. Pendant ce temps, le médecin toujours sûr de lui ne pouvait toujours pas se prononcer.

Lorsque je rejoignis mon unité, j'appris une nouvelle qui me scandalisa. Lors du passage de Pétain à Rive-de-Giers, la route de Lyon était très bien gardée : un gendarme tous les cinquante mètres était posté de part et d'autre de la route. Notre Adjudant commandant de la Brigade surveillait lui-même cet axe. Il avait la manie d'inspecter les bagages de ceux à qui il trouvait une mine suspecte. Or, à ce même moment, deux hommes déambulaient sur cette



route, portant sur leur dos un gros sac tyrolien. Ils paraissaient très chargés. L'Adjudant décida de les interpellé, et leur demanda ce qu'ils transportaient. En réponse, il se retrouva avec un pistolet braqué contre son ventre. Les deux hommes lui signifièrent qu'ils convoiaient des armes à remettre à des réseaux de Résistance. L'Adjudant fut piqué au vif, et ne voulant pas perdre la face devant ses hommes –on a sa petite fierté –il intima l'ordre aux deux jeunes hommes de leur donner leurs pistolets et en échange, il leur permettrait de filer en douce. Raisonnable, ils s'exécutèrent. Mais lorsqu'ils eurent le dos tourné, l'Adjudant les braqua à son tour, et donna l'alarme avec son sifflet. Il ordonna à ses subordonnés de se saisir immédiatement de ces deux traîtres à la nation ; ils furent emmenés à la Brigade, et toutes leurs armes furent saisies.

Je fus écœuré d'entendre cet « exploit » dont le Commandant se vantait comme un idiot. Je connaissais même l'un des deux Résistants, je l'avais rencontré dans la Marine. Ce qui risquait maintenant de se produire était simple : tout le maquis pouvait nous tomber dessus, et je n'acceptais pas de me battre contre des Résistants. Je prévins Marcelle que si elle entendait des coups de feu, elle devait immédiatement se jeter à terre avec les enfants, et se protéger sans tenter de regarder par la fenêtre. Quand je pense que je devais partir à Annecy, et que je n'aurais pas pu la protéger... Mais quand les Résistants voulurent agir, il était trop tard, puisque les deux jeunes hommes avaient été transférés dans la voiture du Lieutenant et emprisonnés à Lyon. Je fis part de mon sentiment à l'Adjudant qui nous commandait, lui disant que ses agissements faisaient montre d'une belle erreur de jugement...

L'un des deux hommes est mort en Allemagne, dans les camps de concentration. L'autre, celui que je connaissais, s'en est tiré. Le hasard voulut que je le rencontre un beau jour, sur le parcours qui allait de chez lui à la Brigade. Il me dit qu'il venait pour exécuter le salaud d'Adjudant. Je lui fis comprendre qu'il serait inculpé pour meurtre, et qu'il gâcherait sa vie en prison, s'il n'était pas fusillé... L'Adjudant en valait-il la peine ? Ses amis de la Résistance réussirent également à lui faire entendre raison, car il ne mena jamais à bien son projet de vengeance. Un peu plus tard, l'Adjudant serait arrêté par le Comité de Libération. A ce propos, non seulement il serait jugé non coupable de trahison, mais en plus, il serait peu de temps après promu Adjudant-Chef. Dire que certains se sont fait tuer pour libérer la France et qu'ils ont pourri dans l'anonymat, tandis que certains traîtres se sont fait récompenser pour leur loyauté... Cela était et est encore aujourd'hui scandaleux.



Le 6 juin, je dus enfin partir pour Annecy. J'y appris que toutes les casernes françaises devaient être libérées par les familles sur-le-champ, afin que les Allemands puissent les occuper. (Cela n'eut d'ailleurs pas lieu.) Les familles avaient deux heures pour s'exécuter. Mais que diable allions-nous faire dans cette ville? Je n'étais même pas avec Marcelle pour prendre une quelconque décision ; allait-elle se retrouver à la rue, enceinte, avec trois enfants en bas âge dont deux grièvement malades ? Heureusement pour nous, l'entraide existait *réellement* dans notre milieu: notre camarade gendarme G. avait pris la précaution de faire évacuer sa femme et ses six filles chez lui, en Isère, et il s'occupa du même coup de Marcelle et de nos enfants : il les fit amener en taxi à un hôtel d'Izieux, dans l'agglomération de Saint-Chamond. Mais je ne sus cela que deux ou trois jours plus tard, grâce à mon ami L., celui dont la femme travaillait aux PTT dans le Puy-de-Dôme. Grâce à cette dernière, j'avais pu obtenir une communication téléphonique avec un café de Saint-Chamond où Marcelle m'expliqua son aventure. Elle rajouta que les deux enfants avaient été hospitalisés car ils souffraient de paratyphoïde, maladie dont on pouvait mourir parfois. Je me trouvais dans la plus noire des inquiétudes... Je n'eus après cette communication plus aucune autre nouvelle de ma famille durant les 40 derniers jours de mon séjour en Savoie...

Comme le temps passait lentement ! Les Postes ne fonctionnaient plus, et le téléphone était coupé. Nous assurions des gardes dans une usine de roulements à billes, ou parfois à la Préfecture. Nous étions pris en sandwich entre les Allemands, les miliciens vichystes et les Résistants qui se battaient entre eux becs et ongles. Les maquisards étaient à Annecy très bien organisés et puissants ; trois réseaux se partageaient la tâche, entre le F.T.P. communiste, les Brigades Rouges Espagnoles et l'Armée Secrète gaulliste. Nous étions en liaison permanente avec l'A.S. qui nous ordonnait de rester à Annecy où, selon eux, nous aurions un grand rôle à jouer. En plus de l'escadron des Gendarmes Mobiles d'Annecy, 30 à 40 pelotons de gendarmerie étaient présents sur le

théâtre des opérations. Les Allemands nous vouaient une méfiance absolue, et nous prévinrent que si nous sortions d'Annecy en tenue, ils nous tueraient. Ils se faisaient souvent rouler par des Résistants déguisés en uniforme de gendarme.

Notre cantonnement était situé à Albigny, en périphérie d'Annecy, tout proche du barrage que les Allemands avaient constitué sur la route d'Ugine et de La Clusaz avec des chi-

AVIS

Toute personne du sexe masculin qui aiderait, directement ou indirectement, les équipages d'avions ennemis descendus en parachute, ou ayant fait un atterrissage forcé, favoriserait leur fuite, les cacherait ou leur viendrait en aide de quelque façon que ce soit, sera fusillée sur le champ.

Les femmes qui se rendraient coupables du même délit seront envoyées dans des camps de concentration situés en Allemagne.

Les personnes qui s'empareront d'équipages contraints à atterrir, ou de parachutistes, ou qui auront contribué, par leur attitude, à leur capture, recevront une prime pouvant aller jusqu'à 10.000 francs. Dans certains cas particuliers, cette récompense sera encore augmentée.

Paris, le 22 Septembre 1941.

Le Militärbefehlshaber in France,
Signé : von **STÖLPNAGEL**
Général d'Infanterie.

canes en béton et des fils barbelés. L'ennemi contrôlait chaque Français, qu'il entre en ville ou qu'il en sorte.

Un beau jour, un groupe de maquisards de l'A.S. nous rendit visite en cachette. On nous demanda des armes au magasin de la gendarmerie, car il s'en ressentait un manque flagrant : les parachutages prévus n'avaient pas encore eu lieu. Ces actes de Résistances étaient



nécessaires pour miner les Allemands de l'intérieur : il fallait des armes au Maquis, des cartes, des renseignements, et même des explosifs. Faute de parachutage, on se servait là où l'on pouvait.

L'hôtel dans lequel nous étions cantonnés se situait à moins de trente mètres du barrage allemand ; nous les voyions fort bien de nos balcons. Les Résistants organisèrent ainsi une petite attaque afin de pouvoir s'enfuir avec les armes que nous leur avions distribuées. Ils étaient venus jusqu'à nous par un chemin détourné, à bord d'une Traction Citroën. Profitant de ce qu'un mur perpendiculaire à l'avenue les cachait, ils purent arriver à l'angle du barrage sans être vus. Ils tirèrent des rafales au pistolet-mitrailleur vers les Allemands, et deux agents de la Gestapo tombèrent. Ils prirent en trombe la route du Mont Verrier avant que les Allemands médusés ne puissent réagir. L'un des Résistants couché dans le coffre ouvert de la voiture balaya la route de son arme pour couvrir leur fuite. Les Allemands essayèrent bien de les poursuivre, mais il était trop tard.

Nous nous réunîmes de notre côté, et décidâmes de lever le camp afin de nous soustraire aux questions de l'ennemi qui ne tarderaient pas à pleuvoir. Nous nous cachâmes quelques jours loin de l'hôtel, dans des granges ou avec l'aide des habitants ; puis, renseignements pris, le regagnâmes l'hôtel, car les Allemands n'avaient guère manifesté de réaction. Nous étions tous médusés face au courage et au *culot* des Résistants. Eux au moins, ils savaient ce qu'ils voulaient et se donnaient les moyens de parvenir à leurs buts.

Et le temps passa, toujours lent, sans aucune nouvelle de ma famille. Le 19 août, Annecy se fit libérer par la Résistance de Haute-Savoie. Ce fut une journée mémorable ; une grande joie populaire régnait dans les rues³⁸. La liberté est un plat qui se déguste, lorsqu'on en est privé pendant cinq longues années. Les brimades, les restrictions, l'Occupation, tous ces



sinistres événements s'achevaient enfin. Après cette libération, les Allemands furent faits prisonniers et rassemblés dans la caserne du Bataillon des Chasseurs Alpins. Les 70 ou 75 miliciens qui faisaient régner la terreur furent quant à eux conduits au Grand Bornan. Un Tribunal Spécial fut constitué ; ils furent tous condamnés à mort et fusillés sur place. Cette sanction sévère mettait fin à une immonde barbarie constituée de viols, de tortures, de tueries sauvages, de pillages et de dénonciations. La mort seule pouvait couronner la fin de cette funeste période.

Nous devons nous-mêmes assurer la garde des collaborateurs qui étaient dans l'attente de leur jugement par les libérateurs. On y comptait des Préfets, des Sous-Préfets, des juges, des parlementaires, et bien d'autres qui s'étaient rendus coupables d'obéissance aveugle (et même parfois zélée) aux ordres de Vichy.

On les avait parqués là comme des bestiaux ; des gens venus de Londres les interrogèrent de façon peut glorieuse, usant des mêmes procédés que l'ennemi. On les nourrissait dans une gamelle collective, tels des chiens ; leurs mains étaient liées ; les libérateurs avaient parfois autant de mansuétude que les S.S. qu'ils avaient combattus. La soif de justice et de vengeance, la souffrance immense en fait, pouvaient-elles légitimer la torture ?...

Je pus obtenir la permission de quitter Annecy –par mes propres moyens –car mon Commandant connaissait ma situation familiale. Je me mis en quête d'un transporteur qui se rendrait sur Lyon, ce qui était très difficile, car les ponts avaient dans leur grande majorité été détruits, et que la SNCF ne fonctionnait pas non plus. Je pus tout de même trouver un train

³⁸ Dès le 15 août 44, des affiches de la Résistance apparaissaient sur les murs de Paris. La Police se mit en grève, et, le 17 août, les services allemands sont évacués dans le désordre. Les grèves se multiplient dans tout le pays. A Paris, des escarmouches opposent Allemands et Forces Françaises de l'Intérieur. La Résistance s'installe dans les édifices publics. Du 22 au 24, c'est l'insurrection populaire, tandis que Leclerc reçoit l'ordre de marcher sur Paris. Le 25, Paris est libéré. Von Choltitz capitule, et de Gaulle arrive à l'Hôtel de Ville, recevant le Conseil National de la Résistance.

qui partait pour le lendemain matin, sans aucune garantie que le Rhône puisse être franchi. Cette option n'était pas formidable, mais je n'avais guère le choix : après ces trois mois de silence, mon angoisse ne pouvait plus durer. Mais par miracle, lorsque je retournai au cantonnement, je vis une Traction Citroën de la Gendarmerie arrêtée devant l'hôtel : elle appartenait au Commandant de la Compagnie de Saint-Etienne. Le chauffeur m'avisa qu'il venait de transférer à Annecy un important collaborateur de Vichy. Sa mission achevée, il devait regagner Saint-Etienne ; une fois que je lui eus expliqué mon cas, il accepta de m'emmener : ce fut pour moi une véritable chance !

Nous prîmes la route le lendemain matin, le 5 septembre, en compagnie d'un ami civil qui était Résistant. La voiture fonctionnait au charbon de bois : le franchissement de chaque col alpin était lent, excessivement lent, et nous n'avions qu'à prendre notre mal en patience.



Nous dûmes aussi franchir des zones de combat, car les Américains et les Allemands ne cessaient d'en découdre ; les bombes pleuvaient de toute part, et nous nous faisons les plus petits possibles. A certains endroits, des chars allemands *Tigre* et *Panthère* brûlaient encore ; des villages entiers étaient rayés de la carte.

Comme notre camarade chauffeur était natif de l'Ain, il voulut légitimement rendre visite à ses parents en passant par Bourg-en-Bresse. Nous y fûmes reçus avec chaleur, et nous passâmes la nuit chez eux. Le lendemain, nous arrivâmes finalement à Lyon, car nous devons livrer un pli important à la Légion de Gendarmerie. Des miliciens qu'on chassait tiraient sur les passants du haut des toits, et nous devons raser les murs pour ne pas être atteints par une balle plus ou moins perdue. Heureusement, tout se passa bien. Comme notre camarade Résistant était originaire de Privas dans l'Ardèche, il voulut lui aussi faire un crochet pour visiter sa petite famille. Je commençais à ronger mon frein ; cette petite tournée commençait à être longue, mais bon, il fallait bien que je suive mes camarades.

La route longeant la rive droite du Rhône, entre Lyon et Valence, était encombrée. La 1^{ère} Armée commandée par De Lattre de Tassigny remontait au Nord pour rejoindre le front et refouler les Allemands à l'est du Rhin. Jamais de ma vie je n'avais vu autant de chars et de camions. Il faisait en cette fin d'été une chaleur torride, et nous nous arrêtâmes dans un café afin de nous rafraîchir. Dans le bar, je reconnus tout de suite des hommes que je savais provenir de Saint-Chamond. Nous entamâmes une discussion à bâtons rompus ; ils étaient dans cette région pour acheter des fruits pour fournir les coopératives des *Aciéries de la Marine*. Ils étaient d'ailleurs ouvriers dans cette usine. Ils devaient rentrer immédiatement au pays. Ils acceptèrent de me ramener directement dans leur camionnette, ce qui m'exonéra d'un long détour vers l'Ardèche. Je saluais et remerciais les camarades qui m'avaient conduit jusqu'ici, et je pris place sur le plateau du camion, sous la bâche. Ce n'était pas très confortable, mais cette occasion était tout bonnement providentielle.

Vers 18 heures, nous arrivâmes devant la Brigade. Vite, je sautai de la camionnette, le cœur battant à tout rompre. Je constatai immédiatement que les fenêtres de mon logement avaient les volets fermés. C'étaient d'ailleurs les seules de la caserne à être closes. J'imaginai une nouvelle catastrophe... Que diable s'était-il passé durant ma longue absence d'un tri-

mestre ? Après avoir remercié mes amis de m'avoir raccompagné à Saint-Chamond, je me précipitai au bureau de la Brigade. J'étais excessivement inquiet, ce qui contrasta fortement avec la liesse de mes camarades qui célébraient dignement la victoire des Alliés. Dès qu'ils me virent, ils me firent fête et me demandèrent d'où je venais. Sans répondre à leurs satanées questions, je les interrogeai sur le sort de ma famille. Ils me rassurèrent chaleureusement en me disant que j'avais un petit garçon de neuf jours et une femme en parfaite santé qui se trouvait à la maternité. Les autres enfants étaient chez des camarades. Monique et Michel étaient définitivement guéris de leur méchante paratyphoïde. Comme je pus souffler et évacuer mon angoisse ! Une vague de joie me saisit. Effectivement, peu de temps après, je vis Robert venir du jardin en compagnie des Bluteau. Monique était gardée par les B., et Michel par les G. Comme quoi, la camaraderie n'a pas de prix !

J'étais fou de les retrouver tous, de les embrasser, de les voir ainsi en bonne santé. Je décidai de me rendre tout de suite à la maternité afin de revoir Marcelle et mon petit dernier. Mon ami G. m'accompagna, et je retrouvai ma chère femme qui en mon absence avait prénommé mon fils Gérard. Ce prénom me plut. Nous fûmes tellement heureux de nous retrouver après ces trois longs mois de séparation et de silence ! Ma pauvre Marcelle venait elle aussi de faire son chemin de croix... Notre séparation, la maladie des deux enfants et son éviction forcée de la caserne alors qu'elle était enceinte de sept mois avaient été de rudes épreuves pour elle ; elle avait connu les alertes incessantes et la faim sans jamais se plaindre et en gardant courage, agissant toujours pour le bien des enfants. Elle était formidable, tout comme nos amis d'ailleurs qui n'avaient cessé de la soutenir moralement autant que matériellement.

Dès lors, nous nous réunîmes enfin sous notre toit le lendemain de mon arrivée de Haute-Savoie. La vie allait pouvoir reprendre son cours naturel.



X : Une Nouvelle Vie

Je repris ainsi mon travail à la Brigade, malgré le contexte politique mouvementé de l'époque et son cortège de règlements de compte³⁹. Les Communistes avaient expulsé Pinay de son siège à la Mairie. Comme à chaque grand moment de crise, la brutalité était de mise. Une véritable révolution eut lieu lorsque le régime de Vichy fut enfin démantelé. La transition vers un régime d'après-guerre n'était pas simple à effectuer, car les acteurs en présence étaient multiples ; les Gaullistes qui venaient de Grande-Bretagne et les Communistes avaient de fortes divergences d'opinion.

Un matin, je me trouvais de planton à l'entrée de la Brigade. On sonna à la grille ; un officier se réclamant de la F.F.I. voulait s'entretenir avec le Commandant. Une section de soldats en armes encerclait la caserne, ce qui me parut plus que suspect. Je l'introduisis auprès du Chef-Adjoint, puisque, comme je l'ai précisé plus haut, l'Adjudant était aux mains des Forces de Libération à Saint-Etienne afin d'être jugé.

Notre étrange visiteur venait selon lui de la part du Capitaine Maret qui avait libéré le département de la Loire. Il nous enjoignit de lui fournir *de gré ou de force* toutes nos armes avec leurs munitions ; nous avions une demi-heure pour nous exécuter, sans quoi il nous en cuirait... Puisque mon Chef et moi étions les seuls hommes de la caserne à être au courant de l'ultimatum, nous devisâmes en privé de ce cas épineux. Si nous résistions, nous courrions le risque de voir nos femmes et nos enfants blessés, tués peut-être. L'inconnu nous avait présenté un ordre de réquisition signé de Maret qui semblait en bonne et due forme. Nous décidâmes d'obtempérer, et remîmes toutes nos armes aux drôles d'individus qui accompagnaient le soi-disant officier. Après leur départ, nous téléphonâmes à Saint-Etienne pour signaler notre remise d'armes ; en fait, dans la plus grande absurdité, il s'agissait tout bonnement d'une erreur qui serait corrigée au plus vite. Comme de bien entendu, nous ne revîmes jamais nos armes. Elles avaient été cachées de manière très adroite. Nous apprîmes par la suite qu'il s'agissait là d'une action des Communistes qui cherchaient à s'emparer du pouvoir⁴⁰. Heureusement, ce chaos politique finit par prendre fin : le pays avait trop besoin de se reconstruire et ne pouvait se permettre une crise supplémentaire : il lui fallait une grande cohérence nationale.

Les enfants reprirent le chemin de l'école. Notre nouveau-né se portait très bien jusqu'à ce qu'il se mît à vomir. Il ne pouvait plus absorber un seul biberon, et maigrissait dramatiquement. Toutes les tentatives du médecin pour faire en sorte que les choses redeviennent normales se soldèrent par un échec. Comme la fille de l'Adjudant avait elle aussi eu les mêmes troubles au même âge, nous eûmes une idée de ce qui se passait. Nous agîmes promptement, car le bébé ne devait pas se déshydrater. Nous pensâmes que la nourriture ne pouvait plus être absorbée par le bébé à cause de son duodénum qui devait être bouché à la hauteur du pylore. D'ailleurs, Gérard ne faisait plus ni petite ni grosse commission. Malgré l'avis du médecin traitant qui n'était pas une lumière (encore un !), j'emmenai le petit à l'hôpital en ur-

³⁹ La guerre venait de causer entre 50 et 60 millions de morts. La moitié sont des civils morts de faim ou sous les bombes, ou encore dans les camps de concentration. De nouveaux riches ont fait fortune grâce au marché noir (les BOF, *Beurre-œufs-fromage*). Le Droit international a été mis à mal comme jamais, tout reste à reconstruire. Enfin, la conscience humaine sort traumatisée de ces années effroyables : qui croire, qui suivre ? Des œuvres d'art ont été détruites, innombrables ; qui ne ressentit pas alors ce sentiment de l'absurde exprimé par Camus ou Sartre ?

⁴⁰ Un malentendu grandit, même à l'échelon mondial : la démocratie a-t-elle le même sens pour les Occidentaux et pour les Soviétiques ? Libérale et bourgeoise pour les premiers, elle doit être populaire pour les seconds. Un clivage idéologique s'annonce entre les deux blocs, qui sera responsable de la coupure de l'Europe. Ce même clivage, à une échelle plus petite, existait en France entre les deux principaux courants de la Résistance, l'un Gaulliste et l'autre Communiste, lorsque sonna l'heure de la Reconstruction.

gence, où il put passer une radioscopie de l'estomac. Nos craintes étaient confirmées, il s'agissait bien d'une sténose du pylore.

Gérard fut opéré dès le lendemain matin, avec succès. Nous assistâmes avec stupeur à son retour dans la chambre : notre bébé ne bougeait plus et semblait ne pas respirer. Cette vision fut cruelle. Il finit par émettre un soupir et un petit grognement. Une sœur lui administra une piqûre et il se réveilla entièrement, bien vivant. On lui fit boire un biberon qui par chance fut entièrement assimilé. Nous fûmes entièrement rassurés. Le bébé n'eut plus jamais aucun problème de digestion, et il en fut quitte pour une longue cicatrice sur le ventre.

Cet hiver 1944 fut constellé d'une série de difficultés inopinées.

Un soir, Michel et Robert jouaient autour de la table de la cuisine qui était relativement vaste. Ils courraient entre cette table et la cuisinière qui nous servait également de poêle pour chauffer l'appartement. Marcelle venait de racler le foyer avec un long tisonnier en métal afin de ranimer les flammes, et elle l'avait pendu à la barre de la cuisinière. Les enfants jouaient maintenant au cheval et au cocher. Robert était à califourchon sur Michel. Voulant donner plus de réalisme au jeu, Robert se saisit du tisonnier afin de cravacher le cheval Michel. Mes ses petites d'enfant étaient bien trop maladroites pour manier ce lourd objet, et il décocha un grand coup du tisonnier encore brûlant dans l'œil gauche de son frère, qui hurla aussitôt de douleur. Nous nous précipitâmes dans la cuisine, et constatèrent que l'œil était déjà enflé, complètement fermé. Il fut impossible d'approcher Michel tellement il exprimait à pleins poumons sa douleur. Le médecin –qui décidément était d'une très haute finesse –déclara que le jeune garçon venait de perdre un œil... Qu'avions-nous fait pour mériter cela *en plus* ? Nous dûmes attendre que l'œil voulût bien dégonfler avant de consulter un spécialiste ; entre-temps, nous devions fréquemment administrer un baume sur l'œil blessé, opération très ardue en raison des réticences (stridentes) de l'enfant. Finalement, l'ophtalmologiste qui miraculeusement put examiner Michel sans que ce dernier ne se plaigne, nous assura que l'œil était intact et que plus rien n'y paraîtrait d'ici quelques jours. Effectivement, mon fils ne s'en soucia plus à partir de ce moment. Cette aventure montre combien il était difficile de ne jamais baisser notre attention envers nos quatre enfants si jeunes ; au moindre relâchement de notre part, la plus petite négligence pouvait avoir de catastrophiques conséquences.

Pendant ce temps, la guerre traînait en longueur. Les Allemands résistaient aux at-



taques alliées à l'Ouest, et soviétiques à l'Est. Les Japonais déjouaient avec ruse les plans américains dans le Pacifique. Ce pourrissement conduisit jusqu'aux extrêmes démonstrations de force que représentèrent les largages des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki. L'atrocité était alors à son comble⁴¹.

En 1945, puisque mon contrat d'engagement s'achevait, j'eus le choix entre retourner dans la Marine et poursuivre ma carrière en Gendarmerie. Au fond de mon cœur, j'étais resté un Marin. Mais dans ce cas, où nous retrouverions-nous ? La guerre avait rasé de nombreux logements qui étaient devenus une denrée rare, surtout dans les villes portuaires. Je ne souhaitais pas revenir habiter chez ma mère, car deux essais en 1940 et 1942

⁴¹ Ces largages de bombes A eurent lieu en août 1945. Cela marqua l'atroce point final de la guerre.

n'avaient guère été concluants. Je suis certain que j'aurais été de plus affecté en Extrême-Orient pour relever les forces navales qui y étaient stationnées depuis quatre longues années, et être séparé de ma famille était une perspective qui me déplaisait. Je devais donc faire mon deuil de la Marine Nationale.

Restait donc la Gendarmerie. Le travail s'amplifiait encore : les enquêtes d'après-guerre s'empilaient, car les plaintes pour dénonciations, pillages des biens de déportés, ou encore pour collaboration affluaient. Du reste, dès 1946, mon supérieur me conseilla de passer des concours pour prendre du galon, car il m'en estimait apte. Mais j'avais dans l'idée de partir travailler dans le Maine-et-Loire, de quitter cette difficile région au climat froid et aux fatigantes montagnes ; monter en grade aurait signifié rester dans la circonscription de Lyon. Cependant, je ne pouvais pas me permettre de froisser mon Lieutenant en refusant abruptement sa proposition : je décidai de postuler au concours, et dans le même temps de faire une demande de changement de résidence pour l'Anjou à titre personnel ; cela permit de calmer les susceptibilités.

Tout cela fut exécuté à la lettre : nous n'eûmes plus qu'à attendre ma mutation qui viendrait d'Angers, tandis que parallèlement je commençais mes travaux d'avancement.

Au mois de mai, ma mère nous envoya une triste lettre nous annonçant que mon beau-père P. était très malade ; il souffrait d'une phtisie foudroyante, et vomissait du sang en grande quantité. Je partis immédiatement à la Possonière en permission exceptionnelle afin de pouvoir assister ma famille dans cette pénible épreuve. Ce fut pitoyable de voir ce pauvre homme dans un tel état ; on ne pouvait se permettre de le quitter un instant, car dès qu'une crise le prenait, il vomissait des *flots* de sang et s'étouffait. Ma mère avec courage lui extrayait les caillots de la gorge pour qu'il retrouve sa respiration. C'était effrayant. Il suçait de la glace pour que cessent les saignements. Je ne pus rester que huit jours ; le pauvre monsieur P. décéda deux semaines plus tard ; je revins encore en Anjou pour assister aux obsèques, et ma mère demeura seule une nouvelle fois. Cette nouvelle situation m'encouragea encore plus à revenir au pays.

Le 1^{er} novembre 1946, je reçus enfin mon avis de mutation pour convenances personnelles. J'étais affecté à la Brigade d'Angers-Centre. Selon le règlement, ce type de mutation nous imposait de prendre à notre charge et le déménagement des meubles, et le transport de ma famille. De plus, le document portait la mention *Muté sans logement*, ce qui était gênant, puisque je devais débiter mes fonctions dès le 1^{er} décembre, c'est-à-dire seulement un mois plus tard, ce qui ne nous laissait guère de temps face à la pénurie de logements sans précédent que connaissait la France –après toutes ces destructions. Mais en réponse à une lettre que je lui avais envoyée, le Commandant de la Brigade angevine nous fit savoir que ce délai d'un mois était suffisant pour trouver notre bonheur, ce qui nous rassura. De plus, ma mère nous proposa de nous loger en attendant mieux ; nous pourrions même entreposer une partie de nos meubles chez elle et une autre chez ma sœur qui habitait la maison d'à côté.

Nous nous demandâmes s'il ne fallait pas mieux annuler cette mutation en attendant d'en obtenir une qui nous proposât un logement ; mon Commandant de Saint-Chamond nous conseilla prudemment de rester, car il tenait surtout (sans l'avouer ouvertement) à ce que je reste sous ses ordres. Mais finalement, nous décidâmes de partir bel et bien, car nous ne supportions plus Saint-Chamond, son climat difficile et ses rudes paysages. Malgré l'affabilité des gens, nous avions trop de mauvais souvenirs pour rester un moment de plus dans cette triste ville.



Nous louâmes ainsi un wagon SNCF, et nous y affrêtâmes nos meubles grâce à un camion que les Acières de la Marine nous avaient gracieusement prêté. Ce fut le 1^{er} décembre que nous arrivâmes chez ma mère à la Possonnière, où nous pûmes nous installer en transition. Le wagon de mobilier ne nous parvint que deux semaines plus tard, et ce ne fut pas une mince affaire que de le vider pour transporter les meubles comme prévu chez ma mère et ma sœur. Les enfants furent inscrits à l'école libre de la commune ; nous n'avions pas d'idée arrêtée quant au bénéfice de l'école privée sur l'école laïque, mais ma mère pensait que cette école était la meilleure de la commune. De toute manière, je pensais que cela ne durerait qu'une courte période, je ne fis pas de remarque désobligeante à ce sujet.

Entre-temps, je pris mon poste à Angers-Centre. On me procura une chambre de célibataire rue du Maine ; le froid de cet hiver était particulièrement rude, et la chambre ne possédait aucun chauffage. Elle était fort rustique, pour ne pas dire monacale ; pour me laver, je disposais simplement d'un broc d'eau froide et d'une cuvette en émail. Lorsque je ne me trouvais pas en service, je m'y ennuyais ferme. Qu'y faire ?

Je fus donc reçu par le Capitaine commandant la Section de Gendarmerie d'Angers. Il me demanda si je pensais continuer à concourir pour obtenir de l'avancement ; je lui répondis que c'était hors de question, car je venais de dépenser deux mois de salaire – soit 10.000 francs – pour déménager jusqu'ici, et que je désirais donc maintenant m'installer dans la région, ce qui était incompatible avec toute promotion. C'en fut ainsi définitivement terminé pour ma montée dans la hiérarchie, mais j'étais fermement décidé et je savais à présent ce que je voulais. Il faut savoir faire des choix, qui comportaient toujours une part de sacrifice. Mais ma famille passerait avant tout.

Un mois passa, et à notre grand regret, aucune proposition de logement ne nous fut faite. Même si je ne comptais pas mes efforts pour trouver un appartement vacant, la pénurie en était sévère, et toutes mes demandes se soldaient par une réponse négative. Je commençais à être fatigué de devoir me retrouver ainsi séparé de ma famille tout en la sachant si proche.

Je demandai un entretien au Chef d'Escadron commandant la Compagnie du Maine-et-Loire. Il ne fit rien du tout pour m'aider, et je me retrouvai toujours dans ma petite chambre austère et ennuyeuse.

Contrairement à ce que stipulait le règlement, je faisais régulièrement la navette entre Angers et la Possonnière lorsque je n'étais pas de service, ce qui ne me prenait que de 20 à 30 minutes en train. Ce manège dura deux bons mois. Je partais à 18h30 et je revenais à Angers à 7h30 : j'étais donc à mon poste pour 8h00. Or, un beau matin, l'Adjudant-Chef me convoqua à son bureau, et me demanda un tantinet sournoisement dans quel lieu j'avais couché la nuit précédente. Comme j'avais deux adresses, je lui répondis prudemment que j'avais logé *chez moi*. Mais lorsqu'il me demanda une réponse plus précise, je compris que j'étais démasqué. Un camarade m'avait dénoncé... les bonnes habitudes de la guerre, sans doute. Je reconnus mes agissements : j'avais bien couché à la Possonnière la nuit précédente, en foulant le règlement aux pieds. L'Adjudant se mit dans une colère homérique, me passant un savon d'une extrême sévérité. Pour me défendre, je lui rétorquai que c'était un peu de sa faute, puisqu'il m'avait écrit que je pourrais trouver un logement dans le mois suivant mon arrivée ; il n'avait qu'à donc me trouver un appartement, et alors je pourrais rester à Angers toutes les nuits qu'il

désirerait. L'incident fut clos. Quelques jours plus tard, ce fut lui-même qui m'envoya coucher dans ma famille à la Possonnière. Et dire qu'il fallait subir tous ces aléas de la vie militaire sans broncher...



Le 1^{er} mars 1947 –trois mois après notre venue –on me fit enfin savoir qu'on nous attribuerait un logement au n°47 de la rue Chèvre. Nous ressentîmes une joie non feinte, qui fut vite étouffée lorsque nous vîmes le logement en question. Il s'agissait du deuxième étage d'une maison bour-

geoise. Deux pièces habitables le composaient, une chambre et une salle à manger. Quant à la ridicule cuisine, il était impensable d'y servir le moindre repas. Une pièce mansardée était également aménagée, mais sans être isolée : nous ne pouvions l'habiter qu'au printemps et en automne, lorsqu'il n'y faisait ni 40° ni -10°. La lumière y pénétrait par un vasistas. Elle était indépendante du logement proprement dit, et on ne pouvait y accéder que par le palier. Il n'y avait pas non plus de W.C. à notre étage, il fallait descendre d'un niveau pour trouver des W.C. collectifs. Comme nous étions six personnes à habiter la maison, on ne pouvait imaginer de sanitaires plus malcommodes. Les propriétaires étaient un couple de personnes très âgées, qui avaient contracté un bail avec la Gendarmerie. Lorsqu'ils apprirent que nous étions une famille de quatre enfants en bas âge, *plop !*, ils défaillirent littéralement. Une autre locataire âgée de 80 ans habitait juste au-dessous de chez nous, et elle nous demanda de faire le moins de bruit possible, ce qui était une véritable gageure puisque les jeunes enfants sont toujours pleins de vie, il faut se mettre à leur place. Dès lors, lorsqu'ils arrivaient de l'école, Marcelle les chaussait de pantoufles... Nous essayions d'être le moins gênants possible. Des affiches égayaient l'entrée ; elles avaient été placées là juste pour nous –délicate attention : *Défense de déposer les poussettes d'enfants s.v.p., Ne pas laisser les bicyclettes dans l'entrée*, etc... Ainsi, le midi et le soir, nous devions monter nos bicyclettes et la poussette de Gérard au deuxième étage. Que devions-nous faire aussi, évoluer dans notre appartement en volant ?

En fait, notre prédécesseur était un homme veuf qui vivait en compagnie de sa fille. Son départ en retraite avait libéré l'appartement. Il était évident que rien n'était prévu pour une famille comme la nôtre. Il fallut donc adapter notre vie de tous les jours : en hiver comme en été, nous dormions à six dans la chambre unique. Nous mettions deux enfants dans chaque lit à une personne, et ils couchaient tête-bêche. Pour agrémenter le tout, il faut signaler que les deux plus jeunes n'étaient pas encore propres. Marcelle devait se débrouiller pour faire la lessive quotidiennement dans le petit évier en ardoise, et trouver un emplacement pour faire sécher les draps. Je découvris un faux grenier sous le toit de la maison, auquel on accédait au moyen d'une échelle de bois qui débouchait sur une trappe. J'y installai donc des ficelles afin d'étendre le linge. Un jour que Marcelle redescendait, l'échelle glissa et ma pauvre femme se retrouva suspendue par les mains aux bords de la trappe. Heureusement, le fils de la vieille dame du dessous entendit son appel au secours, et l'aida à se délivrer de cette fâcheuse posture avant qu'elle ne se fracasse contre le plancher. Lorsque l'hiver était trop rude, toutes les canalisations qui rejetaient les eaux usées étaient bouchées par le gel, puisqu'elles couraient le long des murs *extérieurs* de la maison, et nous devions descendre les deux étages avec une cu-

vette pleine d'eaux sales pour les évacuer *nous-mêmes* dans le caniveau. Comme on peut le constater, les conditions de vie n'étaient pas les meilleures...



Marcelle inscrivit les enfants dans des écoles privées, qu'elle pensait meilleures d'après le qu'en-dira-t-on. Gérard et Robert allèrent à la maternelle, et Michel à la primaire de l'École Saint-Joseph de la rue Franklin, qui était dirigée par des Frères *Quatre-Bras*. Monique échoua au Collège Saint-Joseph de l'impasse des Arènes. Et la vie repartit de plus belle entre notre travail et les divers tracasseries locatives ou ménagères. Je rends hommage à Marcelle qui fit de son mieux sans *jamaïs* se plaindre pour nous rendre la vie la plus agréable possible.

De chez nous à l'école, les enfants devaient marcher deux bons kilomètres ; ils devaient traverser des rues fort passantes, comme la rue Volney ou encore la place du Lycée. Mais ils y allaient tout de même seuls, Monique (10 ans) et Michel (6 ans) accompagnant Robert (5 ans) et Gérard (3 ans).

Un beau jour, Michel laissa Gérard à l'entrée de la maternelle, sans s'assurer que ce dernier y entraît réellement. Il poursuivit sa route avec Robert afin de rejoindre leur école

située un peu plus loin. Gérard se sentait l'âme aventureuse, et avec un petit camarade, ils firent demi-tour et revinrent rue Chèvre. Ils entrèrent dans une habitation, au n°18. Ils découvrirent un clapier, et se mirent à tripoter les lapins. Heureusement, un ménage de gendarmes que nous connaissions bien habitait au n°18, et une de leurs fenêtres donnait sur le jardin. La femme de notre ami, intriguée par le bruit, repéra ainsi nos deux lascars en train de sortir les lapins de leurs clapiers pour jouer avec eux en toute innocence. Lorsqu'elle reconnut Gérard, elle lui conseilla d'arrêter net ses bêtises. Elle le ramena chez nous et Marcelle, après la leçon d'usage, dut raccompagner le gentil garnement à l'école.

Vint le temps de la Communion de Monique. Cette journée fut pour nous pleine de joie. Notre fille était vraiment belle dans sa robe blanche, et nous étions très fiers d'elle. Malgré l'étroitesse du logement, nous décidâmes de marquer l'événement. Toute la famille avait été invitée : ma mère, le mari de ma sœur –qui était le parrain de Monique (Jane était malade et elle n'avait pu venir), Jean H. et Gaby sa femme, la marraine, leur fils Jacques, et même notre vieille tante N.. Bref, ce fut une très bonne journée.

Le travail proposé à la Brigade d'Angers-Centre était différent de celui de Saint-Chamond, car dans les chefs-lieux, la Brigade servait un peu de *factotum* à tous les autres services, la Compagnie, les Sections, le Fichier central, les Garages, les services d'Entretien, etc. Nous assurions donc des services de planton et de corvées diverses, et nous transférions des détenus de la prison d'Angers ou d'autres villes parfois lointaines jusqu'au palais de justice... Nous ne faisons guère de travail de police judiciaire, puisque la sûreté urbaine s'en chargeait. Malheureusement, ce travail d'enquête était celui que je préférais faire. Bref, je m'ennuyais ferme.

En juillet 1947, les services furent réorganisés, et on créa la Brigade des Recherches. Une étrange aventure nous arriva alors. On eut bruit que des lettres anonymes étaient en-

voyées à la Légion de Gendarmerie de Tours ; elles dénonçaient certains militaires de la résidence qui bénéficiaient d'allocations familiales injustifiées. Ces lettres furent transférées à la Légion de Nantes, qui poursuivit accessoirement les fautifs qui furent condamnés à rembourser tous les versements indus. Toutefois, le *corbeau* qui avait rédigé ces missives dénonciatrices fut vite démasqué, et puni malgré la vérité de ses dires. La guerre était bien finie, et l'ère de la dénonciation caduque. Notre gaillard avait mis en cause, en outre, le Secrétaire de l'Etat-major de la Section d'Angers (qui lui avait remis en secret toutes ces troubles informations). Il fut muté à la Brigade des Recherches, et on me nomma à sa place comme Secrétaire à l'Etat-major !

Je vis avec plaisir cette mutation imprévue, car mon travail allait enfin être plus intéressant, et mes horaires plus réguliers. Si notre logement avait été plus confortable, on peut dire que nous aurions été tout à fait heureux. Nous nous rendions d'ailleurs souvent à la Possonnière pour prendre l'air et nous sortir un peu les idées. Les enfants pouvaient profiter de la campagne et donner libre cours à leur énergie dans la belle campagne ligérienne. J'y passais moi-même la plupart de mes moments de repos, en entretenant le jardin de 600 mètres carrés. Je fendais aussi des bûches pour le bois de chauffage et la cuisinière de ma mère. Celle-ci percevait de la SNCF⁴² de vieilles traverses de chemin de fer, et leur bois était d'une densité inimaginable; il fallait suer beaucoup pour les tronçonner et les scier.

Nous étions heureux, et nous n'en demandions pas davantage. Mon travail à l'Etat-major de Section me plaisait. Je m'y sentais dans mon élément. J'avais conscience que je n'avais pas finalement la vocation de gendarme, c'était bien la guerre qui m'avait forcé à faire ce choix. Mais ce nouveau travail convenait davantage à mes compétences.

Les enfants grandissaient et évoluaient dans le bon sens. Ils nous procuraient de grandes satisfactions. Ils travaillaient avec assiduité ; Robert avait même sauté une classe et se retrouvait en compagnie de Michel qui avait 14 mois de plus que lui. Ils s'en trouvaient stimulés tous les deux, dans une *saine* compétition. Monique obtenait également de fort bons résultats.



A cette époque, en 1948-1949, on célébrait à Angers les processions de la Fête-Dieu dans les paroisses. Nous étions très fiers de voir nos enfants défiler. Monique portait la croix, vêtue d'une belle robe blanche. C'était un véritable honneur pour elle que de défiler en tête de ses camarades. Elle était très belle. Les rues étaient tapissées de pétales de roses, et des

massifs de fleurs étaient disposés dans les carrefours. Nos garçons étaient déguisés en zouaves et jouaient du tambour. Gérard, plus petit, portait un drapeau blanc dont il était bien fier. Beaucoup de gens assistaient aux processions qui se rejoignaient devant un reposoir édifié dans la cours de l'Université Catholique de l'Ouest. C'était une grande fête fort spectaculaire.

⁴² Créée en 1938, la SNCF avait réuni alors les cinq grandes compagnies privées françaises (Nord, Est, Paris-Lyon-Méditerranée, Midi, Paris-Orléans) sous la tutelle de l'Etat, avec une situation de monopole. La société comptait 500 000 agents en 1939.

Ce fut dès cette année 1948 que la Gendarmerie décida de transformer les vieilles écuries à chevaux de la caserne Saint-Maurice en trois logements. On construisit également de nouveaux bureaux pour l'Etat-major de Section. Tous ces travaux furent achevés dès juin 1949. Les trois appartements neufs furent mis en compétition d'attribution : je me portai candidat afin d'occuper celui du rez-de-chaussée, contigu au bureau du Capitaine. Il appuya d'ailleurs ma demande, car il connaissait notre situation familiale, et surtout, son bureau n'étant séparé du logement que d'une mince cloison, j'aurais pu entendre de chez moi des choses confidentielles. Etant Secrétaire, je serais en mesure de taire ce que j'aurais pu apprendre inopinément. Dès lors, nous obtînmes ce logement, et y emménageâmes le 15 juin 1949. Nous pouvions disposer d'une vaste cuisine, d'une salle à manger que nous équipâmes d'un lit, et de deux chambres. Nous possédions même nos propres W.C., ainsi qu'un cabinet de toilette. Nous pûmes ainsi éviter l'ingrate corvée qui consistait à vider nos seaux hygiéniques dans les sanitaires collectifs, comme devaient le faire les autres habitants de la caserne. Certes, ce nouveau logis n'était pas bien grand pour nous tous, mais son confort contrastait



fortement avec ce mauvais appartement que nous avons habité rue Chèvre durant deux ans et demi.

Monique put rester au collège Saint-Joseph qui n'était guère distant de la caserne. Les garçons devaient par contre en principe changer d'école ; cela était ennuyeux, car ils étaient bien intégrés à Saint-Joseph, et leurs résultats y étaient excellents. D'autant que l'année suivante, ils devraient encore une fois s'adapter à de nouveaux horizons, car ils entreraient en 6^{ème}. Nous prîmes la décision plus sage de les laisser terminer l'année à Saint-Joseph. Nous étions tout de même soucieux lorsque nous songions à leur traversée du boulevard Foch, large artère où la circulation était intense. A cette époque, il n'y existait pas de feux, et des agents de police se chargeaient eux-mêmes de la circulation au carrefour. Lorsque je discutai de mes craintes avec eux, ils me rassurèrent en m'affirmant que les enfants étaient plus respectueux de la circulation que les adultes, et que les accidents étaient rares. Les enfants durent marcher

encore plus longtemps avant de rejoindre leur école, mais à cette époque, cela était assez courant. Gérard qui n'était âgé que de 5 ans fut quant à lui inscrit à la maternelle de l'école Saint-Maurice, distante de 200 mètres seulement. Cela ne l'empêchait pourtant pas de revenir à la maison avec parfois une demi-heure de retard, mais il avait toujours ignoré l'heure.

Notre vie se réorganisa ; nous dûmes nous accoutumer une nouvelle fois à la vie en caserne et à sa discipline collective. Marcelle avait moins de soucis pour s'occuper des enfants ; elle ne les laissait plus seuls bien longtemps lorsqu'elle partait faire les commissions, car la caserne étant située dans l'hypercentre, tous les commerces et les marchés nécessaires étaient à proximité immédiate. Rue Chèvre, elle avait eu des sueurs froides lorsque, après s'être absenté relativement longtemps pour nous ravitailler, elle avait aperçu ces petits garnements de Michel et Robert qui s'étaient hissés sur la gouttière attenante au rebord de la fenêtre mansardée de la salle à manger, au deuxième étage, pour admirer le panorama. Elle avait eu tellement peur que la nuit, il lui arrivait de se réveiller en sursaut en hurlant, après avoir rêvé que les enfants dégringolaient. Ici au moins, ce genre de mésaventure ne pourrait plus se reproduire.

Les tâches ménagères étaient devenues également plus simples à accomplir ; nous avions maintenant une grande lessiveuse que nous posions sur la cuisinière pour faire bouillir le linge sale, ce qui dégageait certes beaucoup de vapeur, mais ce qui nous permettait de ne pas aller trop souvent au lavoir de la caserne, où les femmes de gradés avaient priorité sur les simples familles de gendarmes. En cas de besoin, ces dames s'arrangeaient tout de même entre elles, et les choses se passaient bien.

Nos nouveaux bureaux étaient clairs et spacieux. Mon travail me plaisait, même si mes deux camarades de bureau étaient trop souvent absents. Pourtant, les occupations ne manquaient pas : nos tâches de secrétariat étaient nombreuses, car nous devions taper les lettres du Capitaine avant de les envoyer aux diverses autorités militaires et administratives, ainsi qu'aux autres Brigades. Nous diffusions beaucoup de circulaires internes, en plus des nombreuses directives assurant le bon fonctionnement de toute la gendarmerie. Nous devions tenir à jour toute l'épaisse documentation, et gérer la comptabilité de tous les matériels logistiques de la Section, entre les véhicules, les armes et les munitions. Enfin, nous nous occupions du ravitaillement des carburants pour les automobiles et les motos. Notre Section était (jusqu'en 1960) composée de 20 Brigades Territoriales. Nous devions donc éditer les circulaires en autant de doubles exemplaires, en utilisant du papier-carbone. Nous utilisions aussi de vieilles machines à écrire *Underwood* très robustes. Une seule machine à ronéotyper à alcool était disponible dans toute la caserne, mais seule la Compagnie pouvait s'en servir, et nous n'y avions pas accès.

Au début de ma nomination, le Capitaine qui nous commandait était un homme fort intelligent, qui avait aussi pour particularité d'être un joyeux fêtard ; personne ne le craignait réellement. Mon Chef et un autre gendarme, qui travaillaient tous deux dans le même bureau que moi, aimaient donc aller passer leurs journées en ville pour s'amuser, tandis que je m'occupais de *leur* travail en plus du mien. Je détestais cela, et je faillis même demander mon retour à la Brigade. Mais ce Capitaine finit par être nommé Chef d'Escadron, et il nous quitta pour une autre affectation. Nous nous retrouvâmes donc neuf mois sans officier, sous la direction de l'Adjudant-Chef, ce qui n'arrangea guère le taux d'assiduité de mes camarades...

En décembre 1950, on me décerna la Médaille Militaire, ce qui ne me fit ni chaud ni froid, car je ne suis pas sensible à ce type d'honneurs. Cela nous rapporta royalement 15 francs par mois.

Quelques mois avant ce Noël 1950, Marcelle et moi décidâmes qu'il était temps pour Robert et Michel d'apprendre la musique. Après tout, mon père en avait fait autant pour moi, et je pensais que la musique pourrait leur procurer du plaisir en même temps que leur ouvrir l'esprit. Personnellement, je décidai de leur faire apprendre l'accordéon, car j'aimais beau-

coup cet instrument très à la mode à l'époque. Je me rendis donc chez les marchands de la ville, et je m'aperçus que les accordéons étaient excessivement onéreux, bien davantage que je ne l'aurais cru de prime abord. Mais la fin justifie les moyens... A la vitrine d'un magasin rue Montault, un superbe instrument rutilait de tous ses feux, et je savais que les garçons rêvaient beaucoup lorsqu'ils passaient devant. Ils s'y arrêtaient pour le regarder longuement, la langue pendante. Un jour, ils me dirent avec déception que l'accordéon ne s'y trouvait plus, qu'il avait du être vendu à une personne qui ne connaissait pas sa chance... Ce qu'ils ignoraient, c'est que c'était moi qui l'avais acheté pour eux... C'était un superbe accordéon-piano de marque *Höhner*. Ce type d'instrument aurait l'avantage d'apprendre aux enfants le doigté du clavier si par hasard ils voulaient un jour se mettre au piano. Il était superbe, et valait bien le sacrifice de deux mois de salaire. Comme mes garçons furent heureux lorsque le matin de Noël ils découvrirent leur accordéon ! Ce fut je pense l'un des plus beaux Noël de leur vie. Je les fis inscrire au cours de monsieur F., auprès de qui ils apprirent le solfège et pratiquèrent leur instrument favori.

Au bout d'un certain temps, ils commencèrent à se défendre, et ils entrèrent dans le groupe formé par leur professeur, qui comportait une dizaine d'enfants. Ce dernier prêta un accordéon à Robert, car je n'avais pas les moyens de lui en offrir un autre. Ils progressaient rapidement. Ils donnèrent quelques concerts en public avec monsieur F., et remportèrent un certain succès.

Michel était le plus doué des deux, et il lui arrivait de remplacer d'autres enfants au pied levé, y compris dans d'autres orchestres, et même parfois en soliste. Un beau jour, à la



Foire Commerciale d'Angers de 1953, monsieur F. me téléphona : il s'occupait de toute la programmation musicale de la Foire, et un de ses artistes s'était désisté, ce qui le mettait dans l'embarras. Il demanda à Robert et à Michel de le remplacer ; ce jour-là, j'eus énormément de trac pour eux deux, mes deux fils étaient vraiment très jeunes... Ils jouèrent en duo devant une foule nombreuse, et remportèrent un vif succès ! Un autre jour encore, monsieur F. me demanda si Michel ne pouvait pas jouer au cinéma *Le Palace* pour la Fête des Mères, car un autre artiste s'était encore décommandé au dernier moment. J'accompagnai donc mon fils à la salle qui était comble. Mon bonhomme avait le trac, mais il réussit à le dompter ; il joua en solo quelques morceaux de son répertoire, et il fut très applaudi. Cette expérience l'encouragea à jouer en public, et à vaincre sa timidité naturelle. Il se souvint toute sa vie de cette expérience...

Par la suite, il fit partie d'un orchestre qui animait des bals tous les samedis et dimanches soirs dans la région. Il se rendait même parfois hors du Maine-et-Loire. Il rentrait alors souvent le lundi matin vers 2 heures ou 3 heures, ce qui ne l'empêchait pas de se rendre au lycée dès 8 heures du matin. Il ne manquait pas de mérite. Il préparait son Bac, mais cette participation à l'orchestre lui ramena

quelques subsides qui lui furent fort utiles lorsqu'il partit au Service militaire. Mon fils joua même une fois en direct à la radio régionale, et il fut écouté par plein de gens sur les ondes !

Gérard s'était quant à lui inscrit à la Maîtrise de la Cathédrale ; il chantait avec ses camarades lors des cérémonies religieuses ; ce groupe de choristes était très talentueux, et sa réputation dépassait de loin les limites du département. Gérard considérait sa titularisation à la Maîtrise comme un honneur, et il était très fier lorsqu'il était revêtu de son aube blanche. Il se perfectionna dans les chants grégoriens ou religieux.

Nous étions très fiers de nos fils ; leur amour de la musique me comblait de joie.

En 1951, Michel et Robert firent leur Communion Solennelle. Ce ne fut pas facile, car l'Evêché refusait d'avancer la date de Communion de Robert, alors que j'insistais pour qu'ils la fassent ensemble. Mais je tins bon, et le grand jour arriva. Mes fils étaient magnifiques dans leurs beaux costumes bleu marine ; ils portaient également un brassard en soie blanche. Toute la famille se réunit une nouvelle fois, et cette journée fut bien sûr mémorable. Signalons que Gérard ferait à son tour sa Communion en 1954, ce qui représenterait là encore une journée qui resterait fermement ancrée dans nos mémoires.

Mais revenons en 1951.

Un Capitaine fut enfin nommé dans notre section, en remplacement de l'autre qui était parti neuf mois plus tôt. Tout changea. Il n'était pas du genre à passer ses journées à chasser ou à faire des agapes. Il considérait sa mission avec sévérité et autorité. Le Commandant de la Compagnie l'avait mis au courant du taux d'absentéisme qui frappait couramment notre Section. Le Capitaine nous réunit mes collègues et moi, et nous prévint fermement que la période de laxisme était terminée. Il me confia par la suite différentes missions de confiance, ce qui ne manqua bien évidemment pas d'aiguiser les jalousies ; je n'y pouvais pourtant rien.

C'était en 1950 que j'avais obtenu mon permis de conduire automobiles et motos ; il va sans dire que je n'avais jamais retouché à un véhicule depuis. Auparavant, lorsque le chauffeur titulaire était absent, un gendarme de Brigade le remplaçait d'office. Mais le nouveau Capitaine décida que l'Etat-major devait vivre en autonomie complète, et il exigea que lorsque le chauffeur serait absent, je devrais moi-même le remplacer. Je lui signifiai que je ne savais pour ainsi dire pas conduire, car je n'avais aucune pratique dans ce domaine. Il me répondit du tac au tac qu'il m'apprendrait.

Il me prit effectivement en main, ce qui me permit de progresser très vite et même de prendre goût à la conduite automobile. Cependant, cette tâche me fut une nouvelle charge, car le chauffeur titulaire était fréquemment absent pour une quantité de motifs, et le Capitaine prit l'habitude de plus en plus souvent faire appel à moi. Il appréciait ma compagnie. Notre véhicule roulait beaucoup, car c'était le seul disponible pour toute la Section. Lorsque, la nuit, d'importants incidents se manifestaient –et du fait que le chauffeur officiel n'était pas particulièrement vaillant –ce fut moi qui dut bientôt transporter le personnel sur place avec l'auto. Cela ne m'empêchait pas de me présenter au bureau à 8h00 le lendemain matin. Cela me fit râler plus d'une fois... La nuit est faite pour dormir !

On commença également à se servir de la radio comme nouveau et efficace moyen de transmission. Qui croyez-vous que le Capitaine désigna pour cette tâche supplémentaire ?... Par conséquent, en 1952, on m'envoya faire un stage de radiophonie à Vitré en Ille-et-Vilaine, auprès d'un escadron de Gendarmes Mobiles. Par la suite, un important centre de transmission fut installé dans notre Section, et je dus y partager des vacances avec un camarade. Un peu plus tard, on installa un réseau de radios dans les véhicules de la Brigade. Je fus chargé de l'instruction des procédures radio afin d'initier mes camarades aux arcanes de cette nouvelle technologie. Toutes ces besognes s'ajoutaient à mon travail de bureau, et je n'avais plus une minute pour moi. Dire que d'autres qui passaient pour être plus capables que moi comptaient les mouches pendant ce temps... J'étais souvent de mauvaise humeur face à cette mauvaise répartition des tâches... Certes il fallait employer les compétences de chacun le plus possible

pour être efficaces, mais cette injuste méthode qui avait cours et dans l'Armée et dans l'Administration avait ses limites.

A la fin de l'année scolaire 1952, Monique obtint son Certificat d'Etudes Primaires. Elle intégra par la suite le Collège *Prébaudelle* en 4^{ème} Commerciale, afin d'obtenir le Brevet d'Enseignement Commercial. Nous ne pouvions pas la laisser continuer sa scolarité chez les jésuites, cela devenait trop coûteux pour nous. D'ailleurs, Michel et Robert durent également suivre leur scolarité au lycée Chevrollier qui était laïc. Ils furent tous deux reçus au concours d'entrée en 6^{ème}, et intégrèrent des cours techniques. Cette année-là fut redoutable pour eux ; Michel redoubla sa 6^{ème} –il n'eut par la suite plus aucun problème jusqu'au *Bac Maths-Technique*. Mais Robert, après un bon départ, préféra se laisser aller. En 3^{ème}, je dus le transférer au Lycée David d'Angers, car je pensais que cette nouvelle ambiance le stimulerait. Il finit par obtenir son Bac Moderne après de nombreux redoublements. Quant à Monique, elle se débrouilla bien ; hélas, elle n'était pas douée en anglais, car elle avait commencé son apprentissage trop tardivement, si bien qu'elle échoua à son B.E.C. Je souhaitais qu'elle redoublât, mais elle trouva à la place un travail au Ministère de la Reconstruction où elle travailla trois ans comme employée de bureau.

Gérard obtenait des résultats scolaires en dents de scie, et était donc capable du meilleur comme du pire. Quand nous le secouions un peu, et il repartait. Mais il ne fut pas reçu à son concours d'entrée en 6^{ème}. Après l'avoir retiré de l'école Saint-Maurice, je le plaçai à l'école laïque Bodinier, où il put réussir à entrer au lycée Chevrollier. Il fit alors une 6^{ème} et une 5^{ème} peu glorieuses, et il me déclara qu'il voulait arrêter ses études. (Je sus par la suite qu'il avait *séché* beaucoup de cours au lycée.) Qu'allait-il donc bien pouvoir faire ? A dire vrai, il n'avait guère d'idée concernant son avenir. Je lui proposai des métiers à prédominance manuelle, comme boulanger, charcutier, ou même boucher, mais il préféra opter pour le métier de cuisinier. Il débuta ainsi peu de temps après comme apprenti au restaurant des Champs-Élysées, dont monsieur L. était le patron. Il signa un contrat de trois ans. Ainsi, malgré les horaires impossibles et la difficile discipline à suivre, Gérard parut se plaire dans son nouveau milieu. On exigeait de lui une grande force physique et beaucoup d'endurance, ce métier était difficile et son apprentissage mené à la baguette. Cela ne l'empêchait pas de faire beaucoup de bêtises en dehors de son travail, dont certaines auraient pu avoir de sérieuses conséquences. Mais malgré ces problèmes, nous l'aimions beaucoup : il faut bien que jeunesse se passe.

Le 6 avril 1954, je dus subir l'ablation de la vésicule biliaire. Cette opération fut très pénible, et je crus réellement mourir. Heureusement, je réussis à passer ce cap difficile. La vie se déroula normalement après ; les enfants grandissaient, et nous apportaient soucis et joies, comme tous les enfants. Les trois garçons étaient âgés entre 15 et 18 ans, et naturellement, cet âge est parfois un cap difficile à franchir, mais nous composions avec. Il faut avouer que les choses ne se passèrent pas si mal que cela. Ma mère venait régulièrement nous rendre visite malgré qu'elle fût handicapée par une santé chancelante ; son arthrose la faisait beaucoup souffrir, et elle était devenue toute voûtée. Comme ma sœur Jane était venue habiter Angers, nous nous inquiétions de voir ma mère seule en pleine campagne ; les conditions de vie étaient plus rudes qu'actuellement, surtout en hiver.





La vie poursuivait pourtant son cours. En 1958, Monique nous informa qu'elle avait rencontré un jeune homme qui poursuivait ses études à l'École Nationale des Arts et Métiers. Ils finirent par se fréquenter avec assiduité, et un beau jour, Jacky B. vint nous rendre visite à la maison. Il lui restait encore une année d'études à effectuer à

Paris pour obtenir son diplôme d'Ingénieur, et il devrait par la suite partir accomplir son Service Militaire. Monique resta donc à la maison en attendant que Jacky soit libre ; elle avait quitté son emploi au Ministère de la Reconstruction, et travaillait maintenant dans un bureau d'assurances qu'elle faisait fonctionner. Entre-temps, ma mère vint s'installer à Angers rue d'Antioche, non loin de chez ma sœur, ce qui nous rassura.

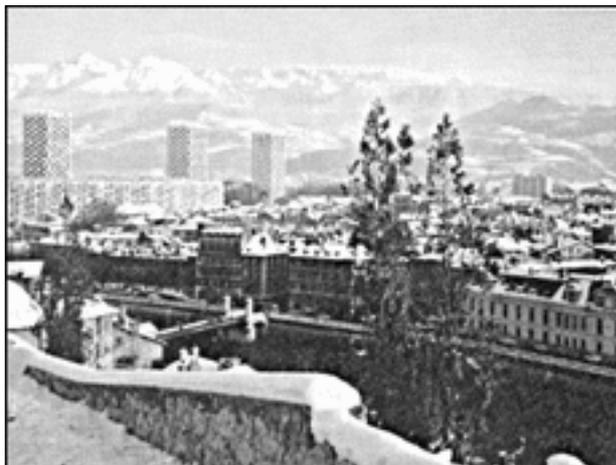
Gérard obtint son C.A.P. de cuisinier dès 1960, et il dut quitter le restaurant des Champs-Élysées. Il retrouva une place de commis dans un très chic restaurant du Mans, dans la Sarthe, d'où il revint fort peu de temps après, car cet emploi ne lui convenait guère. Il travailla ensuite dans divers restaurants d'Angers et des environs, où il fit des extra. Comme il s'ennuyait beaucoup et qu'il se sentait parfois un peu désœuvré, je lui conseillai de s'engager dans la Marine Nationale, où l'air de la mer lui ferait sûrement du bien. En 1961, il s'engagea pour trois ans ; il fit un stage à l'École de Cuisiniers de la Marine, et il finit brillamment 2nd du classement. Il s'engagea volontaire pour deux ans à Diego-Suarez⁴³ à Madagascar, où il fut affecté à la cuisine du mess des Officiers de la Marine ; il en revint en 1964 Quartier-Maître-Chef, admissible Second-Maître.

Ce fut le 1^{er} février 1960 que Marcelle et moi devînmes grands-parents pour la première fois. Monique venait de mettre au monde une belle petite fille qui se nommait Brigitte. Toute la famille était folle de ce bébé, qui fut bien gâté. Marcelle se trouva rajeunie de pouponner cet enfant que nous considérions comme notre cinquième. Gérard en fut le parrain. Même si nous dûmes encore nous serrer un peu plus dans notre logement, nous étions heureux.

Michel passa son Bac, et l'obtint sans problème ; cependant, il ne savait guère ce qu'il allait en faire. Il ne se jugeait pas assez costaud –peut-être à tort –en mathématiques pour préparer le concours d'entrée aux Arts et Métiers, ce qui me déçut un peu car cela était l'un des souhaits que j'avais formulés pour son avenir. Il échoua au concours d'admission à l'École Supérieure d'Electronique de l'Ouest qui venait de s'ouvrir. A mon avis, il n'avait surtout pas assez confiance en lui... Comme nous étions déjà au mois d'octobre, nous devions absolument trouver rapidement une solution concernant sa vie future... Lorsque j'émis l'idée qu'il pourrait devenir instituteur, il ne dit pas non, et même ce projet lui plut. Après que je me fus mis en liaison avec l'Education Nationale, on m'assura que les places d'instituteurs étaient nombreuses et qu'on recrutait facilement tous les jeunes gens qui avaient leur Bac en poche, ce qui était le cas de Michel. Dès lors, il commença son nouveau métier quelques jours plus tard

⁴³ Actuellement Antsiranana.

comme stagiaire dans le Saumurois, à Chênehutte-les-Tuffeaux puis à Beaufort-en-Vallée. Il devint ensuite directeur de l'école de Villemoisin, où il resta plus d'un an.



Il dut bientôt effectuer son Service Militaire Lorsqu'il reçut son affectation, il vit avec stupeur qu'il était engagé dans le 6^{ème} Régiment des Chasseurs Alpins de *Grenoble*. Durant son long séjour là-bas, il se blessa gravement à l'épaule lors d'un entraînement au *parcours du combattant*. Il fut envoyé à l'hôpital militaire de Lyon. Lorsqu'il réincorpora sa caserne, il constata avec surprise que tous ses camarades avaient été envoyés en Algérie pour y faire la guerre dans le Djebel⁴⁴. Sur le moment, il fut très déçu, mais cet accident providentiel lui avait peut-être sauvé la vie. Du coup, il suivit des

stages d'opérateur radio, et devint instructeur dans cette spécialité. Lors de ses longues excursions dans le massif du Belledonne, de l'Oisan ou de la Grande Chartreuse, il apprit aussi à aimer la montagne et à pratiquer le ski, domaine dans lequel il se débrouillait bien d'ailleurs. Il revint à Angers Sergent. Il reprit aussitôt son métier d'instituteur comme stagiaire, c'est-à-dire en constants déplacements dans le Maine-et-Loire. Il passa avec succès en 1962 son Certificat d'Aptitudes Pédagogiques à Miré, aux confins de l'Anjou, de la Mayenne et de la Sarthe.

Jacky quant à lui sortit en 1960 de l'École des Arts et Métiers avec un excellent classement. Il partit en Service Militaire dans la Marine Nationale, un peu sur mon conseil. Cela changerait sa vie, puisqu'il se spécialiserait –très brillamment– ensuite dans la construction navale. Il poursuivit un stage de 9 mois pour devenir Officier de Réserve, et en sortit Major de sa promotion. Il embarqua pour 28 mois sur les dragueurs de mines au large de Brest, en tant que responsable du service machines de ces navires. Lorsque son service s'acheva, il se fit embaucher dans les Chantiers Navals de l'Atlantique à Saint-Nazaire, que sa femme et sa fille rejoignirent dès 1962.



Robert eut son Bac en 1960. Il se fit alors inscrire à l'Institut du Droit à Nantes. Il se fit également embaucher à mi-temps comme stagiaire à la Trésorerie Générale de cette ville afin de pouvoir financer le loyer de sa chambre et sa pension. Il lui voulait absolument obtenir

⁴⁴ Guerre d'indépendance qui opposa les Algériens à la France de 1954 à 1962. La répression sanglante du soulèvement nationaliste de Sétif en 1945, et la non-application du statut organique de l'Algérie de 1947 favorisèrent la formation du FLN (Front de libération nationale). Les premières insurrection en Kabylie (novembre 1954) entraînent l'envoi d'un important contingent militaire qui s'enlisa dans un conflit meurtrier durant lequel attentats et répressions se succédèrent. Cet échec sonna le glas de la Quatrième République et marqua le retour au pouvoir en 1958 du général de Gaulle. Après avoir promis le maintien d'une Algérie française, ce dernier dut reconnaître la souveraineté algérienne, ce qui provoqua la colère et le désarroi des colons (semaine des barricades à Alger en janvier 1960) et d'une partie de l'armée (putsch des généraux et OAS).

Les accords d'Evian scellèrent l'indépendance de l'Algérie, le 18 mars 1962. Plus d'un million de Français d'Algérie (pieds noirs) quittèrent le pays dans les mois qui suivirent, dans la précipitation et, parfois, le dénuement.

à l'issue de l'année le Premier Certificat de Droit et réussir le Concours d'Elève Inspecteur du Trésor. Hélas, il ne parvint pas à mener de front ces deux activités trop lourdes menées de front, et il échoua aux deux buts qu'il s'était fixés. Il se retrouva donc sans travail. Entre-temps, il s'était marié avec Liliane B., une jeune fille angevine qu'il fréquentait depuis longtemps déjà ; elle venait elle-même d'être nommée à Nantes aux PTT après un stage à Paris, ce qui précipita leur union. Robert dut lui aussi effectuer son Service Militaire, ce qu'il fit en partie à Rennes et en partie à Nantes, à la Subdivision Militaire. A l'issue de cette période, et après un court stage à la Sécurité Sociale, il entra au Ministère des Affaires Etrangères de Nantes, en tant que Rédacteur au Service des Etats Civils des Français nés à l'étranger. Mais cette fonction n'était guère rémunératrice, et il tenta de devenir voyageur de commerce, ce qui n'était pas très passionnant non plus. De guerre lasse, il décida de préparer le Concours de Secrétaire Administratif pour les Affaires Etrangères, et il fut reçu. Il reprit son travail au Ministère, et suivit des cours à la Faculté de Droit nantaise. Une fois qu'il obtint 5 années de présence en fonction publique, il passa de nouveau un concours d'admission à l'Institut Régional d'Administration, auquel il fut admis bien classé. Il put devenir Attaché Administratif au Ministère de l'Equipement de Nantes.

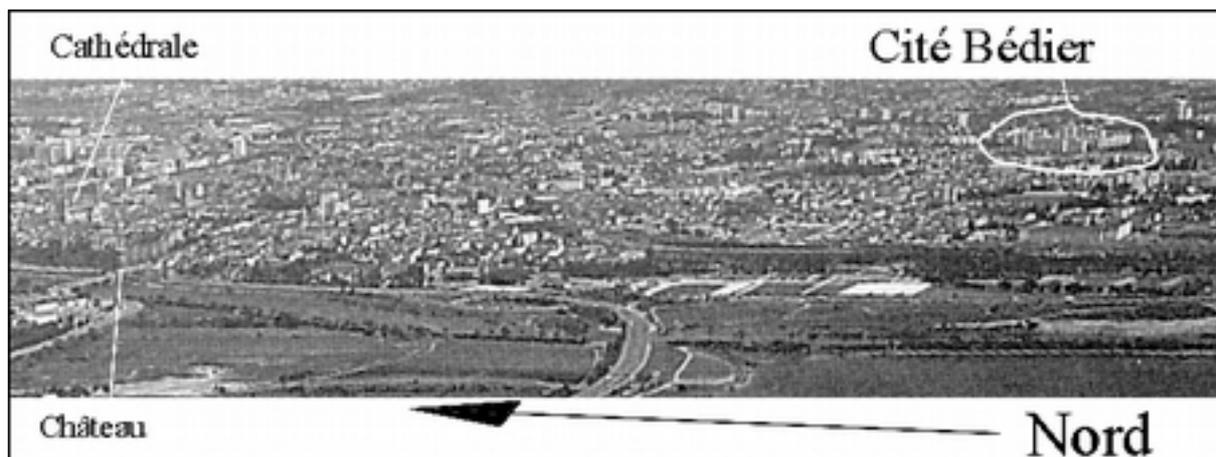


Un nouveau Capitaine se présenta bientôt à la Gendarmerie. C'était un brave homme, mais il n'avait que peu de connaissances de la gendarmerie métropolitaine : il n'avait servi que dans les escadrons des Gendarmes Mobiles en Afrique ; il était lui-même Marocain, et il était rentré dans la Gendarmerie comme officier de réserve. Il faut reconnaître qu'à partir de ce moment, les conditions de travail se détériorèrent, car ce Capitaine était par trop inexpérimenté ; tout cela m'encouragea à quitter la Gendarmerie. De plus, puisque j'avais décidé de rester à Angers en n'étant pas candidat à une promotion, je ne pourrais pas obtenir plus d'annuités pour ma pension de retraite. Dès lors, nous décidâmes que je quitterai la Gendarmerie pour d'autres auspices, après 32 ans passés au service de l'Armée. C'était un grand pas que je m'apprêtais à franchir, mais comme j'étais arrivé au plus haut de mes annuités pour la retraite dans ce corps de métier, je pouvais passer à autre chose, car je n'avais que 48 ans.

Un matin de juin, tandis que je lavais la voiture de service, mon camarade Piquet qui avait été motard à la Gendarmerie d'Angers, vint me rendre visite. Il travaillait maintenant aux Ponts-et-Chaussées, et il m'informa que son administration recherchait un employé de bureau dont la tâche pourrait être dans mes cordes. Si j'étais intéressé, je devrais me présenter au plus vite à son patron. Je fis part à mon ami du fait que dans le cas de mon engagement, nous n'aurions plus de logement, puisque nous habitons la caserne.

Pour prévenir toute éventualité, je me rendis à l'office des H.L.M. du Val de Loire. A cette époque, Angers connaissait une expansion jamais vue jusqu'alors, et les logements se construisaient comme des champignons. Je demandai à la secrétaire de l'organisme –qui était une amie –si on pouvait me proposer quelque chose. Dans le cas où sa réponse eût été favorable, j'eus pu alors intégrer les Ponts-et-Chaussées. A ma grande surprise, elle m'avisa que des logements seraient libres dès le mois d'août à la Cité Bédier qu'on achevait tout juste de construire. Je remplis une demande de logement, et je parlai à tout cela de ma femme. Comme le destin semblait être avec nous, nous décidâmes de changer de vie... plutôt deux fois qu'une !

Je me rendis comme prévu au bureau du Secrétaire Général des Ponts-et-Chaussées, et j'y fus très bien reçu. On me signifia que mon profil correspondait parfaitement aux attentes de l'embauche. Je devais commencer mon nouveau travail dès le 1^{er} août. Lorsque je retournais à la caserne, j'étais très ému : il n'avait pas fallu trois petites heures pour trouver un nouveau logement et un nouveau travail : c'était formidable ! Dès le lendemain matin, je déposais sur le bureau de mon chef ma demande de mise à la retraite, ce qui fut une grande surprise pour tout le monde. Cette demande étant définitive, je m'assurais encore une fois auprès du Val de Loire que l'appartement était *bien* disponible, et on me rassura de nouveau. Ce fut dès lors de cette façon –finalement toute simple ! –que j'achevai *définitivement* ma carrière dans l'Armée.



Le 1^{er} août tant attendu arriva enfin, et je me présentai dès 8h30 à mon nouveau bureau. A l'occasion de l'embauche matinale, une foule inhabituelle avait envahi le vestibule. On m'informa que tous ces gens étaient des rapatriés d'Algérie qui travaillaient aux Ponts-et-Chaussées là-bas, et qui attendaient d'être reclassés à Angers. Lorsque le Secrétaire Général m'aperçut, il m'inquiéta beaucoup lorsqu'il se demanda à voix haute ce qu'il allait bien pouvoir faire de moi ! Il devait trouver un poste pour *chacune* des nombreuses personnes qui patientaient dans le vestibule... J'avais l'air de tomber bien mal.

Après une certaine attente, l'Ingénieur en Chef H. statua sur mon cas. Il m'assura qu'on me garderait quoi qu'il arrive – un contrat avait été signé – ce qui fut un grand soulagement pour moi. Il m'installa au bureau du courrier qu'occupait mon camarade P. absent pour l'heure car en congé. Dans cette pièce, nous nous retrouvions à quatre personnes : le Chef de bureau monsieur B., un employé aux Ecritures, et enfin une jeune fille qui enregistrait le courrier. Plein de bonne volonté et en tant que nouveau venu, je me présentai à eux et m'installai mal assuré, dans l'attente de directives. On daigna à peine m'adresser la parole. Normal : en face de moi, l'employé était plongé dans une tâche surhumaine du point de vue intellectuel, s'épongeant le front à la lecture de *L'Equipe* tout en commentant les nouvelles avec le Chef. Tandis que je restais là à me demander si je n'étais pas sur Mars, ils partagèrent ensuite leurs pronostics pour le prochain match de football de Monaco...

Où étais-je tombé ? Cela n'avait rien à voir avec mon travail à la Gendarmerie, et je commençais à regretter mes bonnes dispositions... A midi, lorsque je revins déjeuner avec Marcelle, ahuri, je lui fis part de ma déception. Après réflexion, nous pensâmes qu'on finirait bien par me donner le travail pour lequel j'avais été vraiment embauché, à la Mutuelle des Ponts-et-Chaussées – j'étais censé m'occuper des dossiers des personnels en congé-maladie dont les frais devaient être remboursés. Je n'aimais pas me retrouver chez Kafka...

Un peu plus tard, l'Ingénieur V. responsable de cette Mutuelle vint me voir. Il confirma mes espoirs d'une drôle de manière. Il ne m'aimait pas du tout. Comme on dit, *il m'avait dans le nez*. Il dit à notre Chef de service, l'air de rien – et m'ignorant royalement – qu'il avait eu bruit que les anciens gendarmes fraîchement nommés aux Ponts-et-Chaussées allaient devoir *foutre le camp* pour laisser la place aux pieds-noirs tout juste arrivés : question de logique. Il précisa même, un rien roublard, que ce bruit venait de monsieur R., Chef du Personnel. Affolé – l'autre avait réussi son coup ! – je voulus en avoir le cœur net : je demandai à monsieur R. si ces rumeurs étaient justifiées, mais il me rassura immédiatement : une étudiante tenait mon poste pour les vacances d'été, et je devrai rester au bureau de mon camarade P. jusqu'à ce que ce dernier revienne également de congé. En plus, mon futur travail serait différent que celui qui était prévu: je devrais être promu à la comptabilité. Cela arriva bientôt !

Mon nouvelle tâche fut assez intéressante : je devais m'assurer que les factures des travaux de la DDE correspondaient aux devis, les trier et les mettre en forme avant qu'elles ne soient signées par les Ingénieurs d'Arrondissement. Je m'occupais aussi des contrôles de feuilles de paie des cantonniers communaux.

Mais au bout de deux mois, monsieur R. me fit appeler. Il avait décidé de me confier les Archives, car le service des Ponts-et-Chaussées devait bientôt déménager à la nouvelle Cité Administrative à peine achevée pour l'heure. Je devrais effectuer un reclassement des archives en fonction d'une circulaire ministérielle prévoyant un nouveau mode de tri en *32 sections*. Il allait falloir aussi incorporer des archives d'arrondissement dans celles de l'Ingénieur en chef. Comme à cette époque les arrondissements allaient disparaître en province, il fallait impérativement éliminer tous les doublons. Ils étaient excessivement nombreux, car chaque dossier de construction ou de réparation des routes, des ponts, du service d'eau ou même des égouts, était constitué non seulement pour l'Ingénieur en chef, mais aussi pour l'Ingénieur d'arrondissement. Le travail qui m'était dévolu était une tâche énorme de bourreau. On me si-

gnifia tout d'abord que je devrais constituer une note de service afin que chaque arrondissement m'apportât ses archives. Comme de juste, personne ne crut bon de s'exécuter, et je dus moi-même pendant *plus de deux ans* aller chercher ces lourdes archives à la main, paquet après paquet, afin d'y faire le tri.

Ce nouveau travail fut difficile. Les anciens bureaux renfermant les archives de chaque arrondissement étaient fort loin les uns des autres ; accessoirement, il faut dire qu'Angers-sud était situé rue David à 600 mètres de mon bureau, ce qui faisait autant de distance où je devais me trimballer de nombreux et pesants dossiers presque tous les jours. Angers-ouest se trouvait dans mon bâtiment, dans le centre-ville rue Saint-Maurille, mais au quatrième étage (sans ascenseur malgré les hauts plafonds). A chaque fois que je cherchais des dossiers, je me retrouvais devant un tas de paperasse d'une inimaginable saleté s'empilant dans le désordre au milieu des strates de poussière, des toiles d'araignées, des squelettes de chats et de rats. Je n'eus pas d'autre solution que d'exécuter cette corvée, car je voulais rester aux Ponts-et-Chaussées : je n'avais plus le choix. Je dus de toute manière effectuer cette tâche très ingrate, puisque nos services incorporèrent les nouveaux locaux de la Cité Administrative, place La Fayette, dès la fin de 1964.

Les bureaux étaient flambants neufs, mais je fus moins gâté que mes camarades, car les archives se trouvaient en sous-sol du bâtiment, dans une véritable *cave* aveugle éclairée à la lumière blafarde du néon. Pour classer les archives, un énorme système de blocs électriques montés sur rails était à ma disposition. On pouvait y entreposer 32 tonnes de documents... Comme la tâche qui m'incombait était de classer ces tonnes de paperasses *tout seul*, j'eus beaucoup de mal à mettre au point les protocoles de classement. Je réussis tout de même à organiser le travail qu'on exigeait de moi. Il fallait que je puisse tirer un dossier précis de la masse en un minimum de temps et sans erreur.

Finalement, tout un chacun put facilement compulser les précieux dossiers, car mon classement méthodique était efficace et simplifiait les recherches. Beaucoup de consultants venaient me rendre visite, et il me fallait souvent remuer une importante masse de vieux papiers rongés par la poussière pour trouver la perle rare. Les techniciens et les dessinateurs venaient revoir d'anciens projets qui les aidaient à concevoir de nouveaux plans.

En plus, je gérais la fourniture des très nombreux imprimés que je devais éditer ; je m'occupais aussi du matériel des bureaux d'étude. J'assurais enfin la gestion de la papeterie de chaque subdivision départementale. Le travail était immense.

Je restai 16 années aux Ponts-et-Chaussées –qui devinrent par la suite Ministère de l'Équipement et du Logement ; je dus quitter à regret mon travail en 1978 pour prendre une retraite bien méritée, après 50 ans de vie active.



Ma retraite de la Gendarmerie et du civil se passa bien, même si elle était un peu trop calme à mon goût. Ma vie avait été active au plus haut point, j'avais travaillé sans relâche dans des conditions souvent difficiles. J'aurais pu m'en tenir là, et goûter ma retraite avec délice sans rien demander à personne.

Immergé dans ce nouveau temps libre, je pus réfléchir dans une thébaïde salvatrice : toute ma vie, j'avais eu à constater dans la Gendarmerie une somme d'injustices flagrantes. Je les avait vécu sans pouvoir rien faire, mon statut ne me permettait aucune réflexion : ne dit-on pas de l'Armée qu'elle est la *Grande Muette* ? Certes, certains officiers – tellement rares – essayaient de défendre le personnel qui se trouvait sous leurs ordres. Malgré cela, le mode de vie n'évoluait guère : 24 heures sur 24, sans relâche, il fallait se tenir prêt à se rendre sur les lieux d'un crime, d'un délit ou d'un accident de la circulation. La vie de famille de chacun s'en ressentait, malgré le bon nombre d'hommes prêts à l'action ; la gestion du personnel était donc faite en dépit du bon sens. De même, les casernes étaient souvent insalubres à cette époque : certaines n'avaient ni eau courante, ni W.C., nous travaillions dans des bureaux minuscules aux murs salpêtrés et purulents dans une odeur de pourriture cryptique. Nos réunions avaient lieu le plus souvent dans des salles minables, empuanties par les nuages de nicotine. Lorsque nous devions intervenir en urgence, nous n'avions souvent que nos pieds ou un vélo à notre disposition pour intervenir sur l'instant, ce qui était ridicule ; l'essence était d'ailleurs distribuée au compte-gouttes, de 10 à 15 litres chaque mois pour chaque véhicule – et Dieu sait si à l'époque les véhicules engouffraient le carburant.

Nos Commandants auraient pu résoudre tous ces désagréments préjudiciables à notre métier, mais personne ne consentait à prendre ces décisions auprès des hauts gradés, car cela eût mis en péril toutes les grilles d'avancement : pour être efficace, une unité de Gendarmerie devait avant tout se faire toute petite pour espérer un jour obtenir le plus, ce qui ne venait jamais. Ce fut dans cet état d'esprit que je décidais de mener une action en faveur du mode de vie des Gendarmes.

En 1903, une association de Retraités de la Gendarmerie avait été créée par des Gendarmes qui n'étaient plus tenus au silence de rigueur, à ce *droit de réserve* contractuel qui pourrissait finalement nos conditions de vie, le sacro-saint secret militaire permettant tous les abus. Nos retraités s'étaient *légalement* octroyés le pouvoir de contacter des élus stratégiques et les Autorités administratives ou judiciaires concernées, pour leur faire crier leurs doléances. Mais à cette époque, les mentalités n'étaient pas à la revendication, et cette association ne pouvait se montrer active : l'autorité était crainte comme parole divine, ce système jouissant de tous les droits distribuant à plaisir sanctions et récompenses : l'absurde et abusive méritocratie décidait du sort des hommes qui n'étaient que matière malléable assurant son règne. Cependant, depuis 1903, nos missions étaient orientées vers des buts très différents de celles qui incombaient aux gendarmes de ce XIX^{ème} siècle finissant, et la guerre de 1939-1945 fit définitivement prendre conscience aux Retraités que la seule solution, pour obtenir un changement nécessaire et réclamé qu'ils exigeaient, était qu'ils s'unissent afin d'être plus forts. Après tout, ironie du sort, la liberté d'association et donc de *parole* datait elle aussi de 1903...

A mon départ de la Gendarmerie en 1962, il existait deux associations de retraités : la plus ancienne, La Fédération Nationale des Retraités, celle-là même qui avait inauguré en 1903 ce syndicalisme revendicatif, et aussi l'Union Nationale du Personnel Retraité de la Gendarmerie, fondée en 1944 durant la Résistance – où de nombreux gendarmes furent fusillés par les Allemands. On avait compris dès cette époque que l'attentisme ne pouvait mener nulle part, et que l'action était nécessaire afin de se faire entendre au travers d'une voix syndicale forte.

En 1962, à Angers, seule la F.N.R. existait. Après une invitation, je pus me rendre à une réunion départementale de cette association. J'en connaissais beaucoup de membres, mais

j'avais des difficultés à suivre les débats, car je ne connaissais guère l'action et les mécanismes de cette association. Une campagne était alors menée dans le but que les deux associations citées plus haut fusionnent, et le Président d'Angers de la F.N.R. s'était montré *pour* avec virulence au congrès national. Il dut malgré tout quitter son poste après son acte de courage, désavoué par les autres membres syndicaux de son association.

Après avoir assisté au véritable charivari de cette séance, je fus *très* déçu face au comportement des retraités. Je me suis ainsi juré de ne plus jamais remettre les pieds dans ce type de rassemblements stériles, malgré mon intention toujours entière d'œuvrer pour l'amélioration du mode de vie et du travail du personnel de la Gendarmerie : face au devoir de réserve des actifs, seuls les retraités pouvaient faire avancer les choses positivement, et il ne fallait en aucun cas pas abandonner... pas maintenant.



Alors que j'étais encore en activité, je recevais fréquemment le mensuel *L'Essor de la Gendarmerie* qui était le journal officiel de l'U.N.P.R.G. Il était publié par le principal fondateur du mouvement, Jean Cousteix ; j'appréciais la lecture (en cachette) de ce journal, car il ne maniait pas la langue de bois. Il ne ménageait pas le haut commandement non plus. La diffusion de cet organe de presse fut d'ailleurs un beau jour interdite dans les casernes, et il fallait ruser pour l'obtenir. J'avais bien adhéré à une association syndicale en 1946, lorsque j'étais en service à Saint-

Chamond, mais elle avait été dissoute peu de temps après, et ses dirigeants rayés des cadres de la Gendarmerie : ce fut à cette occasion que fut justement créée l'U.N.P.R.G. Cette association était très revendicative, et elle dépassait le cadre d'une simple camaraderie, s'attachant à défendre nos droits avec fougue. Comme j'avais été très déçu par mon premier contact avec ce type de mouvement, je restai isolé, puisque je le rappelle, à Angers l'U.N.P.R.G. n'existait pas. D'ailleurs, en 1962, bien des retraités n'adhéraient pas à la F.N.R.

Un jour, en 1963, l'ancien Adjudant-Chef en retraite D. vint me trouver au bureau des Ponts-et-Chaussées ; il m'informa qu'il venait de recevoir une lettre du Président de la Sarthe membre de l'administration nationale de l'U.N.P.R.G., qui lui demandait de créer un nouveau cercle en Anjou. Il me demanda de l'assister dans cette création. Ma mission consista en une seule action : rabattre le plus de collègues en retraite possible. Encore une fois, nous devons nous faire nombreux pour être forts. Je contactai tous mes camarades que je savais être dans le même état d'esprit que moi. Nous créâmes ainsi un bureau restreint. En tant que Secrétaire, j'envoyai une lettre à chacun des retraités figurant sur la liste que nos amis du groupement nous avaient fait parvenir ; le Bureau National nous alloua 200 francs pour premiers frais de gestion. Le Saumurois était déjà affilié à l'Association, mais notre initiative connut un vif suc-

cès dans le Choletais. Une Amicale se créa. A Angers, une quarantaine de veuves et de retraités nous répondit : notre projet était prometteur. Par la suite, l'effectif ne cessa d'augmenter sous notre impulsion⁴⁵.

D., notre premier Président, était un homme brave, mais il manquait de charisme pour faire monter en puissance notre Cercle revendicatif qui devait sans cesse aiguillonner les Autorités compétentes afin d'obtenir de bons résultats. Nous devions nous faire connaître de tous pour exister, mais D. n'était pas assez musclé pour cela. Il partait fréquemment d'Angers pour rejoindre ses enfants en service en Polynésie Française, ce qui est du reste louable. Nous perdions en même temps de notre influence sur les adhérents, ce qu'il fallait éviter à tout prix.

Nous dûmes réagir. En 1970, lors d'une réunion de bureau, j'exposai mes craintes à mes camarades : à l'évidence, notre Cercle était déjà sur la voie du déclin. Mais face à ma pugnacité et à ma virulence, on me proposa le poste de Président Adjoint, ce que je refusai immédiatement, car j'avais l'habitude de voir de nombreux adjoints être sous la coupe absolue de leur supérieur. Ici, il ne fallait plus obéir, il fallait créer. Le poste d'adjoint offre une place ambiguë où l'action est souvent freinée, et notre mouvement en serait peut-être mort : il fallait bouger. Après avoir soumis mon point de vue à D. un peu plus tard, il se retira, et je devins le nouveau Président de l'U.N.P.R.G. de Maine-et-Loire.

Je devais absolument stimuler la vie du Cercle, car malgré les nombreuses idées de mes camarades, rien ne fédérait ni n'orientait notre programme d'action ; il fallait lancer un plan plus positif et plus efficace.

Le nouveau principe fut simple pour éviter toute tergiversation: mise à plat des idées, discussions, vote et *exécution*. Nous devions nous faire connaître des autorités mais aussi des médias et des acteurs susceptibles de faire aboutir nos demandes : j'invitais à chacune de nos réunions élus, députés, maire d'Angers, et officiers actifs de la Gendarmerie. Les autres présidents départementaux de notre syndicat qui œuvraient dans le même sens que nous devaient venir aussi. Un important échange d'idées eut ainsi lieu, très positif. De cette manière, nos effectifs augmentèrent en courbe continue.

Cette nouvelle tâche s'ajouta à vite mon travail déjà fourni aux Ponts-et-Chaussées, car il fallait que je pense à tous les travers organisationnels que le syndicat impliquait, jusqu'aux moindres petits détails ; mais comme j'étais en poste au service qui s'occupait des circulaires imprimées des Ponts-et-Chaussées, je pouvais également en profiter pour avoir les moyens nécessaires de diffuser les convocations et les notes de l'U.N.P.R.G. Nos finances étant très faibles, je pouvais ainsi économiser quelques subsides. Certes, cette méthode était irrégulière, mais les bénéfices que nous en tirâmes ne furent pas comparables avec ce que mes *coupables agissements* coûtèrent réellement à l'Etat... De nombreux camarades de la Gendarmerie s'y retrouveraient.

Notre Cercle ne vivait en effet que des cotisations des adhérents, qui restaient limitées ; évidemment, je ne compte pas ici l'importance de mes dons *personnels* à l'Association. Je me déplaçais très souvent à *mes frais* un peu partout dans le département et dans les Cercles limitrophes, Loire-Atlantique, Vendée, Loir-et-Cher et Vienne. Je voulais apprendre ma tâche de président en écoutant tout ce qui pouvait se dire dans la région. Marcelle, qui me suivait dans mon action, était totalement d'accord avec ces indispensables dépenses, et elle m'aidait moralement à poursuivre ma tâche.

Tous les deux ans, nous devions assister aux Congrès Nationaux. En 1972, au Congrès de Brest, je soumis mon idée de régionaliser les Associations, afin de les fédérer plus efficacement. Cette idée était très en vogue à l'époque, car l'Etat lui-même ne parlait que de décentralisation. Cette idée fut bien accueillie, et je fus élu Président de la Région des Pays de Loire, en tant que délégué régional. Je dus désormais me rendre partout dans cette région, afin d'expliquer notre action et ses résultats : nous devions convaincre les gens d'adhérer à notre mou-

⁴⁵ En 1989, l'Association départementale comptait 500 membres.

vement J'étais fort satisfait, car je n'œuvrais pas pour rien : on m'écoutait, cela stimulait les adhérents qui continuaient de s'unir encore, et nous avions espoir de réformer cette vieille Gendarmerie Nationale qui avait beaucoup trop de retard sur le temps présent. J'étais heureux d'agir ainsi pour la collectivité des Gendarmes.

L'année suivante, Marcelle et moi pensâmes à déménager : il fallait préparer notre *vraie* retraite, et notre logement de la cité Bédier se situait au 4^{ème} étage sans ascenseur, à proximité des boulevards sud d'Angers fort passagers. Nous rêvions d'acheter une petite maison, mais les prix demandés étaient partout excessifs, et nous ne voulions pas contracter de prêt bancaire à notre âge. Nous demandâmes au directeur de l'office de gestion HLM du Val-de-Loire que je connaissais bien –il nous avait aidés à loger plusieurs Veuves de la Gendarmerie dans le besoin et nous étions surtout locataires de cet organisme depuis 11 ans déjà – s'il nous était possible de louer un petit pavillon dans la banlieue d'Angers. Trois mois après, on nous accorda un appartement individuel de type III aux Ponts-de-Cé, dans le quartier de la Chesnaie. Cet endroit était une nouvelle annexe de la périphérie d'Angers, et tout y était neuf et propre. Ici, nous aurions les avantages de la ville sans en avoir les inconvénients.

Notre nouvel intérieur n'était pas engageant, et il fallut tout restaurer du sol au plafond ; mais après ces efforts, notre logis eut une tout autre allure : nous nous y sentîmes fort bien. Son loyer modéré était très convenable, au vu des prestations offertes. Tout fut pour le mieux, car si nous avions acheté une maison, nous eûmes achevé de rembourser notre prêt une fois rendus au *boulevard des allongés*... morts et enterrés !

Je pus dès lors acheter une voiture neuve tous les cinq ans, ce qui facilita mes nombreux déplacements par la suite.

Pris dans l'engrenage du militantisme, je fus bientôt sollicité pour me présenter à un poste au Conseil National d'Administration de l'U.N.P.R.G. Je m'y suis donc présenté en 1974, au congrès de Dijon. Hélas, le scrutin fut pipé, et si le samedi soir j'étais élu, le lendemain je ne l'étais plus. Le Président National reconnu en public que l'élection devait être annulée, mais le manque de temps ne permit pas un nouveau vote. En 1976, au Congrès de Metz, on me sollicita pour le même poste, ce que je refusai, car je devais me trouver entièrement disponible, prêt à répondre à chaque sollicitation : mon travail aux Archives ne me laissait plus de temps pour accomplir cette tâche avec efficacité.

En 1978 à Juan-les-Pins, une fois en retraite, je fus élu au Conseil National d'Administration en 2^{nde} position sur une liste de 21 candidats au poste. Je devins Secrétaire National Adjoint, membre de la Commission de Presse. Je travaillais ainsi dans la composition de la maquette du journal corporatif *L'Essor*. Par la suite, sur décision ministérielle, je devins membre du Conseil Supérieur de la Fonction Militaire.

Le travail ne manqua pas, entre toutes ces fonctions qui se cumulaient. Je dus répondre aux invitations des Cercles de tout le pays, afin de transmettre aux Assemblées régionales toutes les actions qui étaient menées à l'échelon national. Mes contacts avec ces responsables furent nombreux et enrichissants. Je m'aperçus que ces hommes qui m'impressionnaient n'étaient finalement que des êtres humains, tout comme moi...

1978 fut également une année pénible, car ma mère décéda : elle allait avoir 85 ans; j'eus alors beaucoup de chagrin, car je pense que perdre sa mère est la pire chose qui puisse arriver à homme : elle était tellement indestructible !

Dix-huit mois après le Congrès de Juan-les-Pins, le Secrétaire Général démissionna, et je dus assumer sa tâche en intérim pendant 9 mois. Au Congrès suivant, à Bourg-en-Bresse, j'abandonnai ce travail inintéressant, pour redevenir Secrétaire Général Adjoint. Un certain temps après, je dus même démissionner, car le Président National était un autocrate qui voulait tout régenter seul (contrairement à l'esprit de notre fédération) : durant les 6 années qu'avait durées mon mandat, ma vie de retraité avait été très active. Les efforts que je passais à changer ce petit monde me demandaient tout mon temps, ce qui contrastait avec le peu de

résultats que nous arrivions à obtenir. Nous déplaçons des montagnes, tandis que des monticules naissent. Durant cette période, Marcelle m'épaula avec force. Le téléphone sonnait sans relâche à la maison, et je ne pouvais voir mes enfants aussi souvent que je le voulais (qu'ils m'en excusent d'ailleurs).

En 1984, au Congrès de Nantes, mon mandat prit fin ; j'avais 70 ans, et il était temps de laisser ma place de Président du Cercle d'Angers à plus jeune que moi. Ce fut fait naturellement, et cela me fit un grand vide, comme on peut le penser. Il fallait toutefois être raisonnable, car 20 ans auparavant, c'était moi qui pestais contre la gérontocratie. La Gendarmerie actuelle avait évolué, et des personnes plus jeunes étaient au courant de ce qui s'y passait réellement. C'est en 1986 qu'un jeune retraité accepta enfin de prendre ma place.

Ce fut un grand choc que de se retrouver dans un calme plat : ces 20 années d'activité forcenée étaient passées sans que je m'en rende compte.

Une fois définitivement retraité, je pus me consacrer entièrement à ma femme. Certes, elle aurait quelques ennuis de santé ; elle devrait surtout subir plusieurs opérations des yeux. Mais elle et moi vivrions désormais *au rythme des joies et des peines de nos enfants et de nos petits-enfants* : notre affection à leur égard deviendrait maintenant notre seul but.



